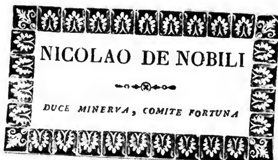

NICOLAO DE NOBILI
DUCE MINERVA, COMITE FORTUNA


VIE PRIVÉE
DU MARECHAL
DE RICHELIEU.

T. I.

VIE PRIVÉE

DU MARECHAL

DE RICHELIEU,

CONTENANT

SES AMOURS ET INTRIGUES,

Et tout ce qui a rapport aux divers Rôles qu'a joués cet Homme célèbre pendant plus de quatre-vingts ans.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, rue Haute-Feuille, numéro 20.

1791.

PRÉFACE.

LE maréchal de Richelieu a vécu si long-temps, et a mérité une réputation si extraordinaire dans plusieurs genres, que le public lira sans doute avec plaisir, des faits particuliers qui le concernent.

On a publié des mémoires, qui sont plutôt l'histoire de la fin du règne de Louis XIV, de la régence et du règne de Louis XV, que celle de ce Nestor de la galanterie. On a mis son nom à la tête de l'ouvrage, pour lui donner de la célébrité. Il y est peint comme un négociateur habile, un brave militaire; et les différentes époques de sa vie se trouvant liées nécessairement avec les évènemens de ces deux règnes, on trouve dans plusieurs volumes plutôt le récit de ce qui a été fait depuis un siècle, que la vie privée du maréchal.

Ces mémoires, quelquefois inté-

ressans, et qui seroient plus vrais, si l'auteur n'eût pas fait parler Richelieu comme il pense lui-même, peuvent jeter quelque lumière sur l'histoire du temps, mais font peu connoître l'homme. Dans l'ouvrage que nous publions, c'est le héros en déshabillé que l'on présente au public. Le temps n'est plus où la vérité n'osoit lever le voile impénétrable qui couvroit les actions des gens en place : son flambeau pénètre à présent par-tout; et malheur à ceux dont il ne peut éclairer que les vices !

Richelieu eut tous ceux de son siècle; mais on ne peut lui refuser de l'esprit, de la valeur et des graces. En manquant à sa parole, en oubliant les services qu'on lui rendoit, il trouvoit encore l'art d'enchaîner près de lui les gens qui avoient à s'en plaindre. Il faisoit rarement du bien; et il savoit si adroitement saisir le foible des hommes, qu'il leur faisoit

faire l'impossible. Il avoit par-tout des amis, souvent sans en mériter aucun.

L'amour le traita encore plus favorablement : toutes les femmes se disputoient son cœur ; les pleurs qu'il devoit leur faire répandre, ne les empêchoient pas de voler au devant de l'infidèle : elles étoient encore heureuses de partager entr'elles la portion d'amour qu'il daignoit leur accorder. Jamais homme n'a mieux possédé le talent de les subjuguer ; à peine deux ou trois ont-elles pu échapper à ses poursuites, et ne pas augmenter le nombre de celles qu'il mettoit au nombre de ses conquêtes.

Les aimant toutes, il prétendoit leur devoir un égal hommage ; il ne rougissoit pas de descendre de la princesse à la femme qui vit du produit de ses charmes, persuadé que la beauté n'a pas de rang, et qu'on doit l'adorer par-tout. Enfin, Richelieu tou-

jours infidèle trouvoit souvent des cœurs constans, qui lui pardonnoient encore leurs peines.

On l'a vu dans un âge très-avancé être galant sans paroître ridicule. Le souvenir de ce qu'il avoit été, sembloit embellir sa vieillesse ; il se croyoit toujours jeune, et l'étoit encore malgré les rides qui sillonnoient son visage. Ce qui auroit déplu dans un autre vieillard, avoit un certain charme en lui, et l'on est tout étonné de voir des femmes amoureuses d'un héros sexagénaire.

Cet homme vraiment extraordinaire a confié à M. de *** les manuscrits, les anecdotes, et le recueil de lettres que nous offrons au public. « Vous verrez, lui écrivoit-il, toutes » mes folies ; bien des gens en par» leront, mais vous seul serez ins» truit de la vérité. Vous pourrez, » après ma mort, leur faire voir le » jour : j'ai vécu trop long-temps

» pour craindre d'offenser les femmes
» dont il est question ; celles qui existent encore, suivront de près leur ancien amant au tombeau ; c'est-là le terme des grandeurs, de l'amour et de l'ambition. Qu'importe alors qu'on nous reproche quelques foiblesses qui ont rendu nos jours plus heureux ! Le néant où nous sommes, venge assez ceux qui les blâment ou les envient ».

M. de * * * est mort quelque temps avant le maréchal. Ses héritiers ont recueilli beaucoup de lettres éparses et sans suite ; mais n'ayant pas ce qu'il falloit pour y mettre un prix, ils les laissèrent passer en des mains étrangères. Sans doute, on en auroit été privé sans un hasard qui les fit découvrir.

J'étois chez une femme âgée, recherchée par ses rares connoissances. Quand la conversation fut épuisée sur la révolution, on parla des mé-

moires de Richelieu, qui dévoiloient la tyrannie des ministres, et qui, en détruisant une partie de la réputation de Louis XIV, prouvoient la nécessité d'un changement général dans l'ordre des choses. On s'étonna seulement qu'un homme comme Richelieu, qui devoit aimer le despotisme, qui en avoit fait lui-même des actes multipliés, pût écrire avec tant de patriotisme et de prolixité contre ses funestes effets; il parut bien changé de ce qu'il avoit été.

Ces réflexions s'étendirent de plus en plus; et l'on convint que si tout ce qui en avoit été raconté, étoit vrai, c'étoit réellement l'homme unique. Un officier vanta ses talens militaires; un autre sa magnificence, son adresse, son esprit; une femme ne pouvoit parler que de sa galanterie: mais une dévote interrompit tous ces éloges, pour lui reprocher d'avoir perverti notre bon Roi Louis XV. « Il l'a-

» perdu, dit-elle en colère ! Ce prince
» né vertueux aimoit la reine, ne
» trouvoit rien d'aussi beau qu'elle,
» et ce Richelieu que vous prônez
» tant, lui a procuré des maîtresses,
» lui en donné le goût, et l'a éloigné
» de sa digne moitié, qui a eu conti-
» nuellement le chagrin de voir son
» mari passer dans les bras d'une mul-
» titude de femmes. Ne me parlez
» donc plus de votre maréchal ; c'est
» un vilain homme qui ne peut s'être
» tiré d'affaire dans l'autre monde, sans
» le don d'une grace miraculeuse qu'il
» n'a jamais mérité. »

On rit beaucoup de cette sainte colère, et on n'en conclut pas moins que le maréchal avoit obtenu une célébrité peu commune. On cita son ambassade de Vienne, Fontenoi, Gênes, Mahon. Note dévote se déride un peu, en s'écriant : c'est donc bien dommage qu'il ait égaré un si grand nombre de femmes !

Allons, madame, reprend la maîtresse de la maison, soyez plus indulgente ; le chevalier du sexe ne doit pas être dégradé par lui. Pour moi, j'admire M. de Richelieu comme général d'armée, négociateur, courtisan adroit ; mais, malgré la sévérité de vos réflexions, ce qui me paroît le plus curieux à connoître de lui, c'est le détail fidèle de toutes ses aventures galantes ; je pense bien qu'elles sont en grand nombre. Je ne puis croire cependant qu'elles soient aussi multipliées qu'on le dit. Sans doute il y a de l'exagération : la vie d'un homme ne suffit pas pour tant d'exploits galans. A quinze ans, il sut plaire à la duchesse de Bourgogne ; c'est débuter par le trône, et il n'est pas possible de commencer plus glorieusement.

Madame, intérrompit un homme qui n'avoit point encore parlé, je puis prouver qu'il n'y a eu entre madame la

duchesse de Bourgogne et M. de Richelieu aucune liaison qui la déshonore. Cette princesse étoit gaie, vouloit se distraire de l'ennui d'une cour gouvernée par madame de Maintenon ; elle trouva dans M. de Richelieu, alors duc de Fronsac, un enfant aimable, vif, ne doutant de rien, dont les réparties l'amusèrent. Il alloit souvent lui faire sa cour, parce qu'un jeune-homme aime les endroits où il passe agréablement son temps, et l'appartement de madame la duchesse de Bourgogne étoit le rendez-vous des plaisirs. Bientôt il s'y familiarisa ; il parut plaisant à une princesse accoutumée à de continuels respects, de voir un enfant se mettre à son aise, et elle n'apperçut aucun mal dans cette légèreté.

La calomnie, qui ne respecte pas plus le trône que le simple toît du berger, ne tarda point à empoisonner des jeux d'enfans. On accusa la princesse d'aimer un jeune-homme

qui n'avoit pas quinze ans ; comme s'il étoit probable qu'une femme de vingt-six ans prît pour amant un enfant de quinze, foible et indiscret, qui l'exposoit à perdre sa réputation ! Je sais que cette calomnie s'est propagée jusqu'à nos jours, que l'auteur des mémoires du maréchal a fait entendre que le fait étoit vrai ; mais j'ai en main des lettres originales de M. de Richelieu, qui démentent ces bruits populaires.

J'en possède aussi qui font voir clairement que cet homme, qui a passé la plus grande partie de sa vie dans des intrigues de femmes, qui a vécu continuellement avec les maîtresses de Louis XV, qui s'est soutenu à la cour, malgré les ministres qui le craignoient, malgré les favorites qui voulurent le perdre dans plusieurs occasions, que l'on a regardé toujours comme le premier agent des plaisirs du Roi, et que madame (en

parlant de la dévote) vient de peindre comme tel, ne lui a réellement procuré aucune maîtresse. Tout le monde parut surpris de ce qu'il avançoit ; il offrit d'en donner des preuves le lendemain : il tint sa parole, et nous fûmes bientôt convaincus de la fausseté de l'accusation.

Mon premier soin fut de me lier avec cet homme ; il cachoit sous une physionomie sévère des inclinations obligeantes. Quelques mois étoient à peine écoulés que j'avois parcouru le recueil qui lui étoit venu de la succession de M. *** ; l'intérêt que j'y trouvai, me fit dévorer cette lecture. Je le priai de me permettre de mettre tous ces papiers en ordre, et d'associer un ami à ce travail. J'obtins ce que je desirois, et après quelques débats, il ajouta la permission de publier cette *vie privée.* Il nous imposa la loi de ne pas nous faire connoître,

ne voulant pas, dit-il, se faire des ennemis, ni à nous non plus.

Nous ne laissons en blanc que les noms des femmes que nous n'avons pu découvrir ; ils sont en petit nombre. Nous donnerons pour pièces justificatives, des lettres du feu Roi, de madame de Châteauroux, du cardinal de Fleury, de madame de Pompadour, de M. d'Argenson, etc., qui ajoutent un degré d'intérêt de plus à ce recueil. Il suffira d'y jeter les yeux pour se convaincre de leur authenticité. Nous conservons les originaux, dont la plûpart sont de la propre main de ces importans personnages. Nous nous sommes contentés de lier les faits et de corriger la trop grande incorrection des écrivains : le maréchal lui-même, avec de l'esprit, mettoit très-mal l'ortographe. On a cru aussi devoir réunir à sa vie privée un extrait très-resserré de sa vie politique, pour mettre le lecteur à même

de le connoître plus parfaitement. Si nous le peignons quelquefois méchant, vindicatif, sacrifiant tout à ses plaisirs, intéressé, généreux par ostentation, l'extrait de son ambassade de Vienne, de ses campagnes, de ses négociations, feront apprécier l'homme de mérite, qui a fait de grandes choses, et qui auroit pu en faire davantage, s'il eût été moins avide de satisfaire tous ses penchans. Notre intention est de tracer le tableau de ses foiblesses, de ses vices, mais en même temps de défendre sa mémoire, avec la même fermeté, de tout ce qui lui a été faussement attribué.

Le maréchal de Richelieu est un de ces hommes rares dont on a exagéré les défauts et les vertus. Nous parlerons des uns, sans taire les autres : le bien que nous en dirons, ne pourra être suspect, puisque nous publierons le mal avec la même franchise. Sa vie est absolument extraor-

dinaire ; et quoiqu'il en ait passé la moitié à perdre sa santé et l'autre à la recouvrer, il est inconcevable qu'il ait pu fournir une carrière aussi longue. On le verra à quatre-vingt-six ans échapper aux soins prévoyans de sa dernière femme, comme un écolier qui fuit les regards d'un père surveillant, pour se rendre chez une femme galante, dont il vouloit avoir les faveurs.

Ce goût des femmes, et la puissance de s'y livrer ne se sont éteints dans lui qu'un an avant sa mort; encore conserva-t-il du plaisir à voir une jolie femme, et il le manifestoit par un ton de galanterie qui lui étoit particulier. On auroit dit que la nature se ranimoit en lui à l'aspect de la beauté, par l'habitude qu'il avoit contractée de l'admirer de près dès ses plus jeunes années.

Tout le monde sait qu'il s'est marié sous trois règnes. Sa première femme

étoit jeune, il l'étoit aussi ; il n'a jamais habité avec elle, parce qu'on ne l'avoit pas consulté pour la lui donner, et qu'il avoit autant de maîtresses qu'il en vouloit choisir. Devenu amoureux de mademoiselle de Guise, il forme de nouveaux nœuds : l'amour, l'estime qu'il avoit pour elle, devoient le fixer à jamais. Trois mois sont à peine écoulés, qu'il vole aux pieds d'une autre beauté. Enfin, il épouse madame de Rothe qu'il alloit voir depuis long-temps aux Tuileries. Il étoit d'un âge assez mûr pour croire que la fougue des passions ne l'entraîneroit plus ; à quatre-vingt-quatre ans, on peut espérer qu'un dernier himen doit terminer toutes ces courses amoureuses : mais son destin l'emporta ; la maréchale subit le sort des autres. Il étoit écrit qu'il ne devoit être fidèle à aucune de ses compagnes.

Si nous nous sommes permis quel-

ques réflexions sur la fin du siècle où il est né, de ce siècle si vanté de Louis XIV, c'est pour contredire son opinion. Personne ne fut plus que lui partisan de ce monarque. Il avoit conservé les impressions qu'il avoit reçues étant fort jeune, en paroissant à sa cour, et il n'en parloit qu'avec admiration. Il convenoit que la fin de ce règne avoit été désastreuse; mais il en trouvoit la cause dans l'incapacité des ministres: et comme Voltaire, qui l'avoit consulté pour composer son siécle de Louis XIV, il voyoit encore dans ces temps orageux, de l'énergie dans un souverain gouverné par une vieille dévote, un confesseur et des prêtres.

Richelieu, habitué à commander, aimant le despotisme, parce qu'il participoit à ce pouvoir odieux, devoit nécessairement être le partisan d'un siècle où ce monstre a régné

avec tant d'empire. Les grands qui savent que le roi le plus disposé à s'instruire des affaires, ne peut pas tout voir par lui-même, veulent que son autorité soit sans bornes, parce qu'ils sont certains d'en envahir une portion. Sous un roi foible, ils l'ont toute. Ceux qui ont connu le maréchal, savent à quel point il vouloit être obéi.

Si nous nous trouvons en contradiction avec l'opinion publique, c'est qu'alors nous aurons des preuves suffisantes pour attester la fausseté des faits que nous réfuterons. MM. de Saint-Simon, de Bouillon, de Maurepas ont laissé des Mémoires qui ne sont pas toujours exacts. Ils n'aimoient pas Richelieu, et il est rare qu'on fasse l'éloge de ce qu'on hait. Leur témoignage doit donc être suspect. Il est naturel de croire de préférence des vieillards impartiaux, con-

temporains du maréchal, les lettres, les manuscrits que nous possédons; parce que dans le temps où ils ont été écrits, personne n'avoit intérêt à déguiser la vérité. C'est d'après eux que nous garantissons la certitude des faits que nous soumettons au lecteur, et qu'il pourra juger que le maréchal de Richelieu a passé la moitié de sa vie à se faire une réputation, et l'autre à la détruire.

VÉRITABLE VIE PRIVÉE DU MARÉCHAL DE RICHELIEU.

CHAPITRE PREMIER.

Naissance du Maréchal de Richelieu. Son Mariage. Sa Présentation à la Cour de Louis XIV. Ses Galanteries. Sa Prison. Ses premières Campagnes.

LOUIS-FRANÇOIS-ARMAND DU PLESSIS, DUC DE RICHELIEU, est né le 13 mars 1696. Sa mère, attaquée d'un gros rhume, et fatiguée d'une toux violente, accoucha de lui à sept mois. Elle se nommoit mademoiselle d'Assigné, d'une ancienne famille de Bretagne ; et c'est de cette seule femme que son père eut des

enfans (1). Il fut reçu comme un présent du ciel ; mais en même temps la foiblesse de sa constitution fit craindre de n'en pas jouir long-temps. On désespéra de pouvoir l'élever : il fut mis dans du coton. Ce n'est point une expression ; c'est un fait réel. Chaque jour paroissoit devoir être celui de sa mort, et son père s'accoutuma d'avance au chagrin de le perdre. Il n'aimoit pas les médecins, il auroit desiré qu'ils eussent pu lui rendre sa première vigueur dont il avoit fort abusé ; et ne retrouvant plus ses anciennes forces, malgré les secours de la médecine, il la regardoit comme infructueuse et inutile. On lui conseilla de l'éloigner du berceau de son fils, et il suivit avidement ce conseil. Le jeune duc de Fronsac fut abandonné aux soins de la nature : et l'on peut juger par l'époque de sa mort, s'il a eu lieu de se repentir de cet abandon.

Le petit duc prit de jour en jour de nouvelles forces, et éloigna les appréhensions

(1) Deux filles, l'une abbesse du Trésor, l'autre mariée à M. du Châtelet, gouverneur de Vincennes, et un fils, le maréchal de Richelieu.

que le terme de sa naissance et la mauvaise santé de sa mère avoient fait naître. Cependant une convulsion qui lui prit un jour, le mit presque au tombeau. L'alarme fut répandue dans toute la maison : il étoit abandonné ; une évacuation inattendue le sauva. Une femme de chambre que la curiosité avoit fait approcher de l'enfant s'en apperçut ; il commença à donner quelques légers signes de vie (1) ; elle appela : on revint au petit duc qui avoit été laissé comme mort ; et bientôt il fut mieux portant que jamais. Depuis cette époque, il n'a point été malade. Cette crise fit une révolution avantageuse dans sa constitution ; il devint beaucoup plus fort, et en quelques mois, sa santé s'affermit au point de n'être plus altérée. Il falloit bien qu'un homme qui a tant fait parler de lui, eût quelque chose de singulier dès son berceau.

---

(1) On dit que cette femme de chambre étoit fort jolie, et on a beaucoup plaisanté depuis le maréchal sur cet évènement : il sembloit être l'augure du pouvoir de la beauté sur lui, et il ne l'a pas démenti. Il n'est pas étonnant qu'il ait passé toute sa vie à lui en rendre des actions de grace.

Il fut baptisé en 1699, et tenu sur les fonds de baptême par le roi et madame la duchesse de Bourgogne. Madame de Maintenon qui avoit des obligations au duc de Richelieu, et qui étant madame Scarron, alloit souvent chez lui, ce qui fit même un peu parler contre elle dans le temps, étoit bien aise de servir le fils de son ancien protecteur. Son baptême se fit avec éclat : l'enfant annonçoit déja de l'esprit, et étoit de la plus jolie figure.

Son éducation fut assez négligée : son père, peu instruit, qui s'étoit toujours livré à ses plaisirs, qui étoit vieux, ne put veiller à son instruction. Elle fut confiée sans surveillance aux soins d'un gouverneur qui n'avoit pas les qualités nécessaires pour le bien élever. D'ailleurs, l'enfant étoit volontaire, et aimoit mieux jouer que d'étudier : en quoi il fut secondé par son gouverneur qui, voulant conserver sa place, vantoit toujours les progrès de son élève, quoiqu'il en fît très-peu. On lui donna des maîtres dans tous les genres : il n'en profita pas mieux ; ce ne fut qu'à la Bastille qu'il sentit la nécessité de s'instruire, et qu'il prit un peu de goût pour l'étude. Le gou-

verneur, pour se mettre bien avec le jeune duc de Fronsac, ne contrarioit pas ses petites fantaisies, et l'accoutuma dès l'enfance à faire ses volontés. Cette habitude s'enracina si bien que par la suite il fallut que tout lui obéît. Cet homme avoit du penchant pour le jeu, et ne pouvant satisfaire sa passion aussi souvent qu'il le desiroit, il faisoit jouer son élève avec lui, et lui communiqua son goût. Le vin lui étoit agréable, le jeune duc s'y accoutuma; le troisième défaut vint de lui-même, et il n'eut pas besoin d'instituteur pour le contracter.

Son père s'étoit remarié, et avoit épousé en troisièmes noces, la veuve du marquis de Noailles, qui étoit Rouillé en son nom, fille d'un conseiller d'état fort riche. Elle avoit eu de son premier mariage, une fille unique, qu'elle projeta de faire épouser à son beau-fils, le duc de Fronsac. Elle prit sur lui l'autorité d'une mère; et comme elle étoit fort avare, qu'elle économisoit le plus qu'elle pouvoit sur ses plaisirs, elle s'en fit peu aimer. Cependant le jeune duc, chez qui la politique sembloit innée, ne lui témoigna aucun mécontentement,

et eut l'art, malgré les torts qu'il eut envers elle et envers sa fille, de lui faire faire par la suite une donation en sa faveur.

Cette dame gouvernoit seule la maison de son père, et cherchoit à éteindre les dettes dont elle étoit surchargée. Son économie étoit appuyée sur des principes justes; mais en même-temps, elle satisfaisoit son goût qui la portoit quelquefois à la plus sordide avarice; ce qui étoit loin de plaire à un jeune-homme qui aimoit déja la dépense, qui avoit hérité de son père des penchans qu'il a satisfaits avec tant de plaisir, et qui aspiroit à jouir de tous les avantages que sa naissance lui promettoit.

La duchesse de Richelieu, empressée de faire épouser à sa fille l'héritier de ce nom, le maria avant l'âge d'habiter avec sa femme. Il fut présenté à la cour, à quatorze ans et quelques jours, en 1710. Louis XIV, alors entièrement subjugué par madame de Maintenon, reçut avec une bonté particulière le duc de Fronsac que cette favorite appeloit son élève; c'étoit un titre auprès du monarque, qui d'ailleurs

aimoit le nom de Richelieu à qui il croyoit devoir beaucoup. Sa maraine, madame la duchesse de Bourgogne, l'accueillit de même: les dames du palais de cette princesse étoient la plûpart Noailles par elles ou par leurs maris, et elles se crurent obligées de faire valoir leur nouvel allié. Il étoit d'une figure charmante ; ses yeux petilloient d'esprit ; et trois ou quatre réponses hardies le mirent à la mode dans un moment. Il étoit vif, entreprenant, ne doutant de rien ; cette hardiesse qui déceloit déja son caractère, ne passa dans ces premiers instans que pour de l'enfantillage.

Le petit duc, ainsi gâté, recherché de toutes les femmes ; devint bientôt célèbre. On n'avoit vu d'abord qu'un enfant ; mais cet enfant ne tarda pas à se conduire de manière à faire voir qu'il n'en étoit plus un. La nature qui se préparoit à en faire un homme extraordinaire, prit plaisir à le traiter favorablement. Il fut libertin à l'âge où l'on se connoît à peine.

L'amour sut s'allier avec le jeu : l'un ne nuisit point à l'autre ; il perdit des sommes assez considérables. Malgré les reproches de son père, ceux de sa belle-mère, et

les avis de madame de Maintenon, il se livra sans réserve à ses premiers penchans, et n'écouta que ses sens qui lui parloient déja fort impérieusement. On crut qu'en le faisant habiter avec sa femme, il deviendroit plus sage, et qu'en lui laissant la facilité de satisfaire chez lui des desirs qui s'annonçoient avec tant de fougue, on en modéreroit l'impétuosité; mais le duc altier, ennuyé de la morale de son père, piqué contre sa belle-mère qui l'avoit marié sans le consulter, se promit bien d'être aussi réservé avec sa femme, qu'il l'étoit peu avec d'autres. Il tint parole, malgré les menaces et les séductions: il se conduisit honnêtement avec elle; mais il se refusa toujours aux vœux de toute sa famille.

Il aimoit de préférence la duchesse ***. (C'est ainsi qu'il la désigne; nous n'avons jamais pu en savoir davantage.) Mais cet amour, quoique vif, ne l'empêcha pas de chercher la possession de femmes qui lui plaisoient moins. Il descendit dans tous les états: il suffisoit de porter le nom de femme, pour mériter son hommage.

Habitué à trouver des beautés assez faciles, il s'imagina que les bontés dont

l'honoroit madame la duchesse de Bourgogne, étoient une preuve de son amour. Il se conduisit avec cette princesse aussi légèrement qu'il le faisoit ailleurs, et voyant que tout lui réussissoit, il fit de nouvelles extravagances. Il auroit dû se perdre ; mais la duchesse de Bourgogne qui étoit bonne et qui le trouvoit aimable, le regarda comme un enfant étourdi dont il falloit excuser les inconséquences. Elle s'en amusoit, et c'est peut-être un tort dans cette princesse, qui donna lieu à la calomnie de s'armer contre elle. Le maréchal entre dans des détails particuliers, relativement à cette princesse, et à ses amours avec la duchesse***, dans un manuscrit qu'il a laissé, et que nous plaçons dans notre troisième volume. C'est la raison qui nous détermine à passer légèrement sur ces premières années de sa vie. Nous ne voulons point anticiper sur le récit qu'il a pris soin d'en faire lui-même d'une manière très-piquante.

Cependant le bruit couroit à la cour que madame la duchesse de Bourgogne aimoit le petit duc de Fronsac, et il avoit même frappé les oreilles de Louis XIV ; quel-

ques aventures, innocentes dans le fond, avoient été cause que la réputation de cette princesse étoit compromise. Le duc de Richelieu alarmé des suites que pouvoit avoir un bruit qui exposoit son fils au ressentiment du roi, courut avec sa femme chez sa protectrice, madame de Maintenon. Ce conseil délibéra sur la conduite qu'il falloit tenir dans une circonstance aussi embarrassante. Madame de Maintenon qui connoissoit depuis long-temps de quelle façon il falloit s'y prendre avec le roi, proposa de lui parler des désordres de son élève; de le supplier au nom de sa famille de vouloir bien punir en père un jeune-homme qui se croyoit tout permis. Elle savoit que la punition seroit moins rigoureuse, si le souverain étoit prévenu, et si elle étoit demandée comme grace, que s'il sévissoit de lui-même.

Ce projet fut adopté avec reconnoissance: la duchesse de Richelieu saisit avec plaisir cette occasion de punir dans son gendre, les mépris qu'il témoignoit pour sa fille; et le vieux duc, libertin réformé, devenu dévôt, faute de moyens de pécher, jaloux des plaisirs de son fils auxquels il ne pouvoit plus se livrer, satisfit le ressentiment qui l'animoit

depuis long-temps contre lui. Il avoit aussi des ménagemens à prendre pour lui-même. Ses affaires étoient en mauvais état; il sollicitoit des graces pécuniaires du roi, à qui il écrivoit dans toutes les occasions, quand ses attaques de goutte l'empêchoient d'aller lui faire la cour. Le roi l'aimoit assez pour lui répondre; son style même étoit affectueux : on en peut juger par cette lettre.

« Mon cousin, l'affliction n'a pu m'em-
» pêcher de recevoir agréablement la lettre
» que vous m'avez écrite sur la mort de
» ma fille la dauphine (1). Je vous en remer-
» cie, avec assurance que les sentimens que
» j'ai pour vous répondent bien à cette
» marque de l'affection que vous avez pour
» moi, qui, sur ce, prie dieu de vous avoir,
» mon cousin, en sa sainte et digne garde.
» A Versailles, le 15 mai 1690, LOUIS. »

Le duc de Richelieu trembloit de perdre le peu de faveur dont il jouissoit, et sur-tout que la conduite de son fils ne lui nuisît dans l'esprit du maître : il en avoit déja obtenu

(1) C'étoit la princesse de Bavière, femme du grand dauphin.

quelques secours, et dans ce moment-là, il en avoit besoin plus que jamais pour arranger ses affaires. Madame de Maintenon s'étoit chargée d'un mémoire qu'elle avoit remis au roi; et ce qui inquiétoit le duc, étoit qu'elle l'avertissoit souvent des inconséquences de son fils. Sa conduite légère le faisoit moins aimer, et étoit cause qu'il étoit traité quelquefois assez durement; aussi régnoit-il entre le père et le fils une aigreur qui prouvoit combien ils s'accordoient peu. Une des lettres de madame de Maintenon à cette époque, est conçue en ces termes:

De Fontainebleau le 27 Juillet 1771.

« J'ai donné votre lettre au roi, monsieur, » qui s'est chargé lui-même de la donner à » M. Desmarets. Il faut espérer qu'un tel » solliciteur vous fera sortir d'affaire à » votre satisfaction; personne ne vous en » desire davantage que moi. J'admire avec » quel courage vous soutenez vos diffé- » rentes peines. Je voudrois bien que » M. votre fils agît aussi bien qu'il parle; il » faut tout espérer de son esprit, et beau- » coup patienter avec la jeunesse. J'expé- » rimente tous les jours que les années

» font plus que toute autre chose. Je n'ai » point de bonnes nouvelles à vous mander d'ici; je suis inquiète de celles du » Dauphiné (1). Adieu, mon cher duc, je » dois être votre meilleure amie, comme » je suis votre très-humble servante,

» Maintenon. »

Le duc et la duchesse de Richelieu profitèrent avec empressement de l'entremise de madame de Maintenon, pour faire enfermer leurs fils. Nous venons d'établir qu'ils y avoient intérêt; ils crurent aussi qu'éloigné de toutes les liaisons qui l'enchaînoient, il reviendroit plus facilement à une femme qu'il abandonnoit, et on conjectura que le raccommodement se feroit en prison.

Madame de Maintenon, chargée du message auprès du roi, n'eut pas de peine à obtenir l'ordre que l'on demandoit; et comme la Bastille étoit le chef-lieu de punition du souverain, ce fut ce château qui

(1) On craignoit quelque soulèvement parmi les protestans qui avoient feint de se convertir, pour éviter le sort de leurs frères.

fut destiné à recevoir le jeune duc de Fronsac. Il étoit loin de prévoir l'orage qui se formoit contre lui. Il étoit auprès des femmes qui en raffoloient, et s'il causoit quelque chagrin à la duchesse *** par ses infidélités, il n'en étoit pas moins aimé. Ses jours n'étoient qu'une succession de plaisirs, et il ne s'attendoit pas que la Bastille alloit les faire évanouir.

Il y fut conduit en 1711 ; et quoique quelques heures de séjour dans cette prison dussent le convaincre de son malheur, il parut encore douter de l'ordre qui l'arrachoit à ses amusemens. Il crut d'abord qu'on vouloit lui faire peur ; il s'interrogeoit sur son crime, et se trouvoit innocent. Cependant la nuit qui survint l'assura qu'il n'y avoit plus d'espoir de recouvrer sa liberté. Il fut inconsolable, et passa les premiers jours à tenter de séduire ses geoliers. Il desiroit seulement qu'une ou deux lettres pussent informer ses tendres amies de sa détention ; il prévoyoit leurs inquiétudes, et vouloit les calmer, en leur indiquant toutefois les moyens de solliciter son élargissement. Mais voyant que tous ses efforts étoient inutiles, il embrassa le parti que la nécessité

nécessité lui indiquoit, celui de prendre son mal en patience.

Les premiers jours, il fut traité en criminel d'état, détenu dans sa chambre sans communiquer avec personne, et sans pouvoir jouir de la promenade qu'on accorde aux prisonniers; il se crut perdu. A son âge, gâté et adoré d'un grand nombre de femmes, il étoit naturel que la différence de son sort présent l'effrayât, quand il se rappeloit le passé. Enfin les ordres devinrent moins rigoureux; il put se promener : on lui donna pour consolateur un honnête ecclésiastique, qui voulut bien partager sa prison, et il reçut l'abbé de St. Remi, dont il auroit dans tout autre temps évité la compagnie, comme un dieu bienfaisant qui venoit adoucir les horreurs de sa solitude.

L'étude devint un moyen nécessaire pour chasser l'ennui; le duc qui n'étoit distrait par aucun objet, y prit goût: il travailla avec l'abbé de S. Remi, à une traduction de Virgile ; enfin il acquit des connoissances qui lui devinrent très-utiles par la suite. Cependant le passage subit de la cour dans un lieu aussi terrible, avoit fait chez lui une révolution dont il pensa être la victime.

Après une fièvre de quelques jours, la petite vérole se manifesta d'une manière si violente, qu'on désespéra de sa vie : sa bonne constitution et le conseil d'un médecin suivis à propos, le sauvèrent.

On avoit tenté précédemment le raccommodement avec sa femme : mais le petit duc qui avoit déja annoncé son caractère altier dans plusieurs occasions, ne se démentit pas dans celle-ci. Il reçut sa femme très-honnêtement; et quoiqu'il fût dévoré de desirs, qu'une longue continence aiguillonnoit encore, il sut leur mettre un frein; et sa femme le quitta sans retirer autre chose de la démarche qu'on lui avoit fait faire, que de la honte et du dépit. On en lira les détails dans le manuscrit dont nous avons parlé.

On pouvoit juger, par cette conduite soutenue d'un enfant de seize ans, de ce qu'il promettoit d'être à l'avenir. Sa femme étoit jeune, assez jolie; il étoit avide de plaisir, il en étoit privé depuis long-temps, et il aima mieux soutenir un combat très-pénible avec ses sens, que de manquer à l'engagement qu'il avoit contracté avec lui-même, de n'être jamais complettement le mari de

sa femme. D'ailleurs il se vengeoit d'elle, de ses parens; et cette idée lui donna de nouvelles forces pour résister à la séduction.

On vit bien qu'il falloit céder à un jeune homme que rien ne pouvoit dompter. Il auroit été trop cruel de le priver continuellement de sa liberté; il fut résolu de l'éloigner de Paris et de l'envoyer à l'armée. Il servit en qualité de mousquetaire; et heureux en tout, (la suite des évènemens le justifiera), il débuta par cette fameuse campagne de 1712, la plus glorieuse de celles qui eussent été faites depuis long-temps, où le maréchal de Villars par le gain de la bataille de Denain, sauva entièrement la France.

Cette mémorable année fut bien cruelle à la famille royale. Il étoit temps qu'une victoire aussi signalée rassurât les François, qui pleuroient encore la mort d'un prince chéri, du duc de Bourgngne, devenu dauphin par la mort de son père. Le peuple qui l'idolâtroit, savoit qu'il n'avoit pas la façon de penser despotique de son grand père; il n'ignoroit pas qu'il avoit osé dire devant lui, que *les rois étoient faits pour les peuples, et non pas les peuples pour les rois* : il attendoit tout d'un prince qui

faisoit hautement la critique du gouvernement, et avoit le courage de professer une aussi grande, une aussi sainte vérité, à la cour d'un maître absolu. La France entière étoit en deuil. Ce prince si regretté, joignoit à un esprit vif, pénétrant, élevé, une continuelle application à ses devoirs; et ne s'occupoit que du soin de faire fleurir un royaume déchiré de toutes parts. Il réfléchissoit sans cesse sur les moyens de rendre le peuple heureux ; il convenoit que son bonheur procure au souverain qui le fait, une jouissance bien au-dessus de la grandeur : il avoit sous les yeux l'exemple d'un roi qui gémissoit au sein du luxe et du faste. Plein d'éloignement pour des guerres où l'ambition, l'avarice, la haine sont plus consultées que la justice et la raison, il avoit résolu de ramener l'abondance par une paix constante et bien cimentée. Dévot sans foiblesse, il savoit concilier les devoirs de la religion avec ceux que lui imposoit sa couronne. Enfin, les François fatigués du sceptre de fer de Louis X I V, s'exagéroient encore les belles qualités de son successeur; et jamais larmes plus sincères ni plus abondantes n'ont coulé sur le tombeau d'aucun prince.

Ces larmes avoient déja commencé à se répandre, quelques jours auparavant. La dauphine, enlevée à la France, au milieu de convulsions horribles qui firent soupçonner qu'elle étoit empoisonnée, entraîna avec elle son époux dans la tombe. Graces, bonté, bienfaisance, tout fut détruit en un instant : le duc de Bretagne, leur fils, moissonné en même temps, mit le comble à la désolation publique. Les apprêts funèbres destinés à conduire à Saint-Denis le père, la mère et l'enfant, formoient le spectacle le plus attendrissant ; et le peuple qui ne pouvoit retenir ses cris, désolé d'en être le témoin, avoit la douleur plus grande encore de voir anéantir toutes ses espérances. Il ne restoit plus à l'amour des François qu'un enfant (1) foible, débile, et sur lequel on paroissoit ne pas compter.

La nouvelle des succès de Villars releva le courage du peuple consterné, et dissipa ses chagrins : le moment présent, s'il peut l'occuper, lui fait bientôt oublier ses peines.

(1) Louis XV.

ou ses plaisirs. Le duc de Fronsac, témoin d'une victoire si complette, prit un goût particulier pour l'état qu'il embrassoit. Recommandé au maréchal qui le fit son aide-de-camp, il fut à même de le voir opérer de près. Ce général qui lui trouvoit de l'esprit et des dispositions, prenoit plaisir à causer quelquefois avec lui, et il lui donna des leçons qu'il n'a jamais oubliées. Quelque présomption qu'eût Villars, qui ne donnoit point de batailles sans se croire sûr de la victoire, il eut soin de lui faire observer qu'un général, quoique certain de vaincre, devoit toujours faire toutes ses dispositions comme s'il devoit être vaincu. Le duc de Fronsac, qui n'avoit pas cessé d'être étourdi, mais qui étoit plus disposé à profiter de ce qu'il voyoit, étudia avec fruit l'art de la guerre, sous un si grand maître. Il paroissoit avoir oublié Paris et la cour; cependant il entretenoit une correspondance suivie, avec la duchesse * * *. qui lui étoit extrêmement attachée.

Il suivit le maréchal de Villars dans toute ses entreprises militaires, porta ses ordres aux siéges de Marchiennes, de Douai, du Quesnoi, villes dont la prise suivit la

victoire de Denain. Il fut blessé à la tête, d'un éclat de pierre, à celui de Fribourg, et fut choisi par Villars, pour aller porter au roi la nouvelle de la reddition des forts.

Il convient lui-même qu'il trembla, en approchant ce monarque qu'il voyoit pour la première fois depuis sa sortie de la Bastille. Il fut intimidé d'abord; mais se rassurant bientôt, il lui fit le récit des opérations de la campagne, avec tant de netteté et de présence d'esprit, que Louis XIV, étonné de son intelligence et des connoissances qu'il avoit acquises en si peu de temps, lui prédit que s'il continuoit, il étoit destiné à de grandes choses.

Son retour à Paris fut le signal de ses nouveaux plaisirs : il vola chez son amie, la duchesse * * *; mais la voyant décidée à ne plus lui accorder que de l'amitié, il devint amoureux de la femme d'un marchand de meubles, qui étoit dévote, qu'il fit mourir de chagrin et de remords de lui avoir cédé, et plus encore de jalousie de lui voir continuellement de nouvelles maîtresses. Le nombre en étoit considérable, et il jouissoit bien mieux quand le public étoit du se-

cret. Il y a quelques femmes qui ont été ménagées, et pour lesquelles il a eu de la discrétion; mais presque toutes ont été connues. Il avoit soin de faire passer une partie de la nuit à sa voiture dans la rue de la femme qu'il avoit, afin que ses armes et sa livrée pussent indiquer qu'il étoit en bonne fortune: quelquefois depuis, il se servit de ce même moyen, pour tromper ses camarades qui ne pouvoient concevoir comment il suffisoit à tant d'intrigues, et qui voulant l'imiter, succomboient sous un fardeau qu'ils ne pouvoient supporter. Plusieurs moururent, et lui seul étonnoit de plus en plus ceux qui menoient la même vie.

Il usoit ainsi d'adresse, et toujours avec succès, soit en amour, soit dans ses autres négociations. Il quittoit ses amis en leur disant qu'il alloit au rendez-vous chez la dame qu'il désignoit. Il donnoit ordre à son cocher de sortir le soir à l'heure indiquée, un de ses gens derrière la voiture, comme s'il eût été dedans; elle attendoit quelques heures près de la porte de la dame, et rentroit ensuite à l'hôtel. Cette comédie recommençoit le lendemain pour une autre belle; et le duc pendant ce temps

étoit renfermé chez lui, invisible pour tout le monde, se faisant donner tous les restaurans nécessaires pour réparer ses forces perdues dans les visites précédentes, et reprenoit, dans le repos, la vigueur qui lui étoit nécessaire pour de nouveaux combats. Il ne paroissoit en public que quand il étoit entièrement rétabli de ses fatigues; et disoit alors en confidence à ses camarades, qu'il n'avoit jamais eu tant de plaisir que dans la nouvelle aventure qui venoit de l'enlever quelques jours à leur amitié: et leur étonnement redoubloit de le voir, après tant d'exploits divers, aussi frais et dispos qu'il le paroissoit.

On peut juger par-là combien il étoit avide de la réputation d'homme à bonnes-fortunes: rien ne lui coûtoit pour l'obtenir. On est surpris, cependant, de le voir employer ces petites ruses: il n'en avoit pas besoin pour mériter ce titre qu'il desiroit tant. Il est difficile d'apprécier le nombre de femmes qu'il a subjuguées; et quand on réduiroit à moitié celles qu'il a affichées, il seroit encore bien suffisant pour le rendre à jamais mémorable dans les annales de la galanterie.

CHAPITRE II.

*Mort du Père de Richelieu. Amant de la Duchesse de * *, il se fait aimer de la Princesse de * * *, qui meurt empoisonnée. Il surprend sa femme avec son Ecuyer. De quelle manière il se conduit. Mort de cette première Duchesse de Richelieu.*

CE fut au milieu de ces plaisirs qu'il perdit son père, le 10 mai 1715. Il convient lui-même que cette perte ne l'affligea pas beaucoup; et qu'il ne fallut pas de grands efforts pour arrêter le cours de ses larmes. Dans le fait, il perdoit un père qui le contrarioit continuellement. Il en avoit été d'abord tendrement aimé ; mais ensuite il trouva en lui un vieillard morose qui s'opposoit à tous ses goûts ; qui le reprenoit d'un ton dur, et s'étonnoit qu'un jeune-homme préférât la société des gens de son âge à la sienne. Une perte de mille louis l'avoit irrité au point de lui refuser l'argent qui lui étoit le plus nécessaire ; ils ne pouvoient

plus rester ensemble quelque temps sans se parler avec aigreur : le père voyoit avec jalousie les progrès de son fils ; et le petit duc regardoit son père comme l'auteur de sa détention à la Bastille, et des privations qui l'affligeoient plus sensiblement tous les jours.

Il trouva les affaires de la succession très-embrouillées. Elle étoit chargée de dettes : il fut obligé d'y renoncer, pour s'en tenir à une substitution considérable ; les duchés de Richelieu, Fronsac, les terres de la Ferté-Bernard, Coze, Lonac et autres devinrent son partage : et ce qui fit honneur au jeune héritier, c'est qu'il paya entièrement les créanciers de son père, qui n'avoient pu trouver dans la succession, de quoi être liquidés. Nanti de la substitution, il pouvoit, comme tant d'autres l'ont fait et le font encore, se dispenser d'acquitter les sommes dues par son père : mais le nouveau duc de Richelieu crut qu'il étoit de son honneur de ne point user d'un droit inique, pour frustrer des fournisseurs, des marchands, de ce qui leur étoit dû, et pour dépouiller de vieux serviteurs des legs que leur avoit fait leur maître. Il étoit

persuadé qu'un grand seigneur devoit quelque chose à la mémoire de son père ; et malgré son amour pour l'argent, il aima mieux s'en priver en partie, que d'avoir des reproches aussi honteux à se faire.

Son père avoit été l'héritier d'un bien considérable. Le premier duc de Richelieu à qui il avoit succédé, avoit recueilli une grande portion de l'immense succession du cardinal son oncle. Il en avoit abusé, et avoit été forcé de vendre beaucoup de biens libres. Son fils, père du maréchal, n'eut pas une conduite plus régulière ; il avoit eu la charge de général des galères, en 1643, du vivant de son père, et il l'a vendit en 1661, au marquis de Créqui, depuis maréchal de France. Il ne se contenta pas d'ôter cette charge de sa famille : il se défit encore de terres qui n'étoient point substituées ; et il est certain que sans la prévoyance du cardinal qui substitua les deux duchés et d'autres terres, l'héritage du jeune duc auroit été au-dessous du médiocre. Son vieux père, qui avoit dépensé de grosses sommes d'argent sans se faire honneur, qui avoit eu le goût des femmes, en vivant avec elles presque

toujours d'une manière peu conforme à son rang, ayant vu saisir tous ses biens, avoit été réduit à une pension alimentaire que lui faisoit la direction, et avoit confiné, pendant des années, son ennui et son inutilité dans son magnifique château de Richelieu. De retour à Paris, il contracta de nouvelles dettes ; et on a vu qu'il eut recours au crédit de madame de Maintenon, pour obtenir des secours de Louis XIV.

On ne conçoit pas quel motif pouvoit déterminer ce monarque à lui témoigner tant de bontés. Ce n'étoit sûrement pas ses services militaires. Le duc de Richelieu n'est cité dans aucune époque de ce siècle fertile en grands évènemens ; aucune action d'éclat ne l'a illustré ; à peine sait-on s'il a fait quelques campagnes en qualité de colonel. Certainement il falloit qu'un homme qui jouissoit de sa fortune, fût bien nul pour ne faire parler de lui en aucune façon, sous un roi qui étoit continuellement en guerre. Cependant on le voit chevalier de ses ordres ; il obtint des graces, même avant le crédit de madame de Maintenon. Sans doute que Louis XIV ne

regardoit en lui que le nom qu'il portoit ; et récompensoit ainsi les services du grand oncle dans le neveu qui lui en rendoit si peu.

Le nouveau duc de Richelieu voulut effacer cette tache, et se conduisit de manière à illustrer encore le nom que le cardinal a rendu si fameux. On le verra brave en combat singulier, intrépide en présence des ennemis, s'arracher à l'amour pour voler à la gloire, et mettre autant de légèreté à affronter le plus grand danger, qu'à séduire une jolie femme. Il exposoit gaiement une vie que tout embellissoit ; et les regrets que pouvoit faire naître tout ce qu'il avoit à perdre, n'étoient point capables de troubler sa sécurité.

Bientôt ennuyé des soins qu'il donnoit aux détails de la succession de son père, l'amour qui avoit été négligé quelque temps, reprit plus que jamais sur lui son empire.

Il répara donc le temps perdu par de nouvelles conquêtes ; et la princesse de *** fut une des femmes qu'il parut alors le plus aimer. On a déja dit que son amour n'étoit point exclusif. On le verra ne pas négliger

la duchesse ***. Il citoit l'époque où il n'avoit que deux maîtresses à la fois, comme un moment de sagesse; car son étude continuelle étoit de chercher de nouvelles victimes. Quand une femme lui faisoit une longue résistance, il ne s'amusoit pas à perdre son temps auprès d'elle; il lui donnoit quelques heures par semaine, et pendant cet intervalle, il en trouvoit de plus faciles qui lui fournissoient les moyens d'attendre patiemment le jour de son triomphe.

Le portrait qu'il fait de la princesse de * * * ne peut laisser de doute sur sa beauté. Elle adoroit son mari, qui, bisarre et capricieux, l'avoit épousée par complaisance, et avoit promis à la maîtresse qu'il avoit alors, de traiter sa femme en homme qui lui étoit étranger. Cependant elle lui parut si aimable pendant les deux premiers mois, qu'il ne put s'empêcher de lui accorder tous les droits que l'himen lui donnoit. Bientôt après, la maîtresse reprit l'empire, et éloigna sans retour le mari de la couche nuptiale. Sa femme qui l'aimoit véritablement, n'osa se plaindre; crut qu'en se rendant aimable, elle réchaufferoit les ardeurs d'un époux qui cessoit de

lui donner des preuves de sa tendresse: mais tout fut inutile; sa douceur, ses complaisances n'eurent point assez de charmes pour ramener un infidèle. Ses larmes coulèrent en secret pendant deux ans; son mari qui conservoit tous les dehors, paroissoit se conduire très-bien avec elle; il venoit tous les matins savoir de ses nouvelles, l'embrassoit toutes les fois qu'il la voyoit, surtout en présence de témoins; il s'exposoit même aux railleries, passoit pour un céladon, tandis que sa tendre moitié n'avoit que l'apparence du bonheur. Cette apparence devoit à la fin ne pas suffire à une charmante femme de vingt ans, qui avoit le cœur tendre, et qui l'offroit infructueusement à un époux qui n'en connoissoit pas le prix.

Le duc de Richelieu la vit chez la duchesse de * * *; il n'avoit pas besoin de trouver une beauté aussi régulière pour en être épris. Il étoit très-séduisant; il rencontroit un cœur novice, entier à ses devoirs: tout étoit piquant pour lui dans cette conquête; et presque toujours vainqueur, il l'entreprit avec la certitude du succès. La princesse de * * * étoit dans ce moment dangereux

dangereux pour la vertu, où l'ame émue par les objets qui la frappent, n'a pu encore rencontrer celui que la nature a disposé pour son bonheur; on éprouve le desir d'être heureux, sans trouver ni discerner même le bien que l'on souhaite; il nous séduit dans les autres, et l'on sent un vuide en soi qui rend nos plaisirs monotones et fastidieux: il manque l'être destiné pour les animer. Richelieu étoit celui que recherchoit le cœur de la princesse de ***; elle rougit en le voyant: ses graces, le ton dont il parloit d'amour, la sensibilité qu'il affectoit, sans l'éprouver pourtant, mais elle l'ignoroit, tout lui fit comparer la conduite de son mari avec celle du duc, et malheureusement pour l'époux, la comparaison ne fut point en sa faveur. L'homme qui nous plaît, s'embellit encore à nos yeux. La princesse de *** retrouva son cœur; le néant qu'elle éprouvoit disparut; un charme se répandit sur tous les objets qui frappèrent ses regards, et ce fut l'ouvrage de Richelieu; un instant lui suffit. Il parut, et tout changea pour la princesse. Il s'apperçut de l'impression qu'il faisoit sur elle: habile à profiter de ses avantages,

il redoubla de soins, parut plus tendre. L'amant qui est maître de lui a bien plus de moyens qu'un autre d'approcher rapidement du but; il met tout à profit. Richelieu qui n'étoit jamais fort amoureux, usa de toutes les ressources qu'un homme à bonne fortune emploie avec tant de succès; il sut qu'il étoit aimé, avant que la princesse de * * * se fût apperçue qu'elle aimoit.

Cependant la réflexion la rendit à elle-même; elle se reprocha d'avoir montré tant de foiblesse, et résolut de combattre un penchant dont elle se croyoit encore maîtresse. Loin de son amant, tout lui parut possible; elle fut persuadée qu'elle triompheroit d'un amour qui commençoit à l'alarmer. Connoissant que la fuite étoit le moyen le plus sûr de résister, elle proposa à son mari d'aller passer quelque temps dans une terre éloignée. Celui-ci, retenu à Paris par une passion qui le maîtrisoit, s'opposa fortement aux desirs de sa femme, la plaisanta sur une retraite aussi subite, et lui montra tant d'éloignement pour le pélerinage, (c'est ainsi qu'il appeloit ce voyage), qu'après avoir in-

sisté quelque temps, elle fut obligée de n'en plus parler. Voyant que ce projet ne lui réussissoit pas, elle cessa d'aller chez la duchesse *** : celle-ci qui ignoroit les combats que se livroit son amie, vint la trouver, et finit par la rendre au mortel heureux qu'elle fuyoit avec tant de soin. Le plaisir qu'elle eut de le voir, lui parut encore plus vif; elle connut davantage le danger auquel elle s'exposoit, et après avoir fait de nouvelles tentatives auprès de son mari qui ne furent pas plus heureuses: « Puis-
» que le ciel le veut, dit-elle, il en sera ce
» qu'il pourra; j'ai fait ce que j'ai pu. Celui
» qui retourne trop souvent au combat doit
» nécessairement succomber. »

La prédiction ne tarda pas à s'accomplir. Richelieu nous rend compte de la manière plaisante dont il triompha. La princesse *** tout entière à l'amour, se livra avec ivresse au sentiment qu'elle éprouvoit, et prit autant de tendresse que le duc en perdoit par la possession. Son bonheur ne fut pas plus assuré que celui des autres; bientôt elle eut lieu de voir que les sermens qui lui avoient été faits n'étoient bon que pour le moment.

Par un caprice assez bisarre et pourtant

très-commun, le prince de * * * qui avoit si long-temps négligé sa femme, ayant été séparé de sa maîtresse qui lui avoit imposé la loi tyrannique d'abandonner son épouse, revint auprès de celle-ci avec l'empressement de l'amant le plus tendre. Il l'avoit fui, tant qu'elle lui avoit montré beaucoup d'empressement; et quand l'amour qu'elle avoit pour le duc de Richelieu l'eût rendue très-indifférente pour lui, il en parut plus amoureux. La princesse de * * * crut d'abord que ce n'étoit qu'une galanterie d'un instant; mais bientôt effrayée des assiduités de son mari, elle voulut éviter une réconciliation qui, à ses yeux, la rendoit infidelle. Son amant alors étoit tout pour elle; le mari qu'elle avoit tant aimé avoit perdu les charmes qui l'embellissoient, le temps de la séduction étoit passé, et l'on sait qu'il ne peut revenir.

Le prince de * * * surpris de ne plus trouver la même femme, crut qu'elle étoit justement irritée de sa conduite: il savoit qu'une femme piquée, ou en colère, aime encore: il espéra que la sienne seroit bientôt touchée de son repentir, et reverroit son retour comme une faveur que le ciel

lui accordoit. Il se trompa, il en fut au désespoir : voyant qu'il ne pouvoit pas réussir par lui-même, il s'adressa aux amis de sa femme, à Richelieu même dont il ne soupçonnoit pas les droits : l'amour lui fit tout tenter ; mais ses efforts devenant inutiles, il soupçonna qu'il y avoit plus que de l'animosité dans la conduite de sa femme. Il devint jaloux ; la jalousie est surveillante : il connut enfin qu'il avoit un rival. Il y eut une scène sanglante entre lui et Richelieu ; tous deux furent blessés, et la princesse de * * * s'empoisonna de désespoir, quelque temps après.

Ces évènemens funestes ne ralentirent pas ses courses amoureuses : les objets lugubres ne s'arrêtoient pas long-temps devant ses yeux. La duchesse de * * *, toujours bonne, toujours prête à le recevoir, fut sa consolatrice : il passa quelques mois assez tranquille auprès d'elle : mais une autre belle l'appela bientôt à de nouveaux plaisirs.

Ce fut dans ce temps qu'il perdit sa femme, mademoiselle de Noailles. Il l'estimoit pour ses qualités morales ; elle étoit douce, bonne et vivoit tranquille, sans

contrarier en rien les inclinations de son mari. Elle avoit tenté pendant deux ans de le ramener à elle ; mais l'éloignement qu'il fit paroître pour remplir les devoirs que l'himen lui prescrivoit, la rendit plus réservée. Elle espéra qu'en lui témoignant moins d'empressement, il en auroit davantage ; mais Richelieu n'étoit point un homme ordinaire ; il aimoit toutes les femmes : il avoit juré d'excepter la sienne ; et habitué à décider en souverain, rien ne put lui faire violer la loi qu'il s'étoit imposée. Madame de Richelieu, humiliée des démarches inutiles qu'elle avoit faites, voulut se détacher de lui. Son cœur qui avoit aimé, rebuté de n'être pas payé de retour, étoit disposé à se donner. La vengeance et le besoin d'aimer que l'âge et le mépris du mari augmentoient tous les jours, la portèrent à chercher un consolateur ; le hazard le plaça près d'elle.

Son mari avoit un écuyer jeune, aimable, qui n'avoit pas les graces séduisantes de son maître, mais qui paroissoit aimer de bonne foi. Instruit depuis long-temps de l'abandon du duc, il cherchoit tous les moyens de se mettre bien avec sa femme ; il alloit

tous les jours prendre ses ordres ; ses yeux lui parloient, si sa bouche étoit muette, et la duchesse de Richelieu prit peu-à-peu plaisir à y lire qu'elle étoit aimée. Ce langage expressif et silencieux dura long-temps; l'écuyer, craignant de se perdre, n'osoit rompre tout-à-fait le silence. La duchesse timide redoutoit de son côté de montrer trop d'attachement : elle sentit cependant qu'il falloit encourager un homme qui n'étoit pas de sa classe; et pour entamer la négociation, elle lui fit confidence des chagrins que les intrigues multipliées de son mari lui occasionnoient. L'écuyer la plaignit, et paroissoit ne pas concevoir comment M. le duc de Richelieu pouvoit abandonner une épouse aussi belle. L'intérêt qu'il témoignoit parut faire plaisir, il devint plus hardi : il osa risquer un aveu qui pouvoit lui faire perdre sa place, mais qui finit au contraire par la rendre plus assurée que jamais. D'un autre côté, la duchesse qui étoit pressée d'aimer, crut devoir faire quelques pas pour encourager l'écuyer à faire les autres : il étoit gentilhomme, cela lui suffisoit ; et elle se persuada qu'il n'y

avoit pas besoin d'illustration pour se livrer aux plaisirs de l'amour.

L'écuyer fut heureux, et jouit long-temps de son bonheur, sans qu'aucun soupçon vînt le troubler. La duchesse trouva qu'un homme d'un rang ordinaire, bien constitué, et tout à elle, valoit mieux qu'un pair de France qui l'abandonnoit. Cet homme étoit sous sa main : c'étoit le serviteur de son mari et le sien ; un signe le rapprochoit ou l'éloignoit d'elle : rien de si commode qu'une intrigue formée dans sa propre maison.

Le duc de Richelieu étoit trop occupé pour prendre garde à la liaison que sa femme venoit de former ; il la crut seulement guérie du desir de lui faire des avances infructueuses ; et il disoit même dans la société qu'il étoit étonnant que madame de Richelieu eût le courage de lui rester fidelle. Il parloit de cette constance en badinant, mais avec la bonne foi d'un homme qui y croit. Il engageoit ses amis à venir consoler la délaissée ; et dans le fond de son ame, il n'étoit pas fâché qu'une femme qui portoit son nom n'eût point d'intrigues : il ne fut pas long-temps à jouir de cette illusion.

Un de ses gens, toujours bien reçu quand il venoit lui faire quelque rapport, enhardi un soir par son maître qui lui disoit qu'il donneroit cent louis pour que sa femme le fît c..., lui répondit : *monseigneur, vous avez ce plaisir-là gratis, vous n'avez pas besoin de le payer si cher.* Pour obéir aux ordres du duc qui le forçoit de s'expliquer, il entra dans les détails de l'intrigue de sa femme avec l'écuyer. Il lui fit voir clairement que son récit étoit très-exact, et qu'il étoit instruit des plus petites circonstances; il ajouta qu'il n'étoit pas bien sûr que MM. de Firmarçon, Rohan, Bissi l'eussent précédé, mais que pour l'écuyer, il exposoit sa tête, si son rapport n'étoit pas vrai.

Le duc de Richelieu se mit à rire, et convint que rien n'étoit si naturel ; il étoit seulement piqué du choix. Il auroit voulu que sa femme eût pris un amant de sa sorte; mais un écuyer, un homme à gages, qui ne devoit commander qu'à des palfreniers et à des chevaux, occuper la place d'un duc, cela lui parut humiliant. Il auroit préféré que sa femme eût eu affaire à toute la cour plutôt qu'à cet

homme-là. Il mettoit peu d'importance à toutes ces choses : mais il exigeoit qu'une femme titrée ne s'avilît pas avec un de ses serviteurs.

Cependant il prit le parti d'en plaisanter avec ses amis ; et il ne parloit jamais de cet écuyer, sans le nommer *le mari de ma femme ;* il dit même, en le remerciant quelque temps après la mort de madame de Richelieu : *je devrois le payer double, et lui faire une pension, car il étoit mon représentant.*

Un jour il rentre chez lui, contre son ordinaire, à six heures du soir ; et plus extraordinairement encore, il descend chez sa femme à qui il vouloit parler relativement à un procès. C'étoit l'été, il faisoit très-chaud ; les gens de la duchesse avoient quitté l'anti-chambre pour aller prendre l'air à la porte : ne trouvant personne pour l'annoncer, ayant traversé la chambre à coucher, il ouvre la porte d'un cabinet, et il voit sa femme et l'écuyer qui causoient très-particulièrement sur une chaise longue. Le bruit qu'il fit ne fut pas assez grand pour les déranger ; il les considère un instant ; puis il referme très-doucement

la porte sur lui. Il retourne dans l'anti-chambre ; les gens étoient toujours absens : il y fit grand bruit, et rentra dans la chambre à coucher, toujours en criant : *il n'y a donc personne ici pour m'annoncer?* Enfin il approcha de la porte du cabinet, pour se faire mieux entendre de ceux qui étoient dedans ; et quand il imagina avoir donné assez de temps aux acteurs pour tempérer l'action qu'entraînoit une conversation aussi animée, il crut pouvoir paroître sans danger. La duchesse étoit sur cette même chaise longue, l'écuyer debout près la fenêtre ; « Mon Dieu, dit-il en entrant, » madame ! je vous conseille de chasser » tous vos gens ; pas un de ces coquins » n'est dans votre anti-chambre ; on est » obligé d'entrer, sans être annoncé ; on » peut vous gêner, prendre un moment » qui ne soit pas le vôtre ; madame je vous » conseille en ami de punir une pareille » négligence ».

L'écuyer voulut sortir : le duc l'en empêcha, en l'assurant que comme ami de la maison, il n'étoit jamais de trop. Il parla à la duchesse, qui n'étoit pas à son aise, du procès qui l'occupoit ; et en sor-

tant, engagea l'écuyer qui n'étoit pas très-rassuré, à prendre très-exactement les ordres de madame.« Elle aime, ajouta-t-il, » la solitude, et vous me ferez plaisir, » tant que cela ne la gênera pas, de venir » la partager avec elle ».

Les amans virent bien qu'ils étoient découverts, et se tinrent davantage sur leurs gardes; mais voyant le duc aussi dissipé, aussi honnête envers eux, ils continuèrent de s'aimer, de se le dire, et de se le prouver, comme ils avoient fait auparavant. La duchesse mourut un an après, et ce fut pour l'écuyer seul que cette perte devint sensible.

C'étoit ce même homme qui, en 1732, lors du second mariage du duc de Richelieu avec mademoiselle de Guise, se trouvant dans l'Œil-de-bœuf à Versailles, vit beaucoup de seigneurs complimenter son ancien maître sur l'alliance qu'il contractoit. C'étoit le premier jour où elle étoit publique; il crut devoir joindre son compliment à ceux qu'il recevoit; mais le duc qui mettoit plus d'importance à ce mariage, parce qu'il étoit amoureux de mademoiselle de Guise, le reçut fort mal:

» Quoi, monsieur! vous savez déja que
» je me marie? vous êtes bien alerte; je
» reçois votre compliment, mais de loin,
» je vous en prie, de loin;» et il lui tourna
le dos.

La mort de madame de Richelieu ne mit aucun intervalle dans les aventures de son mari; il n'avoit pas besoin d'être veuf, pour en trouver. La duchesse de Berri, dont tout le monde connoît la vie déréglée, avoit augmenté le nombre de ses conquêtes; mais tous deux inconstans, tous deux ne respirant que la dissipation, ils se prenoient pendant quelques jours, et se quittoient à l'aspect d'une nouvelle jouissance. Cependant, la duchesse de Berri voyoit avec peine dans Richelieu les vices qu'elle possédoit au suprême degré; elle ne permettoit pas qu'un autre qu'elle pût varier aussi souvent ses amours: elle fut quelque temps son ennemie, sur-tout quand elle le vit s'attacher à mademoiselle de Valois et à mademoiselle de Charolois; mais quand elle fut toute entière au comte de Riom, elle oublia les reproches qu'elle avoit à faire à Richelieu, et l'admit dans l'inti-

mité de ses plaisirs ou plutôt de ses débauches.

Louis XIV venoit de payer le tribut à la nature; et le peuple avoit témoigné à sa mort la joie qu'il éprouvoit d'être délivré d'un roi qui, pendant un long règne, l'avoit compté pour si peu. La misère publique étoit au comble; et l'avenir, tel que fût le successeur, ne pouvoit promettre un mal aussi affreux que le présent. Le cercueil de ce souverain qui avoit voulu donner des loix à l'Europe, avoit été insulté; on se crut tout permis. Le duc de Richelieu ne put voir sans indignation cette joie grossière à laquelle le peuple se livroit. Il regardoit Louis XIV comme le plus grand roi qui eût encore régné sur la France. Il ne voyoit que ses conquêtes, et un jeune guerrier avide de gloire devoit adorer un roi conquérant. Comme notre opinion diffère de la sienne, nous nous sommes permis quelques réflexions sur ce monarque si exalté par les uns, et si déprimé par les autres.

CHAPITRE III.

Mort de Louis XIV. Digression sur son Règne; sur Madame de Maintenon, et l'Homme au masque de fer.

On ne peut nier que la trop grande prodigalité d'un roi ne fasse le mal général. Si elle lui mérite des louanges des courtisans qui en profitent, d'artistes qui sont employés, et d'écrivains qui sont pensionnés, le peuple paye bien cher ces vains éloges démentis par la postérité. Tandis que le luxe qui environne le souverain éblouit les yeux de ceux qui l'admirent ou qui peuvent y avoir part, il coûte des larmes à des millions de malheureux qui sont surchargés d'impôts. Un roi qui compte trop sur les ressources de son royaume, qui, loin de fixer sa dépense sur ses revenus, sait, qu'avec un édit, il va arbitrairement subvenir à ses caprices, est un mauvais dépositaire; c'est le bien de ses sujets qu'il dissipe; c'est le fruit de leurs travaux qu'il leur enlève : et il est difficile de mettre au

rang des bons souverains celui qui a tout sacrifié à son ambition ; tel fut Louis XIV.

On ne peut nier cependant que le commencement de son règne, (je le fixe à l'époque où il a cessé d'être sous la tutelle de Mazarin) n'ait été très-glorieux. On lui a fait un crime de ses conquêtes : le succès sembloit pourtant justifier ses premières guerres. Les finances étoient en bon état, bien administrées par Colbert ; le roi étoit adoré de ses sujets, craint de ses voisins ; l'abondance régnoit dans le royaume, le peuple étoit heureux ; et c'est le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un roi.

S'il n'eût pas été bassement adulé, s'il n'eût pas pris plaisir à l'être, il se seroit sans doute fait une idée plus juste de la véritable gloire. Peut-être eût-il été plus heureux pour la France que le sort secondât moins ses premières entreprises. Quelques défaites l'auroient fait réfléchir davantage sur le danger des guerres qu'il entreprenoit. Mais jusqu'alors ce n'étoit que conquêtes ; le peuple étoit ivre de plaisir en voyant un *Te-deum* succéder à l'autre : il croyoit que son roi ne pouvoit voler qu'à de nouvelles victoires ; et il voyoit les

apprêts

apprêts d'une campagne comme les avant-coureurs des plus brillans succès.

Si Louis XIV, après la paix d'Aix-la-Chapelle, se fût seulement adonné à faire fleurir le commerce et les arts, que des guerres continuelles lui ont fait ensuite trop négliger, il auroit perfectionné mille branches d'industrie qui devoient rendre son royaume le plus florissant : il auroit encouragé davantage l'agriculture ; sa tête qui avoit besoin d'être occupée, se seroit dirigée vers des objets plus utiles que la guerre, que les gens sages ne regarderont jamais que comme un fléau : mais son caractère impérieux qui vouloit que tout pliât sous lui, en fit un roi bien funeste à la France.

Louvois, ce ministre aussi dur que son maître étoit vain, qui seul se réjouit de la mort de Turenne, parce qu'il avoit servi l'état sans vouloir servir le ministre, jaloux des grands capitaines qui n'avoient pas la bassesse de ramper sous lui, Louvois dont la mémoire ne sauroit être assez odieuse, malgré quelques grandes qualités, voulant occuper le roi, et l'empêcher d'entrer avec lui dans trop de détails, favorisa

le penchant qui le portoit à faire des conquêtes. Il sacrifia des milliers d'hommes, pour devenir toujours plus nécessaire.

Les grands qui ambitionnoient des grades, qui aspiroient à commander, servirent les intérêts particuliers du ministre; et le peuple toujours victime fut sacrifié. Il vit encore des victoires; mais elles lui coûtèrent davantage, son sang coula plus abondamment : il s'apperçut enfin qu'il étoit chaque jour plus imposé pour subvenir aux dépenses qui s'accroissoient d'année en année. A peine l'état put-il jouir d'un moment de paix après celle de Nimègue. Bientôt Alger fut bombardé, Strasbourg pris ; la guerre, déja si dispendieuse par elle-même, devint plus ruineuse encore sous un roi qui aimoit le faste, par le nombre des troupes et tout l'attirail militaire.

Sous Louis XIII, les plus fortes armées étoient de 30 à 40 mille hommes ; Louis XIV, toujours plein d'ostentation, voulut montrer à l'Europe l'appareil de sa puissance. Il mit en campagne des armées de cent mille hommes qu'il faisoit accompagner du double des provisions néces-

saires. Il força par ce moyen les nations belligérantes à l'imiter ; et l'art de la guerre devint autant celui de se ruiner que de se détruire.

Dans un moment où ses états n'avoient besoin que de repos, il voulut avoir la gloire de protéger un roi et de le rétablir sur le trône. Le roi Jacques refugié en France, banni de son royaume par son gendre, le prince d'Orange, qui s'en étoit emparé, fut le prétexte d'une guerre que la France ne devoit point entreprendre, et qui lui coûta une quantité prodigieuse d'hommes et d'argent. Les lauriers de de Steinkerque et de Nerwinde furent flétris par les larmes des François ; tant de victoires si vantées ne servirent qu'à augmenter les maux de l'état, et ne rendirent point la couronne au malheureux Jacques, qui, après avoir été battu en Irlande, vint mourir à St. Germain.

Que resta-t-il de cette guerre où les Luxembourg, les Créqui, les Catinat, les Boufflers acquirent de la gloire. Rien qui pût même satisfaire l'orgueil du vainqueur, si ce n'est le souvenir de quelques avantages cruellement payés par la vie

d'un million d'hommes, et par la ruine des finances. On périssoit de misère, et on faisoit des réjouissances pour des victoires qui n'avoient aucun but d'utilité pour la nation.

Après la paix de Riswik que Louis XIV victorieux fut obligé de faire, comme s'il eût été vaincu, le parti le plus sage qu'il eût à prendre, étoit de chercher à guérir les plaies fumantes encore qu'il venoit de faire à son royaume. Une longue paix, de l'économie dans les finances suffisoient pour réparer tant de calamités. Il ne falloit que vouloir sincèrement être pacificateur, après avoir été conquérant; l'effort n'eût point été sublime : mais Louis XIV né avec le goût de la domination, que nourrissoit la bassesse de ses flatteurs, se crut toujours invincible, et en état de donner des loix à toute l'Europe : manie dont il devoit cependant commencer à être un peu guéri. Au lieu de laisser respirer son royaume, il y porte plus que jamais la discorde et l'effroi; il se croit fait pour maîtriser jusques aux consciences, et il se couvre d'une tache ineffaçable, en signant la funeste révocation de l'édit de Nantes.

Pendant qu'il chasse barbarement de ses états des sujets fidèles, ou qu'il fait couler le sang de ceux qui ne professoient point la même religion que lui, la mort de Charles Second, roi d'Espagne, vint réveiller ses passions favorites. Ce prince avoit nommé pour son successeur le duc d'Anjou; et l'amour propre de Louis est flatté de disposer de tant d'états en faveur de son petit-fils. Il n'envisagea point les malheurs qui devoient en résulter : le duc d'Anjou fut roi.

Mais peut-on se rappeler sans frémir ce qu'il en a coûté à la France pour le maintenir sur le trône d'Espagne? Le prince d'Orange, roi d'Angleterre, sous le nom de Guillaume III, toujours ennemi de Louis XIV, ligue contre lui, en faveur de l'empereur, la Hollande et l'Angleterre. L'altier monarque parut les mépriser : quelques avantages commencèrent d'abord à satisfaire son orgueil : mais gouverné par une femme timide, et par des ministres qui suivoient toutes les impulsions qu'elle leur donnoit, il crut faire plus par des traités que par ses armes. Il se piqua de la folle générosité de rendre les

troupes hollandoises qui avoient été désarmées par Puiségur dans les places espagnoles des Pays-bas, et par ses négociations, il donna le temps à ses ennemis de s'unir et de s'armer contre lui. Au lieu d'éviter une guerre qui ne pouvoit pas être de longue durée, sa foiblesse en occasionna une qui mit la France à deux doigts de sa perte. Ou il devoit renoncer au trône d'Espagne pour son petit-fils, ou il falloit mettre à profit l'étonnement de ses ennemis qui ne croyoient pas à des succès aussi inattendus, et retenir prisonnières ces garnisons hollandoises, pour forcer toutes les puissances désarmées et non encore réunies à reconnoître, par des traités formels, le duc d'Anjou héritier légitime de tous les états que possédoit le feu roi d'Espagne. Mais il falloit de la fermeté, et Louis XIV qui vouloit accorder sa conscience avec son ambition, mit le comble à tous les maux dont gémissoit déja son royaume.

Les batailles ou plutôt les déroutes de Hochstet, de Ramillies, de Turin, de Malplaquet mirent la France dans un état plus déplorable qu'elle ne l'avoit été depuis plusieurs siècles; et si Marlboroug eût con-

tinué de commander les Anglois, peut-être Villars n'eût point été vainqueur à Denain. On sait que sans le gain de cette bataille la France étoit perdue, et que le prince Eugène auroit pénétré jusqu'à Paris. Le duc de Vendôme, appelé en Espagne par les grands, quand tout est désespéré, commande l'armée de Philippe, que son grand-père ne pouvoit plus secourir, et en quatre mois affermit à jamais la couronne sur sa tête.

Ce fut à des évènemens inattendus que Louis XIV dut la conservation de son empire, et le plaisir de voir régner son petit-fils. Il soutint pour ce fantôme de gloire, une guerre qui dura onze ans, et qui épuisa entièrement ses états. Quel avantage pouvoit-il résulter de tant de sang répandu et d'argent dépensé? Une alliance plus intime avec l'Espagne : mais qui ne sait pas que l'intérêt détruit ces pactes de famille si vantés? Le régent, conduit par ce malheureux abbé Dubois, n'a-t-il pas, peu d'années après, fait prendre les armes à la France contre ce même Philippe V dont l'élévation lui avoit tant coûté?

On a peine a concevoir comment l'état qui avoit déja essuyé des coups terribles, put supporter ce dernier choc. Il est vrai qu'il s'en est ressenti long-temps, et que ses dettes accumulées encore par Louis XV ont causé ce *déficit* énorme qui a nécessité une régénération nouvelle.

Ceux qui n'ont vu que les heureux évènemens du siècle de Louis XIV, écrivirent en l'honneur de ce roi ; rien n'étoit si juste alors. Ces éloges sont restés : mais les cris plaintifs des malheureux témoins des désastres de la fin de son règne, ne doivent-ils pas être écoutés ? Ce sont eux qui doivent faire juger Louis XIV. On ne le verra plus que comme un ambitieux qui a tout sacrifié pour acquérir de la célébrité. S'il a fait de grandes choses, elles ont été cruellement achetées par la ruine universelle. Il ne manquoit plus à un roi despote que d'être dévot ; il le devint, et tout fut perdu.

Madame de Maintenon dont on a fait tant d'éloges, qui a été regardée comme la femme la plus respectable, que Rome a presque canonisée, fut le malheureux instrument dont le ciel se servit pour livrer

Louis XIV entre les mains des prêtres. Cette femme si célèbre a plus fait de mal à la France que toutes les autres maîtresses de ce roi, et que celles de son successeur. Il est temps d'arracher le bandeau que le cagotisme et les intrigues d'une famille puissante ont jetté sur cette femme dont on a continuellement vanté la piété et les vertus. Aussi ambitieuse que son amant, elle sut avec adresse s'approcher du trône; et après l'avoir long-temps mesuré des yeux, s'y asseoir enfin en assujettissant le monarque.

Tout le monde sait que mademoiselle d'Aubigné, fille d'un très-bon gentilhomme, se trouva trop heureuse d'épouser Scarron, poëte burlesque, malgré ses incurables infirmités. Elle avoit, avant ce mariage, abjuré le calvinisme qui étoit la religion de ses ancêtres. Après la mort de son mari, elle sollicita la pension dont il jouissoit; son esprit lui procura des protecteurs : après bien des rebuts, elle obtint enfin une pension modique; et quelques années après, elle fut choisie pour veiller sur la santé du duc du Maine, dont la naissance étoit encore un mystère. Dès-lors elle eut

occasion de voir souvent le roi qui aimoit beaucoup ce fils, et on la vit mettre en œuvre toutes les ressources d'un esprit cultivé. Louis XIV d'abord la trouva peu de son goût ; il voyoit en elle de la pruderie : mais par degré il prit plaisir à l'entendre. Fatigué des caprices et du caractère altier de madame de Montespan, il trouvoit dans la veuve Scarron, de la complaisance, de la douceur, et sur-tout de la piété. Ses scrupules en avoient besoin. Il voulut récompenser tant de vertu, et les soins qu'elle prenoit de son fils : il la fit, en 1680, dame d'atours de madame la Dauphine. Il lui avoit acheté la terre de Maintenon.

Elle eut alors assez de crédit pour se mettre sur un pied d'égalité avec madame de Montespan qui avoit été sa protectrice ; et elle se conduisit si adroitement qu'elle s'empara entièrement de l'esprit du roi. La reine même, irritée de l'arrogance de madame de Montespan, trouvant dans madame de Maintenon un caractère plus doux, préféra d'avoir pour rivale une femme tranquille, et la servit auprès de son époux. Cette favorite d'un nouveau genre, épiant toutes les occasions de s'avancer,

observa que le roi éprouvoit avec ses maîtresses des alternatives de tendresse et de repentir. Quand le prince venoit chez elle, elle sembloit ne chercher que les moyens d'augmenter ses remords ; elle compatissoit à ses foiblesses sans les approuver ; et lui parloit avec tout l'intérêt de l'amour et l'austérité de la vertu. Elle l'accoutuma ainsi à s'entendre dire des vérités sévères, qui s'accordoient avec la disposition d'esprit où se trouvoit ce foible monarque. Quand elle vit qu'il prenoit de l'attachement pour elle, elle entreprit de le subjuguer ; et se persuada que c'étoit le moyen de tourner ses passions au profit du ciel. Agée de trois ans de plus que le monarque, elle avoit trop d'esprit pour ne pas sentir que des charmes surrannés étoient insuffisans pour le fixer ; elle avoit sous les yeux sa rivale, qui sans être au printemps de son âge, brilloit encore de tout l'éclat de la beauté. Tout concourut à lui faire prendre une route opposée à celle qui avoit été prise par les femmes qui l'avoient précédée. Elle conserva dans son maintien une extrême réserve. Sa taille étoit avantageuse ; et elle s'étudia à lui donner un air imposant. Elle

s'habilloit simplement : mais cette simplicité même étoit élégante ; sa conversation étoit variée, légère, ou solide, selon les circonstances. Elle avoit profondément gravé dans son cœur qu'il ne suffisoit pas de plaire au roi, qu'il falloit le captiver.

Ennemie de madame de Montespan, à qui elle devoit beaucoup, cette considération ne l'empêcha pas de travailler pieusement à supplanter celle qui étoit le plus grand obstacle à ses vues, et elle ne balança pas à se servir de la dévotion comme de l'arme la plus sûre pour la terrasser. Eloignée un instant par la duchesse de Fontange, elle fut servie à souhait par les évènemens, et délivrée de cette nouvelle rivale qui mourut à vingt ans.

Le roi, qui avoit été témoin de ses derniers momens, déchiré par le spectacle de sa maîtresse, défigurée par les pâleurs de la mort, ne put soutenir la joie indécente de madame de Montespan, qui en avoit été jalouse : elle lui devint odieuse. Madame de Maintenon, au contraire, toujours adroite, pleura avec le monarque, le consola, et acquit de plus en plus des droits sur son cœur. Elle sut mettre à profit la plus petite

circonstance pour l'enchaîner. Elle avoit entendu les murmures du peuple contre le luxe de madame de Montespan ; elle opposa la décence à l'inconsidération de sa rivale. Dans le temps de son mariage avec Scarron, et avant d'être chargée de l'éducation du duc du Maine, il avoit couru des bruits désavantageux sur sa réputation ; elle voulut qu'une modestie soutenue en attestât la fausseté. Dévorée d'ambition, mais remplie d'adresse, elle gouverna sans paroître diriger aucune opération. Enfin elle réussit tellement à s'emparer de l'esprit de Louis XIV, qu'elle le détermina à l'épouser secrètement en 1685 ; année désastreuse, par la révocation de l'édit de Nantes.

Ce fut alors que tous les dévots ou ceux qui avoient l'apparence de l'être, furent préférés pour les charges et les places les plus importantes. Les amis de la favorite obtinrent des graces de préférence à ceux qui le méritoient le mieux ; mais toutes ces actions furent couvertes du voile de la religion. Madame de Maintenon entoura peu-à-peu le roi de gens qui lui étoient dévoués, jusqu'à Fagon qu'elle fit premier

médecin, afin d'être plus sûre d'avoir un homme à elle qui pût tous les jours parler de son mérite au souverain. Elle se fit donner l'appartement de la reine; n'ayant pu faire avouer son mariage, elle voulut que cet excès de faveur pût le manifester.

Elle profita encore de l'opération de la fistule que le roi fut obligé de subir, pour augmenter les scrupules de ce prince, dont la conscience étoit devenue timorée. Son éducation, suivant l'odieuse coutume des cours, avoit été négligée; il avoit de plus sucé le lait de la superstition; son ambition, ses desirs toujours renaissans avoient éloigné de lui pendant long-temps l'idée de l'enfer et de ses gouffres: mais ce tableau revint à son esprit à mesure que ses passions diminuèrent. Madame de Maintenon, pour affermir son autorité, entretint soigneusement ces impressions, en lui montrant le maître des rois irrité par ses désordres, et la nécessité de désarmer sa justice. Les Jésuites, les prêtres, toujours avides de gouverner, la secondèrent. On fit entrevoir au trop foible monarque qu'il gagneroit le ciel en chas-

sant de son royaume des sujets séparés de la communion des fidèles, et qu'un roi très-chrétien ne devoit pas souffrir de protestans dans ses états.

Madame de Maintenon seconda également dans cet affreux projet Louvois, qui, accoutumé à tout rapporter à lui, avide de guerre, altéré sous le poids d'une trève de vingt ans qui ne faisoit que d'être signée, crut que le roi seroit forcé de se servir de ses troupes pour l'expulsion de ces hérétiques, et qu'étant le principal exécuteur de ses ordres, il seroit de plus en plus en crédit.

En vain madame de Maintenon dit-elle dans une de ses lettres que Louvois et le père de la Chaise protestèrent au roi qu'il n'en coûteroit pas une goutte de sang, et le déterminèrent ainsi à signer cet ordre. Elle avoit trop d'esprit pour ne pas savoir que la révocation d'un édit qui détruisoit l'état de plus de soixante mille familles de protestans, ne pouvoit être exécutée sans exciter la rage et le désespoir. Elle ne pouvoit ignorer qu'elle alloit donner le spectacle effrayant de tout un peuple errant et fugitif; que riches, pauvres, vieillards, tous innocens confondus sans dis-

tinction, tendant les bras vers une patrie qui les chassoit de son sein, les uns jettés dans des cachots, d'autres enchaînés à la rame, ou traînés sur des échafauds pour unique cause de religion, alloient bientôt l'accuser de leur désastre ? Pouvoit-elle se dissimuler qu'elle alloit faire passer une partie de nos manufactures dans le pays étranger, et le gratifier de tous les arts et de toutes les manufactures qu'elle arrachoit au nôtre ?

Les guerres précédentes, fatales à la France, malgré de grandes victoires, l'avoient appauvrie ; madame de Maintenon avoit-elle assez peu de discernement pour ne pas sentir qu'elle perdoit le royaume, en chassant des citoyens, la plupart riches, qui contribuoient aux charges de l'état, et qui soulageoient les catholiques, en diminuant la portion qu'ils avoient à payer ?

Nous voulons cependant croire, pour l'honneur de madame de Maintenon, qu'elle n'apperçut pas toute la suite des maux qu'elle préparoit à la France ; mais le mal en a-t-il moins été fait ? Doit-on la mettre au-dessus des autres favorites, quand

quand on ne peut se dissimuler qu'elle a fait plus qu'elles le malheur général ?

Madame de la Vallière ne sut jamais qu'aimer le roi ; honteuse d'être maîtresse, honteuse d'être mère et duchesse, elle n'eut point l'ambition de gouverner ; son ame tendre dirigeoit seulement toutes ses pensées vers l'amour, et n'étant plus aimée d'un grand roi, elle crut ne devoir donner qu'à Dieu seul un cœur qu'il avoit possédé.

Les autres liaisons du roi cessèrent à-peu-près quand ses desirs furent satisfaits. Madame de Montespan seule avoit eu l'art de le fixer plus long-temps par sa beauté, et plus encore par le nombre d'enfans provenus de ce double adultère. Fière de donner le jour à des princes, et d'obtenir les hommages d'un souverain qui paroissoit alors donner la loi à toute l'Europe, elle témoigna une hauteur insultante à tout ce qui l'approchoit; elle étaloit un luxe bien supérieur à celui de la reine; et cependant sous le règne de cette femme impérieuse, Louis XIV, qui n'étoit enchaîné que par les plaisirs, et dont l'ame n'étoit point encore rétrécie par la superstition, fit de très,

grandes choses. C'est que la maîtresse n'avoit aucun pouvoir dans le conseil ; elle dominoit son amant tête à tête, ou dans des momens de représensation où sa vanité étoit satisfaite ; mais elle n'influoit pas dans les affaires essentielles. Madame de Montespan vouloit afficher au-dehors un plus grand pouvoir qu'elle n'avoit ; madame de Maintenon au contraire commandoit dans l'intérieur, sans vouloir paroître jouir d'aucune autorité.

On a reproché aux maîtresses de Louis XV de s'être initiées dans le gouvernement, d'avoir fait exiler des ministres pour en créer d'autres à leur gré, de nommer les généraux, de favoriser leurs créatures et leur parens : qu'ont-elles fait de plus que madame de Maintenon ? La forme changea, voilà tout. Ces maîtresses parurent ce qu'elles étoient ; madame de Maintenon jouit d'un plus grand pouvoir qu'elles, mais d'une manière plus adroite et plus déguisée.

Elle accoutuma le roi à préférer la piété aux talens, ce qui lui fit faire souvent de très-mauvais choix. Chamillard, homme honnête, mais absolument incapable,

fut nommé par elle. Tout en convenant que Catinat savoit son métier, elle contribua à sa retraite, parce que, disoit-elle, il ne connoissoit pas Dieu. Elle convient elle-même dans ses lettres que le roi n'aimoit pas confier ses affaires à des gens sans dévotion : mais qui l'avoit rendu dévot?

Elle disposa si bien les choses qu'elle l'habitua à travailler chez elle avec ses ministres. Elle lisoit ou travailloit dans un coin du salon; mais elle étoit instruite dès la veille de la matière qu'on devoit traiter. Elle avoit soin de faire présenter l'affaire d'une manière obscure, afin que le roi, qui avoit coutume de demander son avis, n'oubliât pas de la consulter; et voilà comme elle devint l'ame de ses conseils, sans paroître avoir la prétention d'y influer.

On sait qu'en conservant l'apparence de l'humilité, elle exigeoit qu'on lui rendît tous les honneurs. Elle força M. le Dauphin à la traiter respectueusement; tout fléchissoit devant elle; il falloit lui plaire si on vouloit approcher du souverain. Madame la duchesse de Bourgogne elle-même fut

obligée de se soumettre à ses volontés, et de l'accabler d'amitié pour obtenir des graces de son grand-papa. Enfin Louis XIV, qui jusqu'alors avoit montré tant d'énergie, qui avoit souvent discerné le mérite, devint pusillanime et foible, du moment qu'il fut asservi par madame de Maintenon qui l'entoura de prêtres ; il perdit une partie de sa renommée. Dévot, il ne parut plus rien.

Il n'aimoit pas le frère de sa favorite, d'Aubigné, qui étoit connu pour un homme très-médiocre, sans discrétion, sans retenue, content pourvu qu'il fît rire, soit de lui, soit de sa sœur, dont il racontoit des aventures qui ne devoient pas lui plaire. Cependant madame de Maintenon eut assez de crédit pour lui faire donner un grand gouvernement et le cordon bleu. Il est vrai qu'elle ne voulut point se prêter à le faire maréchal de France ; mais pour l'en consoler, elle lui faisoit obtenir continuellement des graces pécuniaires ; ce qui faisoit dire assez plaisamment à d'Aubigné qu'il avoit eu son bâton de maréchal en argent comptant.

Elle maria sa nièce en 1698, au comte

d'Ayen, fils du duc de Noailles. Cette famille, toujours à l'affut de ce qui pouvoit la servir auprès du maître, et augmenter son crédit, s'empressa de s'allier à la femme qui régnoit ; et le roi, dont les finances étoient très-dérangées, donna huit cents mille livres à la jeune comtesse d'Ayen, en faveur de ce mariage.

Ce fut aussi madame de Maintenon, qui, fort attachée à son élève, le duc du Maine, et voulant humilier le grand dauphin qui ne l'aimoit pas, détermina le roi à donner un rang aux enfans de ses fils légitimés, et par conséquent, à perpétuer dans leurs familles les apanages et les distinctions, qui étoient une charge de plus pour l'état.

Il est donc bien prouvé que madame de Maintenon fut une des principales causes de tous les malheurs qui ont affligé la France à cette époque. Nous sommes persuadés qu'elle ne vouloit pas faire le mal ; mais le mal n'en est pas moins résulté de ses conseils. On est fâché de la voir encore donner lieu au reproche d'ingratitude envers son bienfaiteur. Qu'on la suive au lit de mort de Louis XIV, on la verra se

retirer à Saint-Cyr, quand il fut dans un état désespéré. Elle grossit la foule de ces courtisans qui abandonnoient leur maître ; elle imita le duc du Maine, ce fils légitimé, pour qui son père avoit tout fait ; le Tellier, ce confesseur ambitieux, qui avoit gouverné le Roi avec elle. Au lieu d'aller à Saint-Cyr, dans la nouvelle cour, prier Dieu pour ce trop foible monarque, d'aller lever les bras au ciel pour son salut, elle devoit sans doute les employer à lui donner elle-même tous les soins dont elle étoit capable. Elle manquoit à son devoir, comme épouse, comme amie, comme obligée. La religion même lui prescrivoit de lui donner toutes les consolations spirituelles, et de soutenir son courage. Quand les forces de ce prince se ranimoient, il auroit reconnu son amie, dont le regard attendri lui eût fait voir qu'il tenoit encore à quelque chose ; il n'auroit pas frémi de l'abandon général où il étoit ; les horreurs de la mort seroient devenues moins cruelles ; et la main d'une épouse, d'une compagne qui ne devoit jamais s'attendre à l'être, auroit fermé ses yeux.

Ceux qui ont écrit qu'elle n'avoit pu

soutenir ce spectacle déchirant, n'ont pas voulu dévoiler le motif de sa retraite. Il falloit cabaler, pour ôter les droits de la régence au duc d'Orléans; elle avoit fait faire au roi un testament en faveur du duc du Maine; et ce prince, conjointement avec le Tellier, avoit abandonné le lit de son père mourant, pour aller à Paris tâcher d'en assurer l'exécution. Madame de Maintenon plus libre à St. Cyr, appuyoit leur démarche; elle savoit bien qu'elle n'auroit plus d'autorité, si le duc d'Orléans recouvroit la sienne.

Voilà qu'elle fut cette femme à qui les prêtres qu'elle a si bien servis, ont fait une grande réputation: ils la dépeignirent comme une sainte qui avoit opéré la conversion du roi; ses lettres et son établissement de St. Cyr, concoururent à faire parler d'elle; les poëtes, les panégyristes, tout a publié ses vertus, bonnes pour un cloître, mais qui, mal dirigées, devinrent funestes à la France. Il faut donc briser l'autel que des adulateurs et des cagots lui ont dressé, et ne plus voir en elle qu'une dévote faite pour gouverner un couvent,

si l'on a assez d'indulgence pour faire grace aux manéges de son ambition.

La mort de Louis XIV causoit l'allégresse publique. Si Richelieu fut révolté de voir le peuple se réjouir de n'être plus gouverné par un despote superstieux, c'est qu'il n'a pas voulu considérer sa profonde misère; et il étoit difficile qu'il fût plus malheureux. Richelieu, tout partisan qu'il a été de ce roi, n'a pu le justifier de s'être laissé conduire par un confesseur et une dévote. Qu'auroit-il pu dire, si on l'eût interrogé sur la fin de ce règne; sur les malheurs dont il avoit été le témoin, et qui ont mis le royaume à deux doigts de sa perte? Sur ce mystère d'iniquité; sur l'histoire de cette malheureuse victime du pouvoir arbitraire, de l'homme au masque de fer, dont il a été le dernier confident? Auroit-il pu nier que c'étoit un frère de Louis XIV? Et comment auroit-il fait pour excuser ce souverain de l'avoir fait languir jusqu'à sa mort dans une prison? Ce seul trait flétrit, selon nous, la mémoire de ce roi si vanté.

On sait que mademoiselle de Valois, tourmentée par le duc de Richelieu qui

étoit son amant, pour savoir quel étoit l'homme au masque de fer, apprit de son père, en cédant à ses instances, ce secret desiré. Elle n'eut rien de plus empressé que de le communiquer à son ami, avec promesse de n'en pas parler. Ce ne fut que plus de cinquante ans après que le maréchal de Richelieu écrivit sur cet homme si malheureusement célèbre, et sur lequel on n'avoit point encore porté un jugement certain. On a trouvé dans ses papiers une histoire commencée, écrite par lui, où il dit que ce prince étoit un frère de Louis XIV : mais il n'entre dans aucuns détails; et soit crainte d'être compromis, soit souvenir de la parole qu'il avoit donnée d'être discret, l'histoire n'a point été continuée : de façon qu'on ignore si c'est le frère jumeau de Louis XIV, ou son frère adultérin.

Il est difficile de croire que, s'il fût né du même lit que Louis XIV, quelques heures seulement plus tard, comme l'assure l'auteur des mémoires de Richelieu, sa mère ait pu avoir un intérêt plus pressant de l'éloigner que le premier né; elle n'avoit pas eu le temps d'aimer l'un plutôt

que l'autre, et les différends qui pouvoit naître entre les deux frères au sujet de la couronne, ne devoient guère l'occuper dans ce moment.

Il paroîtroit plus naturel de penser que la femme de Louis XIII, qui étoit galante, quoique dévote, se trouvant grosse dans un moment où son mari n'habitoit point avec elle, prit grand soin de cacher ce fruit de ses amours; qu'une maladie feinte déroba l'instant de la couche; que quelques confidens bien payés entourèrent la princesse; et que l'enfant fut remis entre les mains d'un homme qui en prit soin. Le hazard voulut que cet enfant ressemblât parfaitement à son frère. Quand il devient plus grand, une indiscrétion de son gouverneur lui apprend sa naissance : sa tête s'échauffe, il veut se faire reconnoître, on craint les suites de cette découverte, et on le fait enfermer.

Mais que cette version soit la vraie ou la précédente, il n'en est pas moins certain que cet infortuné est un frère de Louis XIV; l'assertion du maréchal de Richelieu le certifie, et les égards, les respects qu'on eut pour lui, en sont une nouvelle preuve.

Que peut-on maintenant penser de ce roi, qui a laissé languir si long-temps ce malheureux frère ? Conduit par sa mère et par Mazarin, il est excusable de l'avoir éloigné dans les commencemens d'un règne orageux : mais quand il eut établi son autorité sur des fondemens inébranlables ; quand ses sujets enivrés de ses victoires croyoient qu'il n'étoit pas possible de trouver un aussi grand roi, qu'avoit-il à craindre ? Ne devoit-il pas entrer dans son cœur, d'assurer à son frère un état ? S'il fut retenu par respect pour la mémoire de sa mère, ne pouvoit-il pas trouver d'autres moyens d'obliger ce prince, qui n'étoit coupable que d'être né, à taire sa naissance, et à vivre en province sous un nom étranger ? D'ailleurs rien n'attestoit de qui il tenoit le jour, l'indiscrétion d'un gouverneur n'étoit point une preuve ; et quand même il auroit pu en trouver, Louis XIV étoit trop bien affermi sur le trône pour craindre d'en descendre. Rien ne peut donc le justifier d'avoir fait enfermer si inhumainement son frère. Le priver du bien le plus précieux à l'homme, de sa liberté, le traîner des isles d'Hières à

la Bastille, le faire gémir plus de 40 ans dans des prisons, le forcer de porter habituellement un masque pour cacher ses traits, ordonner de le tuer s'il se découvroit, c'est un acte de tyrannie assez semblable à celui que se permettent les despotes de l'Asie.

CHAPITRE IV.

Le Duc d'Orléans est déclaré Régent du Royaume. Amours de Richelieu avec Mesdames d'Averne, de Guébriant, de Mouchi, de Sabran, de Nesle, etc...

LE duc de Richelieu, bientôt rendu à ses plaisirs, se mit peu en peine des troubles qui pouvoient résulter des dernières volontés du roi. On sait que le monarque, tout vieilli qu'il étoit dans le despotisme, ne se flatta pas en expirant que ses ordres seroient respectés : il n'avoit pas oublié qu'on avoit cassé le testament de son père; il prévit que le sien ne seroit pas à l'abri du même sort, et en fit l'observation à ceux qui le lui avoient arraché. En effet le duc d'Orléans dont on avoit pris plaisir à restreindre les droits, sut les recouvrer tous par sa fermeté et sa vigilance. Il gagna les uns, intimida les autres, et fut proclamé régent du royaume malgré les dispositions de son oncle. Richelieu suivit au Palais-Royal la foule des courtisans qui s'empressoient de

grossir la nouvelle cour. Les mœurs qui suivent toujours l'impulsion que leur donne le souverain, changèrent bientôt sous un prince qui affichoit la conduite la plus dépravée. Sous le feu roi, on couvroit ses intrigues d'un voile mystérieux ; les mœurs n'étoient pas plus pures, mais on cachoit avec soin les liaisons que l'on formoit. L'apparence de l'honnêteté suffisoit à un souverain qui connoissoit plus que tout autre les foiblesses humaines ; mais il falloit l'avoir : sinon il voyoit de mauvais œil le sujet, tel grand qu'il fût, qui ne prenoit pas ces ménagemens. Le régent au contraire déchira le voile que son oncle avoit fait prendre ; il se crut tout permis, et son exemple fut bientôt généralement suivi.

On parlera peu de ses débauches, elles sont trop connues. Le Luxembourg, habité par sa fille, la duchesse de Berry, étoit un des temples où il sacrifioit à sa lubricité. Elle avoit été, ainsi que ses sœurs, l'objet des desirs du régent ; mais leur goût multiplié les portoit toujours vers de nouveaux objets. Ils se retrouvoient cependant avec plaisir, et étoient très-indulgens pour leurs infidélités mutuelles.

Depuis son mariage, la duchesse de Berry avoit été peu circonspecte ; dans son veuvage, elle ne connut plus de frein. C'étoit un composé de tous les vices. Dangereuse, parce qu'on ne pouvoit avoir plus d'art ni plus d'esprit, elle savoit merveilleusement tromper. Dans ses amours, elle suppléa à l'adresse par l'effronterie. Dans le nombre de ses amans, elle aima, du vivant de son mari, un nommé la Haïe, homme de cheval, qu'elle fit écuyer du duc de Berry. Elle voulut se faire enlever par lui, et lui proposa de fuir en Hollande. Celui-ci effrayé et désespéré de cette proposition, s'en ouvrit à M. le duc d'Orléans, qui dit : que diable ma fille veut-elle faire en Hollande ? il me semble qu'elle passe fort joliment sa vie dans ce pays. Il empêcha l'exécution du projet. La conduite de cette princesse fut toujours un mélange de désordre et de dévotion qui ne cessa pas d'étonner. Le désordre l'emporta ; elle eut beaucoup d'inclinations particulières, sans compter les fantaisies, et finit par faire mille extravagances pour le comte de Riom.

Cet homme, sans être beau ni bien fait, avoit l'art d'enchaîner les femmes. C'étoit

un gros garçon, court, joufflu, pâle, qui avoit de belles dents, et qui, avec force bourgeons, ne ressembloit pas mal à un abbé. La duchesse de Berry le fit son capitaine des gardes. Il fut son tyran, plutôt que son amant; elle avoit la foiblesse de se soumettre à toutes ses volontés.

Le duc de Richelieu qui avoit délaissé cette princesse, fit assidûment sa cour à sa sœur, mademoiselle de Valois. Il trouva un cœur disposé à l'aimer, et à suivre l'attrait du plaisir. Malgré les dangers qu'il pouvoit courir, et les ménagemens qu'il avoit à garder, il fut heureux. Jamais femme n'éprouva une passion plus véritable. Elle conserva long-temps ces premières impressions; et devenue duchesse de Modène, l'image de Richelieu qui lui fut toujours présente, la dédommagea un peu du chagrin d'en être éloignée. Elle en parloit à tous les François qui passoient par sa principauté, et fit plusieurs voyages en France, uniquement pour le voir.

Cette conquête, en flattant son amour-propre, auroit dû le fixer; mais incapable d'être retenu par aucun lien, il faisoit consister son plaisir dans le nombre de ses maîtresses,

maîtresses, et mettoit sa gloire à se faire aimer de celles du régent. Madame Daverne avoit été prise et délaissée ; le régent, qui en avoit été amoureux, lui donnoit trois mille livres par mois, seulement pour sa table : le reste de sa dépense étoit proportionné. Elle menoit le plus grand train ; mais malgré tous les plaisirs dont elle s'efforça d'environner le duc de Richelieu, elle ne put l'enchaîner qu'un instant. Elle le vit s'éloigner d'elle, pour renouer avec mademoiselle de Charolois avec qui il étoit brouillé ; madame la maréchale de Villars, qui, d'amante de Richelieu, étoit devenue son amie, s'étoit prêtée à ce raccommodement.

En vain madame Daverne se servit du prétexte d'une fête qu'elle rendit à madame la maréchale d'Estrées qui lui en avoit donné une à Issy, pour ramener son infidèle ; elle l'invita de se rendre à Saint-Cloud, où l'illumination la plus brillante, le bal le mieux choisi, un feu d'artifice sur l'eau l'attendoient. Elle eut grand soin de lui dire que tous ces préparatifs étoient pour lui ; que ne pouvant l'avouer, elle avoit saisi l'occasion de rendre à madame d'Estrées ce

qu'elle en avoit reçu, mais que l'intention étoit pour l'amant qu'elle ne pouvoit s'empêcher d'aimer, et dont elle espéroit célébrer le retour.

Richelieu promit beaucoup, jouit de tout en héros de la fête; et loin de tenir parole à madame Daverne, chercha tous les moyens de plaire à madame de Mouchi, dame d'honneur de madame la duchesse de Berry. Elle étoit jolie et très-gaie, et il espéra qu'elle ne lui seroit pas long-temps cruelle. On soupçonnoit le comte de Riom de s'en accommoder par intervalle; le régent même, initié dans tous ces mystères, avertit un jour sa fille que Riom la trompoit avec madame de Mouchi; mais cette princesse entièrement subjuguée par son amant, fut encore maltraitée pour le soupçon qu'elle laissa paroître.

Richelieu n'avoit pas été plus fidèle à madame de Guesbriant: une longue suite de lettres, presque toutes de reproches, attestent son inconstance. Il lui donnoit souvent des rendez-vous dans les cours du Palais-Royal; sa voiture alloit la prendre, et la conduisoit dans une petite maison louée exprès pour servir de temple, à la

volupté. Un jour qu'il avoit donné parole à madame de Sabran de l'envoyer prendre dans le même lieu, son carosse fut apperçu par madame de Guesbriant : accoutumée à s'en servir, elle crut qu'il étoit là pour elle, et que le billet qui devoit la prévenir avoit été égaré. Elle monte dedans; et le cocher habitué à la conduire, croyant avoir mal entendu l'ordre qui lui avoit été donné, la mène au lieu indiqué par le duc. Il fut très-étonné du quiproquo; mais il ne fit pas paroître sa surprise, et madame de Guesbriant, heureuse par une méprise, occupa, sans rien soupçonner, la place de sa rivale.

Cependant madame de Sabran avoit été exacte à se rendre dans les cours du Palais-Royal, et elle attendit long-temps la voiture. Voyant l'heure passée, et craignant d'être reconnue en restant dans ce lieu qui étoit très-fréquenté, entraînée par l'amour et la jalousie, elle se détermina à prendre un carosse de louage. Elle se rendit à la petite maison, fauxbourg Saint-Antoine, où elle avoit déja été plusieurs fois, et se promit bien de quereller l'amant qui l'exposoit à faire cette démarche.

Son arrivée détruisit l'illusion de madame

de Guesbriant ; le duc, qui en avoit été prévenu, lui avoua que la voiture n'avoit point été envoyée pour elle, et lui dit qu'il falloit faire place à la dernière venue. Ce compliment lui déplut beaucoup : elle devint furieuse, et prétendit n'être pas faite pour céder le pas à personne. Le duc, sans se déconcerter, lui répondit qu'elle étoit la maîtresse de faire ce qu'elle voudroit ; mais qu'il savoit un moyen de lui rendre le change. Il avoit un recueil de lettres d'elle assez considérable, et il la menaça de le rendre public, si elle ne se retiroit pas. Elle se mit à pleurer, et la peur opéra ce que l'amitié n'avoit pu faire.

Le duc de Richelieu, jamais embarrassé pour tromper, ou pour s'excuser auprès d'une femme, eut bientôt fait sa paix avec madame de Sabran ; toute la faute retomba sur le cocher qu'il promit de chasser. Il voulut ensuite dédommager la dame de l'ennui d'une attente aussi longue. Madame de Guesbriant, cachée dans un cabinet voisin, entendit les sermens des deux amans, et contint le plus qu'il lui fut possible la fureur qui l'animoit ; elle étoit presque spectatrice du triomphe de sa rivale, et elle

auroit desiré que ses oreilles ne pussent pas mieux la servir que ses yeux. Madame de Sabran qui n'ignoroit pas son ancienne liaison avec le duc, mais qui la croyoit finie, s'avisa de parler d'elle dans des termes peu mesurés. L'autre qui se promenoit à grands pas dans le cabinet, et qui sentoit sa rage augmenter par degrés, ne fut plus maîtresse d'elle, quand elle entendit de tels propos: elle oublia les menaces du duc, et parut comme une furie aux yeux de ces amans qui se donnoient de nouvelles preuves de leur tendresse. Leur étonnement fut mutuel, leur désordre étoit le même, et l'état où les surprenoit madame de Guesbriant ajoutoit à leur confusion.

Les reproches de cette dernière furent sanglans. Sa tête étoit perdue; elle avoua à madame de Sabran qu'elle venoit de recevoir sur ce même canapé des preuves non équivoques de l'amour d'un ingrat qui les trompoit toutes deux. Le duc, qui conservoit du sang froid dans les circonstances épineuses, la prit par la main, et la tirant à lui la força de s'asseoir de l'autre côté. Au milieu de ses deux maîtresses, il leur dit que l'étourderie de son cocher étoit cause

de tout ce bruit, que sans cela elles ignoreroient si elles étoient trompées. Puisque le mal est fait, ajouta-t-il, il ne faut pas nous désespérer ni les uns, ni les autres; vous voyez que je puis vous aimer toutes deux; je défie qu'une de vous puisse se plaindre de m'avoir vu moins empressé dans le tête-à-tête; vous ne saviez pas que vous aviez une rivale : voilà tout le bonheur que vous aviez de plus; quoique la chose existe, regardez-la comme si elle n'étoit pas, dès que cela trouble votre tranquillité. Vous savez que nos plaisirs viennent de l'imagination, ou du moins qu'elle y influe pour beaucoup.

Il voulut ensuite leur prouver qu'il n'avançoit rien de trop en disant qu'il pouvoit les aimer toutes les deux à la fois; l'indignation de ces dames suspendit sa bonne volonté. Elles se regardoient toutes deux sans parler : mais leurs regards devenoient plus expressifs en se fixant sur le duc; ils peignoient la colère et le mépris. Voyant qu'il ne pouvoit rien gagner, il ordonna qu'on mît ses chevaux, et dit à ces dames qu'il alloit les laisser pour faire leur paix. Il faisoit un temp affreux, et elles sentirent que la difficulté d'avoir des voitures les for-

ceroit de rester plus qu'elles ne voudroient. La nécessité les rendit moins sévères ; elles lui proposèrent de leur donner son carosse pour les conduire au Palais-Royal, et qu'ensuite il viendroit le reprendre.

Le duc les assura que sa voiture étoit à leurs ordres, mais qu'il n'étoit pas du tout disposé à rester seul, puisqu'il y avoit une place qu'il pouvoit occuper ; il ajouta même que cette voiture ne seroit que pour celle qui viendroit l'embrasser de bon cœur. Les dames se récrièrent d'abord, mais il fallut céder. Il eut le talent d'assurer en particulier chacune d'elles, qu'il alloit lui sacrifier l'autre, et elles parurent assez contentes. La joie même dérida leur visage ; tant le plaisir de suplanter sa rivale a de pouvoir sur une femme !

Cette madame de Guesbriant, formée à l'inconstance par Richelieu, lui devint infidelle quelque temps après ; elle se crut, malgré cela, toujours autorisée à lui faire des reproches ; à la fin d'une lettre où elle le grondoit, elle demandoit un carosse dans la cour des cuisines au Palais-Royal, pour aller le joindre, et le duc lui répondit à ce sujet par le billet le plus impertinent qu'on

puisse écrire. Pour madame de Sabran, c'est elle qui, admise aux orgies du duc d'Orléans, dont les excès la révoltèrent, dit un jour à ce prince qu'apparemment Dieu en créant le monde avoit formé une masse à part d'où il tiroit les princes et les laquais.

Madame de Nesle aima aussi le duc de Richelieu, avec tant de fureur qu'elle ne put souffrir de partager son cœur avec aucune rivale. Elle se battit au pistolet, au bois de Boulogne, avec madame de Polignac, qui lui disputoit son amant, et fut blessée à l'épaule; mais, glorieuse d'une blessure qui lui venoit d'une cause si chère, elle se consola de son malheur par l'espérance d'être plus aimée. Ce duel n'aboutit qu'à lui donner de la célébrité. La constance étoit une vertu impossible pour Richelieu. Madame de Nesle, avec tous ses exploits romanesques, fut obligée de s'accoutumer comme les autres à ses infidélités; elle vit bien qu'elle ne désempareroit pas le champ de bataille, si elle étoit obligée de le disputer les armes à la main. Le nombre des concurrentes augmentoit chaque jour, sa vie auroit été un combat continuel qui ne l'auroit pas rendue plus heureuse. Il

fallut donc qu'elle calmât son humeur guerrière, et qu'elle vît pacifiquement l'infidèle voler à de nouvelles conquêtes

Le duc de Richelieu qui, à la fête donnée à Saint-Cloud par madame Daverne, avoit ébauché une intrigue avec madame de Mouchi, voulut la conduire à sa fin. On a dit que le comte de Riom avoit par intervalle les bonnes graces de cette dame, ce qui causoit de la jalousie à la duchesse de Berry. Le duc, dans un soupé où se trouva M. de Melun, paria avec lui qu'avant huit jours il supplanteroit Riom, ou du moins rendroit infidelles ses deux maîtresses. Le pari fut accepté, et il mit tout en usage pour ne le pas perdre.

La duchesse de Berry, qui ne voyoit depuis long-temps le duc de Richelieu que comme un convive fort agréable, un libertin charmant qui venoit de temps en temps participer aux orgies du Luxembourg, fut très-étonnée de lui voir prendre auprès d'elle le ton de la galanterie. Confondu dans la foule de ses amans, la princesse se ressouvenoit à peine qu'il en eût augmenté le nombre. La grace qu'il mettoit toujours en parlant à une femme, le

fit écouter. Madame de Berry, qui ne s'effrayoit pas de l'inconstance, prit plaisir à l'entendre : mais Riom qui la tenoit sous sa dépendance, occupoit son cœur; il y dominoit seul, et cet amour extraordinaire mettoit la princesse à l'abri de toute séduction.

Richelieu vit bien qu'il falloit employer des armes plus puissantes : il connoissoit le pouvoir de la jalousie sur les femmes, et ce fut en rendant madame la duchesse de Berry jalouse, qu'il se crut plus certain d'en triompher de nouveau. Madame de Mouchi s'étoit mise un soir plus galamment qu'à son ordinaire; il le fit remarquer au comte de Riom, en ajoutant que c'étoit sans doute pour lui plaire. Il parut envier son bonheur, et ne cessa de vanter des charmes que Riom possédoit à volonté. On suit assez facilement l'impression qu'on nous donne, sur-tout quand elle flatte notre amour-propre. Riom fut enchanté de l'éloge qu'on faisoit de sa maîtresse; et la voyant alors des mêmes yeux que le duc, il s'empressa d'aller lui faire une cour fort assidue. Glorieux de faire voir qu'il étoit écouté, il voulut rester près d'elle; d'au-

tant plus que dans ce moment il en étoit traité moins favorablement. Madame de Mouchi, qui trouvoit déja Richelieu plus à son gré, témoigna plus de froidure à Riom ; et par un effet ordinaire, celui-ci devint plus empressé et plus jaloux de reprendre ses droits.

Pendant ce temps, Richelieu ne perdoit pas de vue ses projets. Il fit observer à madame la duchesse de Berry les assiduités de Riom auprès de madame de Mouchi ; peu-à-peu il réveilla la jalousie dans son cœur, l'assura qu'il étoit certain que Riom la trompoit, et que s'il pouvoit lui parler en secret, il lui en donneroit des preuves. La duchesse lui dit qu'elle alloit passer dans son cabinet ; et que sans affectation, il n'avoit qu'à suivre quelque temps après. Elle voyoit Riom qui s'oublioit avec madame de Mouchi, et elle se trouvoit disposée à croire tout ce qu'on alloit lui dire. Depuis longtemps elle soupçonnoit Riom d'aimer sa dame d'honneur ; le régent l'en avoit avertie ; et ce qu'elle voyoit, d'accord avec les propos de Richelieu, confirmoit ses soupçons.

Richelieu trouva son cœur disposé à recevoir toutes les impressions ; il chercha

une lettre de madame de Mouchi à Riom, qu'il dit avoir trouvée, qui dévoiloit tout le mystère. Il lui auroit été difficile de la montrer, puisqu'il ne l'avoit jamais eue; aussi se plaignit-il de l'avoir égarée: mais pour suppléer à cette perte, il assura la duchesse qu'il avoit été témoin des rendez-vous des deux amans, assigna l'endroit, et donna des détails si circonstanciés qu'ils ne purent être révoqués en doute. La jalousie, comme l'amour, nous met un bandeau sur les yeux; la princesse ne discerna plus rien, et crut aveuglément ce récit. Furieuse, égarée, elle jura qu'elle détestoit Riom; Richelieu la pressoit, il étoit séduisant, et il parvint à changer en plaisir ce grand désespoir.

Ayant atteint le but qu'il s'étoit proposé, il chercha les moyens d'en avoir des preuves. Il écrivit le lendemain le billet le plus tendre à la princesse, qui, encore surprise de ce qui s'étoit passé, mais en conservant un souvenir agréable, lui répondit d'une manière conforme à ses desirs. Il ne lui restoit plus à vaincre que madame de Mouchi, pour avoir l'argent de M. de Melun. Elle aimoit; une femme qui aime est bientôt foible: le duc ne tarda pas à se procurer, encore de ce côté,

des preuves suffisantes pour gagner sa gageure. Madame la duchesse de Berry fut quelques jours irritée contre son amant, mais sa colère s'éteignit peu-à-peu. L'amour qui la subjuguoit la rendit encore trop heureuse de pardonner, et Richelieu fut débarrassé de la contrainte fatigante que lui auroit imposé pour quelque temps sa nouvelle intrigue avec la princesse.

Ce fut à cette époque que son duel avec le comte de Nocé le fit mettre à la Bastille. Mais comme il n'y avoit aucun indice qui pût le convaincre, et qu'il trouva dans les femmes un grand nombre de protectrices, il sortit promptement cette seconde fois de ce lieu de vengeance. Il fut rendu aux plaisirs et à l'amour.

Il s'étoit fait une loi de plaire aux maîtresses du régent, et madame de Parabère subit le sort des autres. Elle devint grosse; M. le duc d'Orléans et Richelieu se crurent chacun de leur côté le père de l'enfant à venir. Le régent s'en glorifioit publiquement : Richelieu dans le secret; d'autant plus que madame de Parabère l'avoit assuré qu'il étoit de lui. Cette dame ne vivoit pas avec son mari ; on étoit seulement embarrassé de

savoir comment on feroit passer la chose. Le marquis de Parabère s'enivroit souvent, et il fut convenu chez le régent, qu'un jour où il seroit ivre on le porteroit dans le lit de sa femme; qu'il seroit facile de lui faire croire que le vin l'ayant disposé cette nuit à l'amour, il avoit été machinalement la trouver, et que cette grossesse étoit le fruit de l'entrevue. Parabère, qui mourut dans ces entrefaites, dispensa de jouer cette comédie.

La cour du régent dont la corruption ne faisoit qu'augmenter, fournissoit chaque jour des scènes nouvelles de débauche et de galanterie : chacun affichoit impunément le goût qui le dominoit, et ne trouvoit de censeurs que dans de vieux courtisans qui conservoient les dehors d'honnêteté qu'avoit imposé le règne précédent. Le peuple, qui croyoit encore que les grands étoient d'une autre espèce que lui, ne pénétrant pas dans leur intérieur, avoit peine à ajouter foi au bruit qui se répandoit de leurs mœurs dépravées; ceux qui n'en pouvoient pas douter, étoient dans l'intime persuasion qu'ils étoient d'une classe privilégiée où l'on pouvoit tout

faire. Le régent étoit aimé, et il accoutuma bientôt tous les yeux à voir sans étonnement la multitude de maîtresses qui se succédoient. On se croit obligé de parler un peu de la vie privée de ce prince, parce qu'elle est liée avec celle de Richelieu.

CHAPITRE V.

Apperçu de l'intérieur de la Cour du Régent.

LE duc d'Orléans, quand il fut régent, conserva la même familiarité qu'il avoit eue avec les compagnons de ses plaisirs. Le comte de Nocé, le marquis de la Fare, Fargés, l'abbé Dubois, si célèbre par le mépris qu'il a inspiré à toute l'Europe, étoient les favoris qu'il aimoit le plus. Le duc de Richelieu étoit aussi admis dans son intimité; mais le régent qui étoit disposé à l'aimer, qui trouvoit en lui la même conformité de goût et d'esprit, se refroidit à son égard, en apprenant sans cesse qu'il étoit aussi heureux que lui chez les femmes qu'il choisissoit. C'étoit le rival le plus redoutable qu'il eût; et dans le fait, il étoit peu de maîtresses du régent dont il ne fût aimé. Il a fallu même que ce prince eût autant d'indulgence et de bonté pour ne pas le punir de sa continuelle témérité.

Ce

Ce prince avoit les manières douces et aisées, et vivoit très-familièrement avec ceux qui l'approchoient. Son grand défaut étoit d'aimer beaucoup la table; mais malheureusement ne supportant pas le vin aussi bien que les autres convives, il en sortoit presque toujours ivre, ou avec la raison altérée. Le vin suit, dit-on, le tempérament sans le changer; et dans cet état il n'étoit ni plus haut, ni plus impérieux. Il se livroit seulement à des débauches plus recherchées, dont devoit rougir encore plus qu'un autre, une prince que sa naissance mettoit à la tête du royaume. Il se montroit même quelquefois en public; et tant que le peuple fut heureux, il pardonna à ce prince cet oubli de lui-même : ce ne fut qu'après les suites funestes du système désastreux de Law qu'il blâma cette conduite plus sérieusement.

Tous ceux qui l'approchoient n'étoient occupés qu'à lui procurer des objets propres à satisfaire un tempérament ardent qui exigeoit de la variété. Les remontrances de Louis XIV, la sévérité même dont il usa envers lui, rien ne put calmer la fougue de ses passions. L'abbé Dubois,

alors agent de ses plaisirs, qui, par ce moyen honteux, parvint à gagner sa confiance, avoit l'art de les varier à l'infini. Il avoit d'autres confidens qui alloient à la découverte, et qui par leurs rapports, lui donnoient auprès de son maître le mérite d'un agent actif et plein de zèle. Il évitoit sur-tout que le prince ne prît un goût réel pour quelque femme, dans la crainte que son ascendant ne nuisît au rôle qu'il vouloit jouer: aussi avoit-il soin qu'une beauté succédât promptement à l'autre, pour ne pas donner le temps à son élève de devenir amoureux. Il fut d'ailleurs parfaitement secondé par la nature: jamais élève ne fut moins récalcitrant aux leçons de son maître.

Quand le duc d'Orléans devint régent, n'étant plus contrarié, il s'abandonna encore davantage au goût qui le dominoit. Mesdames Daverne, de Parabère, de Gesvres, d'Argenson, de Châtillon, furent celles à qui il rendit un hommage de plus longue durée. La duchesse de Phalaris, morte il y a quelques années, dans un âge très-avancé, leur succéda. Une foule de femmes de toute classe et de toute espèce, fut associée à ces dames, et initiée comme elles

aux mystères voluptueux qu'il célébroit. Ses filles mêmes n'en furent point exemptes. Madame la duchesse de Berry, avant, pendant et après son mariage, se prêta aux desirs d'un père encore plus débauché qu'elle; et mademoiselle de Valois n'arracha son amant, le duc de Richelieu, aux horreurs de la Bastille, qu'en cédant également au goût du régent.

La duchesse de Berry qui avoit poussé si loin la complaisance pour son père, trouva en lui un grand fond d'indulgence pour toutes les fautes qu'elle commettoit. Il vit, sans lui faire aucun reproche, la longue suite d'amans qui eurent part à ses bonnes graces; ils vivoient ensemble sans jalousie, et se servoient même mutuellement dans leurs amours.

La duchesse de Berry rassembloit au Luxembourg où elle demeuroit, toutes les femmes les plus jolies qui ne craignoient pas de compromettre leur réputation; son père alloit souper assez souvent chez elle, et presque toujours, Bacchus l'engageoit à donner la pomme à la beauté. Madame de la Rochefoucault frappa un jour ses regards lascifs; son mari étoit capitaine des gardes

de la duchesse de Berry. Elle évitoit de se trouver à cette cour corrompue. Sa conduite réservée inspira encore des desirs plus vifs au régent: il engagea madame de Berry à lui procurer un tête-à-tête avec elle.

Cette princesse, qui secondoit avec empressement tous les caprices de son père, trouva bientôt un prétexte pour faire venir chez elle madame de la Rochefoucault dans le moment où le régent y étoit. Sa déclaration fut courte et expressive. La jeune de la Rochefoucault voulut se retirer: mais madame de Berry qui n'avoit pas même conservé un léger souvenir de vertu, crut qu'elle n'existoit pas plus chez les autres que dans son cœur; elle imagina que la résistance de madame de la Rochefoucault n'avoit d'autre but que de donner plus de prix à sa défaite; elle la prit par la main, puis la tirant à elle, la fit tomber sur la chaise longue où elle étoit, et la retint fortement dans ses bras. Mais madame de la Rochefoucault, soit que la présence d'un tiers lui déplût, soit véritable sagesse, se défendit avec tant de fureur qu'elle parvint à s'arracher des bras de la duchesse de Berry. Le régent

voulut tenter de nouveaux efforts : il alloit même triompher d'une femme épuisée par une longue résistance, quand en se débattant elle lui donna un coup de coude dans l'œil, qui lui fit lâcher prise. Ce coup dans un œil qui étoit déja malade, (car les débauches du régent l'exposèrent à perdre la vue), lui occasionna une douleur horrible, et donna le temps à madame de la Rochefoucault d'échapper au danger qu'elle avoit couru.

On voit combien le père et la fille poussoient loin la dépravation. Vingt anecdotes de ce genre pourroient prouver à quel point leurs mœurs étoient dissolues. On répugne à multiplier ces sortes de récits; cependant ils feroient mieux connoître l'intérieur de la cour du régent que tout ce qu'on en pourroit dire. On nous permettra de rapporter une de ces anecdotes qui nous dispensera des autres, et terminera le tableau des débordemens de ce prince.

Il soupoit chez la duchesse de Berry avec plusieurs femmes. Devenu plus tendre à la fin du repas, il proposa à l'une d'elles de le suivre dans un cabinet voisin. Toutes à peu près briguèrent l'honneur de l'ac-

compagner. Son choix fixé, il demanda au comte de Broglie s'il étoit assez son ami pour lui tenir le flambeau. Broglie, initié dans ces mystères, ne se fit pas prier, et prenant la bougie, servit de guide aux deux amans. Bientôt la scène devint plus vive; Broglie, spectateur immobile, mais excité par ce qui se passoit devant ses yeux, crut trouver en lui seul les ressources que le régent rencontroit plus naturellement, et sut en philosophe se suffire à lui-même.

La duchesse de Berry étoit sortie de table, avant que son père eût jetté la pomme; elle entendit, en rentrant dans le sallon, un peu de bruit dans le cabinet. La curiosité l'y conduisit; elle fut frappée du spectacle qui s'offrit à ses yeux : ils n'en furent pas blessés : ce n'étoit pas une nouveauté pour elle. Broglie, accoutumé à ne se point gêner, lui fit voir qu'il avoit profité de l'exemple. La princesse se mit à rire aux éclats, courut prendre un vase rempli d'eau, et en jetta sur l'endroit qu'on lui avoit fait remarquer, en disant : *Il ne faut pas laisser l'enfant de Broglie sans baptême.*

Ce trait peint au naturel le père, la fille et la cour du régent.

Le bruit courut en 1717, qu'elle avoit eu un enfant du régent; c'est ce qui occasionna ce couplet :

> Enfin, votre esprit est guéri
> Des craintes du vulgaire ;
> Belle duchesse de Berry,
> Achevez le mystère :
> Un nouveau Loth vous sert, mère des Moabites ;
> Donnez-nous promptement un peuple d Ammonites.

On sait que Loth eut deux enfans de ses filles, l'une appellée Moas, d'où vint le peuple des Moabites; l'autre Amon, d'où vinrent les Ammonites. On exhortoit donc la princesse à faire un autre enfant qui accomplît ce mystère des deux races. Cette chanson fut attribuée au jeune Arrouet. Le régent, fort en colère, fit chercher l'auteur pour le punir. Arrouet, qui redoutoit la vengeance du prince, étant lié avec M. de Brancas, qui avoit la réputation d'avoir le goût tant reproché aux Jésuites, se servit de son entremise pour faire donner au régent le couplet suivant :

> Non, monseigneur, en vérité !
> Ma muse n'a jamais chanté

Ammonites ni Moabites ;
Brancas vous répondra de moi :
Un homme instruit chez les Jésuites
Des peuples de l'ancienne loi,
Ne connoît que les Sodomites.

Le régent rit beaucoup de ce couplet, qui auroit été trouvé bien criminel sous le règne précédent ; et il s'appaisa sur le compte de Voltaire par tout ce que lui dit M. de Brancas. Non seulement il ne le punit pas, mais Voltaire ayant fait représenter quelque temps après son OEdipe, qui eut un grand succès, il lui fit présent d'une médaille d'or, du poids d'un marc, où étoit gravé son portrait.

Il est facile de voir le peu de cas que le régent faisoit des mœurs ; l'excuse de Voltaire étoit l'aveu d'une nouvelle débauche, et elle porta le prince à l'indulgence.

Ce fut dans cette même année qu'on vit arriver à Paris un souverain dont on connoissoit à peine les états, et à qui le desir de s'instruire servoit de guide dans ses voyages. Pierre, surnommé le Grand, czar de Moscovie, parcouroit l'Europe, avec la noble ambition de réformer les abus de son empire, et d'y porter les arts et l'in-

dustrie. L'ignorance et la barbarie dans lesquelles avoient vécu jusqu'alors le prince et les sujets, se dissipèrent à la voix d'un monarque tourmenté du desir de s'instruire. Il ne rougit pas de descendre du trône pour jouer le rôle d'un ouvrier dans les chantiers de la Hollande. Il vint ensuite à Paris, où l'on s'empressa de lui faire voir ce qu'il y avoit de plus remarquable. Après avoir parcouru les manufactures, les imprimeries, avoir admiré les beautés que renferme la capitale, il desira voir le tombeau du cardinal de Richelieu à la Sorbonne. Le jour pris, le duc de Richelieu s'y rendit, pour faire les honneurs du mausolée de son grand oncle, et reçut du souverain, en faveur du nom qu'il portoit, l'accueil le plus flatteur.

Après avoir rendu hommage au ciseau de Girardon, l'empereur adressa au jeune duc ces paroles si connues : « Si ce grand homme vivoit encore, je lui donnerois la moitié de mon royaume pour m'apprendre à gouverner l'autre. » Il est vrai qu'un plaisant ajouta qu'il auroit eu tort, parce que le cardinal auroit fini par lui enlever sa part. Il n'est pas étonnant qu'un despote

conçût une si grande opinion de l'adminis-tration de ce ministre. L'un, qui vouloit être maître absolu sous un roi foible, avoit dirigé tous ses pas vers le despotisme ; et l'autre étoit accoutumé, dès l'enfance, à voir ses sujets courbés sous des fers qu'ils pouvoient à peine supporter.

CHAPITRE VI.

Suite des amours du Duc de Richelieu. Conjuration de Cellamare, Ambassadeur d'Espagne. Troisième emprisonnement du Duc à la Bastille.

LE duc de Richelieu, qui se brouilloit souvent avec ses maîtresses, avoit l'art de rester leur ami, quand les premiers bouillons de la jalousie étoient calmés. Madame Daverne, après l'avoir détesté, fut encore très-satisfaite de le recevoir chez elle ; accoutumée à le voir voltiger, elle fit comme les autres femmes qui lui passoient son inconstance en faveur de son amabilité. La maréchale de Villars s'étoit aussi soumise à la loi commune, et ne voyoit plus le duc qu'avec les yeux indulgens de l'amitié.

Il alloit très-souvent chez elle ; la société nombreuse qu'il y trouvoit donnoit l'essor à ses recherches amoureuses ; sa maison et celle de la duchesse * * * étoient celles qu'il fréquentoit le plus souvent. Il y

trouvoit de la douceur, des prévenances, et n'essuyoit jamais de reproches. Ces dames, pour le conserver, avoient pris le parti de bannir la plainte, et se contentoient des momens que Richelieu vouloit bien leur consacrer. Madame de Villars même, plus complaisante encore, se mêla de son raccommodement avec mademoiselle de Charolois. Connoissant qu'il étoit impossible de le rendre constant, ne pouvant s'empêcher de l'aimer, elle en étoit venue au point de consentir au partage; et telle foible que pût être sa part, elle la préféra au malheur de ne rien avoir du tout, en se fâchant avec lui. Le maréchal de Villars, qui rencontroit souvent le duc chez sa femme, ne put s'empêcher de lui dire un jour: « *Ecoute donc, j'ai bien voulu te montrer* » *ton métier, tu as été mon aide-de-* » *camp à l'armée; mais je ne me soucie* » *pas du tout que tu le sois ici.* » Le duc de Richelieu voulut s'excuser. *En tout cas* reprit le maréchal, *si tu n'aimes pas ma* » *femme, c'est donc elle qui t'aime : car* » *elle me parle continuellement de toi;* » *mais de la modération, s'il vous plaît,* » *monsieur!* »

La duchesse * * * étoit l'amie bien sincère du duc de Richelieu ; elle étoit bonne. Dépositaire des projets et des nouvelles intrigues de son ami, elle avoit soin de ne pas le contrarier dans le premier moment. Si elle trouvoit lieu à quelques représentations, elles étoient faites avec un ménagement et une douceur qui ne pouvoient blesser l'amant qu'elle adoroit toujours. Son amour se déguisoit sous le nom de l'amitié ; son cœur étoit déchiré par les confidences qu'il lui faisoit : mais elle exigeoit qu'il les lui fît ; elle aimoit encore mieux se condamner à souffrir sans se plaindre, le tourment de la jalousie, que de se priver du bonheur de voir Richelieu. Quelquefois l'amour le ramenoit vers elle, et ces instans, quoique très-rapides, la dédommageoient des sacrifices qu'elle faisoit. Ils devoient être récompensés ; aussi Richelieu, soit en qualité d'amant, soit comme ami, passoit peu de jours sans venir goûter auprès d'elle les douceurs de l'amitié. Tantôt elle se livroit sans réserve au sentiment qu'elle éprouvoit, tantôt elle devenoit consolatrice, et elle goûtoit encore le plaisir d'être utile à son amant.

La princesse de Soubise eut moins d'indulgence pour lui : ayant cédé aux poursuites du duc de Richelieu, elle exigea le sacrifice entier de ses maîtresses ; entraîné par sa passion, et le desir de la subjuguer, il promit tout, multiplia les sermens, les protestations, et brûla en sa présence les lettres des femmes qu'il juroit d'abandonner. Dans de telles circonstances il étoit éloquent, plein de feu, et avoit le talent de la persuasion : elle entra dans un cœur qui y étoit disposé. La princesse crut que sa jeunesse et sa beauté pourroient enfin le captiver. D'abord, l'apparence répondit à ses desirs, ensuite le soupçon vint troubler sa tranquillité ; et bientôt la certitude du malheur qu'elle redoutoit, ne lui permit plus aucun doute.

Il s'étoit contraint dans les premiers momens de cette nouvelle conquête. Le naturel se réforme difficilement : Richelieu préféroit le plaisir de céder à ses penchans au tourment de les combattre, et la princesse de Soubise fit des efforts inutiles pour le retenir dans ses chaînes. Ses reproches, ses pleurs arrêtèrent un instant la fuite de l'infidèle, mais ne purent l'empêcher. Il lui

falloit de l'indulgence jusqu'à l'excès : un amour qui exigeoit l'exclusion n'étoit pas ce qui pouvoit lui convenir. Madame de Soubise eut beau paroître désolée ; toutes les ressources qu'elle employa furent sans effet. Le duc, habitué à les braver, lui donna le regret d'avoir tenté ce qui n'avoit réussi à personne, et ne lui réussit pas plus qu'aux autres. Il se crut autorisé à suivre avec elle la marche ordinaire que la facilité des femmes lui traçoit, et à revenir, au gré de son caprice, lui présenter de nouveaux hommages ; mais cette fois il fut trompé dans son espoir. Madame de Soubise avoit autant de fierté que d'amour ; et celle-ci lui fournit à la fin des armes pour surmonter un penchant qui la contrarioit.

Alors le duc redoubla d'efforts pour en triompher : un refus lui paroissoit une offense ; il trouvoit une ennemie digne de lui ; toutes les ruses furent employées pour la réduire ; il tira tout le parti imaginable de ses graces, de son esprit ; il emprunta le langage de la passion, eut recours même au désespoir : mais la princesse, forte par le souvenir de sa première foiblesse, trouva dans sa faute un plus grand moyen de

résistance. Sa défaite l'avoit aguerrie au danger, et elle rendit infructueuses les nouvelles attaques du séducteur. Son cœur, qui n'étoit pas toujours d'accord avec sa raison, l'entraînoit quelquefois vers lui; mais le dépit d'avoir été délaissée, ranimoit son courage. Cette dame eut la gloire d'être, à cette époque-là, la seule femme qui n'et point à se reprocher une seconde foiblesse.

On conçoit à peine comment le duc de Richelieu put résister à la vie qu'il menoit. Le nombre des maîtresses qu'il eut depuis 1715 jusqu'en 1725 qu'il fut nommé ambassadeur extraordinaire à Vienne, est prodigieux. Les princesses, les femmes les plus qualifiées de la cour se succédoient les unes aux autres : les bourgeoises, les filles même entroient souvent en concurrence ; et on est étonné continuellement de le voir survivre à tant d'occupations. On a déja dit qu'il avoit l'art de ménager sa santé, en même temps qu'il sembloit s'étudier à séduire quelques nouvelles beautés : mais, malgré le repos qu'il prenoit, il n'en est pas moins vrai qu'il en faisoit encore assez pour succomber, si la nature l'eût moins bien servi.

servi. Le goût des femmes n'excluoit point en lui celui que le sexe a tant de droits de blâmer ; et mademoiselle de Charolois, qui avoit un suisse jeune et très-beau, lui reprocha plus d'une fois d'y avoir fait un peu trop d'attention.

Né sous un règne où l'on croyoit encore à l'astrologie, il eut la foiblesse d'ajouter foi aux prédictions faites d'après l'influence des astres. On lui avoit prédit qu'il mourroit au mois de mars. Si dans la jeunesse, où l'on croit voir de si loin le terme de sa destruction, il fit peu d'attention à cet oracle prétendu, il s'en ressouvint assez dans l'âge mûr et dans sa vieillesse, pour redouter ce mois où sa fin lui étoit annoncée. Quand il étoit écoulé, il comptoit être certain de passer l'année entière ; et si en 1788 il avoit eu assez de tête pour faire le même calcul, il auroit vu sans crainte le mois d'août, qui fut celui de sa mort.

Tous les charlatans qui se vantoient de prédire, étoient consultés par lui et ses compagnons. Il n'en fallut pas davantage pour que le peuple les accusât de sorcellerie. Ses ennemis firent même courir à Paris, pendant qu'il étoit à Vienne, le bruit

qu'il avoit renouvelé les anciens mystères d'Hécate, et qu'avec d'autres seigneurs allemands il avoit sacrifié un homme à la Lune. Cette atroce calomnie se répandit; on la trouve consignée dans des manuscrits du temps, quoique dépourvue de fondement. Cela prouve seulement combien il est facile de faire croire le mal, ou quelle foi on doit ajouter à certaines chroniques.

Le duc de Richelieu étoit lié sur-tout avec un certain Damis, qui se disoit l'homme universel, et qui allioit l'astrologie à la médecine. Le duc, qui avoit déja craché le sang, et qui paroissoit ne pouvoir pas vivre long-temps, le consulta sur sa santé. Mais ce qui lui rendit encore cet homme plus précieux, ce fut la découverte qu'il prétendit avoir faite de la pierre philosophale. Le jeune duc se donna tout à lui; il aimoit l'argent; ce goût ne s'est jamais perdu chez lui, et il espéra pouvoir satisfaire toutes ses fantaisies avec le merveilleux secret. Il fit plusieurs expériences. Et effectivement cet homme, qui probablement escamotoit fort bien, fit trouver de l'or dans le fond du creuset.

Le duc ne put contenir sa joie; quoique

riche, il trouvoit une mine inépuisable où il pourroit fouiller toutes les fois que ses besoins sans cesse renaissans l'exigeroient. Déja la perspective d'une fortune immense éblouissoit ses yeux : ses projets n'avoient pas plus de bornes que ses richesses à venir. Il se croyoit certain de ne plus former de vœux sans les voir accomplis, quand tout-à-coup ce Damis disparut, et anéantit par sa fuite toutes ces flatteuses espérances. Ce qu'il y a de certain, c'est que le duc de Richelieu fut toujours persuadé que cet homme avoit le talent de faire de l'or; et il fondoit sa croyance sur le désintéressement de ce souffleur. Jamais il ne lui avoit demandé d'argent; et il lui avoit laissé chaque fois l'or qu'il avoit fait devant lui. Le lingot qui étoit résulté de la dernière opération pesoit 722 livres 10 sous.

Le duc fit d'inutiles recherches pour retrouver cet homme unique. Persuadé à la fin qu'elles étoient infructueuses, il se consola de la perte d'une si belle fortune par de nouvelles faveurs de l'amour. Madame du Défant remplaça son cher Damis; mais les biens qu'elle lui procura n'étant pas aussi réels que ceux qu'on lui avoit promis,

elle ne put long-temps l'en dédommager. Il s'étoit aussi réconcilié avec mademoiselle de Charolois à qui il n'étoit pas plus fidèle qu'auparavant, quoiqu'il mît plus de soin à la tromper.

Mademoiselle de Valois étoit encore plus prévenue en sa faveur ; elle aimoit pour la première fois, et jugeoit le cœur du duc par le sien. Il l'avoit si bien façonnée à son goût, qu'elle n'ajoutoit point de foi au mal qu'elle entendoit dire de lui. C'étoit, selon elle, de la méchanceté ; et Richelieu, qui prenoit l'air et le ton qu'il vouloit, l'en persuadoit, quand il la trouvoit seule.

Cette princesse vivoit dans une société beaucoup moins nombreuse que les autres femmes; et comme demoiselle, étoit moins exposée au récit d'aventures galantes, si fréquentes à la cour de son père. L'amour la rendit crédule ; heureuse d'être trompée, toutes ses idées se portoient à saisir les occasions de donner quelques rendez-vous à son amant. Contrainte dans ses plaisirs, elle en goûtoit mieux les charmes, et ne s'arrachoit de ses bras qu'avec l'espérance de s'y retrouver bientôt.

Le duc, qui prévoyoit bien que cette

intrigue pouvoit lui être funeste, adroit dans la manière de disposer les évènemens, avoit lié une connoissance intime avec une femme-de-chambre de la princesse. Elle avoit toute la confiance de madame la duchesse d'Orléans, et étoit même chargée du soin de veiller sur la conduite de sa fille. Sa chambre, voisine de celle de la princesse, lui donnoit tous les moyens de remplir ses devoirs; un escalier dérobé y conduisoit, et devenoit le passage le plus commode pour aller dans l'appartement de la jeune princesse, sans être vu de personne. Plusieurs fois, les amans s'étoient exposés à être surpris, et il fut résolu entr'eux que Richelieu séduiroit cet argus.

L'entreprise étoit assez difficile de toute manière. Cette femme-de-chambre, laide, dévote, sur le retour, ne présentoit aucun côté favorable à la tendresse; mais le héros intrépide s'arme de courage, et l'attaque fut résolue.

Il prit le langage séducteur de la galanterie; ses regards prévinrent la déclaration qu'il fit à mademoiselle Aimée: c'est le nom de cette fille surannée. Elle le reçut d'abord très-mal, et s'offensa même de

son amour, qu'elle regarda comme une plaisanterie. Richelieu ne s'effraya pas de ces premières disgraces; et loin de s'en alarmer, redoubla d'efforts pour persuader la cruelle Aimée. Peu-à-peu elle parvint à s'accoutumer à l'entendre; jamais rien de si aimable ne s'étoit offert à ses yeux; et jamais homme aussi bien tourné ne s'étoit avisé de la trouver belle. Mademoiselle Aimée étoit femme, et par conséquent avoit de l'amour-propre; cet amour-propre étoit flatté, et entendoit pour la première fois des propos aussi doux: son cœur s'attendrit; elle ne tarda point à montrer de la foiblesse.

La religion combattoit cependant encore, et retarda sa défaite. Le ciel irrité frappa sa vue: elle crut voir les châtimens réservés pour la faute qu'elle étoit sur le point de commettre, et qui, toutefois commençoit à lui paroître bien excusable. La présence de Richelieu acheva de lever tous les scrupules. Le tableau terrible disparut tout-à-fait: elle ne vit plus que le bonheur. Le hasard avoit servi le duc: il étoit seul avec elle; et trop habile pour ne pas profiter de la disposition où il la,

voyoit, il ne lui donna pas le temps de réfléchir. Ce fut alors que le ciel s'ouvrit réellement pour la dévote, qui ignoroit que cette agréable aventure ne lui arrivoit que par occasion ; et que l'amour que sa maîtresse avoit pour ce mortel séduisant en étoit la seule cause. Elle jouit quelques jours d'une si charmante erreur. Le duc de Richelieu convint quelque temps après avec un de ses compagnons de débauche, M. de Firmarçon, que le premier pas lui avoit coûté à faire, mais qu'une fois franchi, la laideur de cette fille et son âge avoient disparu, et qu'il avoit trouvé avec elle des dédommagemens.

Pour aller à son vrai but, il étoit nécessaire qu'il se procurât des titres qui pussent constater cette singulière conquête. Sa main le servant aussi bien que sa tête, il écrivit à mademoiselle Aimée une lettre remplie d'assurances d'un attachement éternel. Celle-ci, glorieuse de ce nouveau témoignage de tendresse, ne manqua pas d'y répondre ; c'étoit tout ce que demandoit le duc. Muni de ces armes, il la supplia de lui accorder de passer une nuit avec elle. Elle avoit été foible, et s'en étoit

bien trouvée ; le souvenir du passé rendit la permission plus facile à obtenir.

Mademoiselle de Valois étoit prévenue; c'étoit précisément où on avoit voulu conduire mademoiselle Aimée, pour mieux s'assurer d'elle. Trois êtres attendoient impatiemment l'heure du rendez-vous, pour jouer chacun son rôle dans la comédie qui se préparoit. La femme-de-chambre seule étoit de bonne foi ; et loin de prévoir le piége qu'on lui tendoit, elle avoit donné au duc la clef du petit escalier qui conduisoit dans sa chambre, et comptoit les instans qui alloient la réunir à l'objet de ses timides vœux. Une heure sonne, c'étoit le moment indiqué : Richelieu paroît, et la dévote éprouve déja l'influence du bonheur ; un éclair est moins prompt ; mademoiselle Aimée est étonnée de voir son amant dans ses bras. Elle lui redemandoit avec inquiétude les deux lettres si expressives qu'elle avoit écrites. Il sembloit en faire le sacrifice avec peine. Dans ce moment parut mademoiselle de Valois. On peut juger de l'effet que produisit sa présence sur la pauvre femme-de-chambre.

Richelieu, feignant aussi la plus grande

surprise, laissa tomber exprès les lettres qu'il tenoit : mademoiselle de Valois s'en saisit, et affectant de la colère, dit à mademoiselle Aimée, qu'elle ne pouvoit en croire ses yeux ; qu'elle n'étoit point étonnée si elle ne venoit pas lorsqu'on la sonnoit, même à plusieurs reprises ; qu'un semblable tête-à-tête étoit bien capable de lui faire oublier son devoir ; que sa bonté l'avoit conduite dans sa chambre ; qu'elle l'avoit crue malade ; et qu'elle étoit indignée de la trouver avec un homme. Elle ajouta tout ce qu'elle crut nécessaire pour bien faire peur à cette fille, et finit par la menacer de tout découvrir à sa mère.

Les lettres qu'elle tenoit étoient des preuves convainquantes de sa foiblesse. La pauvre Aimée fondoit en larmes, et faisant un effort pour recouvrer la parole qu'elle avoit perdue, la supplia de ne pas la perdre. Richelieu parut furieux de la résolution de la princesse ; et se levant, la prit brusquement dans ses bras. *Non, vous ne la perdrez pas*, lui dit-il ; *si cette respectable fille est coupable, vous le serez aussi.* Il la porte dans une chambre voisine, et là, les deux amans se livrent à leur mutuelle tendresse. Leurs plaisirs

devinrent d'autant plus piquans qu'ils venoient d'une cause originale : mais il fallut les suspendre, pour continuer le rôle dont mademoiselle de Valois s'étoit chargée.

Elle reparut éplorée, en accusant mademoiselle Aimée du malheur qui venoit de lui arriver. Cette fille ne sachant comment cette scène alloit se terminer, avoit plus de frayeur que jamais. Le duc demandoit mille pardons à mademoiselle de Valois de sa témérité, en s'excusant sur la nécessité d'agir ainsi, pour sauver la femme-de-chambre. Il déclara à la princesse que son amour étoit encore plus grand que ses regrets, et qu'il ne dépendoit que d'elle de vivre heureuse. Il l'assura en même-temps qu'il connoissoit assez la bonne Aimée pour être certain de sa discrétion, et qu'elle serviroit fidellement leur tendresse. La princesse poussa un soupir, et fit semblant de pardonner. « Il faut » bien que je vous aime à présent, dit-elle ! » c'est votre faute, mademoiselle, en s'adres- » sant à sa femme de chambre ! j'attends » que vous la réparerez par un silence éter- » nel. Un mot vous perdra, vous savez » que j'ai des lettres de vous ».

Le duc s'approcha de la bonne, fit valoir

ce qu'il avoit fait pour elle, et lui promit une part dans sa tendresse. Mademoiselle Aimée, trop heureuse d'en être quitte à si bon compte, promit tout ce qu'on voulut: et le premier usage que les amans firent de sa bonne volonté fut de passer ensemble la nuit que la dévote avoit espéré de passer elle-même aussi heureusement.

Ce moyen de se voir étoit très-commode pour mademoiselle de Valois; il ne pouvoit compromettre sa réputation; son amant n'étoit point exposé. S'il étoit par hazard découvert, tout le blâme de l'aventure retomboit sur mademoiselle Aimée. Les deux amans profitèrent long-temps de cette commode facilité. Il est vrai que quelquefois mademoiselle Aimée faisoit payer le passage, et Richelieu, en vrai chevalier françois, se préparoit par une légère attaque à un combat plus digne de lui.

Le régent qui le rencontroit toujours sur ses pas, quoique peu jaloux, témoignoit par fois son mécontentement. Sa colère se dissipoit facilement, parce que le jeune duc étoit un charmant convive. Il se plaignoit de lui, et l'admettoit dans sa familiarité. Ils jouèrent un jour à la paulme ensemble,

et le régent se donna un coup de raquette dans l'œil. Comme sa vue étoit très-foible, le jeu fut interrompu, et il s'écria en le quittant : *je ne suis jamais heureux avec ce diable d'homme-là.*

L'abbé Dubois se plaignoit aussi de lui. Il trouvoit sur son chemin le duc de Richelieu qui lui enlevoit ses maîtresses, ou qui l'empêchoit de réussir, quand il avoit jetté les yeux sur une femme. Il se cachoit de lui, et témoignoit son humeur contre un concurrent aussi favorisé, et dont la réputation étoit si redoutable. Cependant mademoiselle de Valois étoit devenue l'objet des poursuites de son père. Elle eut soin d'abord de cacher sa peine à son amant: mais à la fin les persécutions du duc d'Orléans étant devenues trop vives, elle déposa dans son sein ses chagrins et ses alarmes. Il fut résolu que le duc viendroit rarement au Palais-Royal, et que les amans se verroient seulement le soir sous la sauvegarde de mademoiselle Aimée. Malgré ces précautions, le régent ne put douter que le duc de Richelieu ne fût aimé de sa fille, et il s'étonna moins de la résistance qu'il éprouvoit. Richelieu ne s'en tint pas là. Dans

une fête à Auteuil, il eut l'audace de lui enlever la Souris, fille très-jolie, avec laquelle ce prince vivoit publiquement.

Le duc d'Orléans ne témoigna aucun desir de se venger de cette impudence; mais il ne fut pas fâché de trouver peu de temps après une occasion de punir son rival. La conjuration du prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, dans laquelle on prétendit qu'il avoit trempé, lui en fournit le moyen.

Albéroni, cet homme qui a fait une fortune si considérable en Espagne, qui de simple curé, devint cardinal, et premier ministre, plus puissant que le roi Philippe V, prince indolent, rempli de vapeurs, qui n'avoit ni la force de tenir les rênes du gouvernement, ni l'esprit de les faire mouvoir; Albéroni, ennemi déclaré de la France, et qui vouloit y faire une révolution, en ôtant la régence du duc d'Orléans, avoit su gagner tous les mécontens pour les faire entrer dans le parti de l'Espagne. Pressé par les Anglois qui attaquoient ce royaume, et avoient déja battu la flotte qui portoit du secours à l'armée de Sicile, se voyant menacé par la France, il écrivit

à l'ambassadeur *de mettre le feu aux mines*.

Le prince de Cellamare étoit persuadé que la haine qu'on portoit au régent, et que l'amour de la nouveauté qui entraîne toujours les François, réuniroient une foule de mécontens. Il agit en conséquence; et peut-être auroit-il réussi à faire enlever ce prince qui alloit sans suite à Saint-Cloud souper avec ses maîtresses et ses favoris, si son secrétaire n'eût été trop indiscret.

Ce secrétaire soupoit chez une femme célèbre par son libertinage, (la Fillon) et pour s'excuser de s'être fait attendre, il dit qu'il avoit eu beaucoup de dépêches à expédier pour l'Espagne, à cause du départ de l'abbé Porto-Carréro, neveu du cardinal de ce nom, qui s'en alloit avec Montéléon, fils de l'ambassadeur d'Espagne, en Angleterre.

La Fillon, qui avoit des relations avec le régent, crut que cet avis pourroit lui être utile, et courut lui en faire part. Le duc d'Orléans avoit déja des soupçons sur la conduite de l'ambassadeur: il expédia un courier avec ordre de fouiller les voyageurs. Cependant, l'ambassadeur averti à temps, eut celui de cacher les papiers les plus dangereux; il réclama même ceux qui avoient

été saisis ; mais loin d'être écouté, il fut consigné sous bonne garde dans son hôtel, de-là transféré à Blois, où il demeura jusqu'à ce que le duc de Saint-Aignan, ambassadeur en Espagne, fut revenu en France.

Celui de ses complices pour qui l'ambassadeur craignit le plus, étoit un certain abbé Brigaut, colporteur des papiers du parti. En vain il lui avoit envoyé cent louis et son meilleur cheval pour se sauver ; il fut pris entre Nemours et Montargis.

L'alarme fut répandue dans Paris. Ceux qui avoient participé à ce complot appréhendoient que leurs noms ne fussent mis sur la liste des conjurés ; la Bastille se remplissoit ; la duchesse du Maine qui affectoit une grande sérénité étoit intérieurement dévorée d'inquiétude. Sceaux avoit été le rendez-vous d'une partie des conjurés ; et quoiqu'ils n'eussent été chez la duchesse que le soir, et bien déguisés, ils pouvoient avoir été reconnus.

Ses craintes n'étoient pas sans fondemens. Elle fut arrêtée à Sceaux, et son mari à Paris, le 29 décembre 1718 ; elle fut conduite à la citadelle de Dijon ; et le prince mené dans le château de Dourlens.

Leurs fils, le prince de Dombe et le comte d'Eu, furent relegués à la ville d'Eu; mademoiselle du Maine, leur sœur, au couvent de la Visitation à Chaillot; et le cardinal de Polignac, en son abbaye en Flandre: ce qui prouve qu'en reléguant les chefs aussi loin, on comptoit moins sur leur aveu que sur celui des subalternes.

La duchesse de ** avoit été instruite une des premières de l'ordre donné contre l'ambassadeur d'Espagne. Son amitié pour le duc de Richelieu ne lui permit pas de tarder un instant, pour l'avertir de ce qui se passoit. Elle savoit qu'il étoit capable d'entreprendre les choses les plus extraordinaires; et confidente de son animosité contre le régent, elle craignit avec raison qu'il n'eût conspiré contre lui.

Richelieu qui n'avoit point été un des premiers conspirateurs, qui s'étoit seulement laissé entraîner par Albéroni qui connoissoit son esprit actif, ne crut point qu'il y eût assez de preuves contre lui pour le faire arrêter. D'ailleurs disparoître, c'étoit s'avouer décidément coupable, et il préféra de courir les risques de perdre sa liberté, à la certitude d'être regardé comme complice

complice en fuyant. Il attendit donc l'évènement qui ne tarda pas à se déclarer contre lui. Un ordre du roi lui fit revoir les cachots de la Bastille pour la troisième fois.

L'abbé Dubois, chargé de faire mettre cet ordre à exécution, fut très-satisfait d'avoir une occasion de se venger d'un homme qui étoit plus heureux que lui en amour. Il y mit l'appareil le plus humiliant pour le duc. Des archers, un lieutenant de la prévôté le conduisirent dans une des prisons les plus malsaines de la Bastille, et on répandit le bruit qu'il ne tarderoit pas à avoir la tête tranchée. Le régent jouit d'abord lui-même du plaisir de se défaire d'un rival aussi dangereux : mais comme son cœur n'étoit pas fait pour conserver long-temps la haine, il reprit peu-à-peu des sentimens plus doux.

Mademoiselle de Valois, qui avoit été instruite par quelques mots échappés à sa mère, de ce qui se tramoit contre son amant, lui avoit aussi envoyé un exprès pour le prévenir ; elle eut le chagrin de voir sa démarche inutile, et d'apprendre la détention de Richelieu. Son désespoir fut

égal à son amour, sur-tout quand elle sut que son père avoit fait intercepter une lettre d'Albéroni au duc, lettre remise entre les mains du cardinal Dubois, qui étoit son ennemi.

Richelieu avoit été en marché, pour acheter le régiment du Roi de M. de Nangis; mais les arrangemens n'ayant pu se faire, il étoit resté à la tête du sien, qui portoit son nom, et dont il étoit adoré. Ce régiment étoit en garnison à Bayonne, qui devenoit la place la plus importante pour Albéroni. Le duc avoit pour ami intime, et cette intimité s'étendoit loin, car on a déja dit qu'en lui un goût n'excluoit pas l'autre, il avoit, dis-je, pour ami le colonel de l'autre régiment, qui se nommoit du Saillant. Il ne dépendoit que d'eux de faire ouvrir aux Espagnols cette place frontière du royaume; et c'étoit l'objet des desirs d'Albéroni, qui l'avoit écrit en conséquence à Richelieu. Cette lettre fatale qui devoit faire naître de grands soupçons, si elle n'étoit pas une preuve suffisante, restoit entre les mains de l'inexorable abbé Dubois.

Les commissaires chargés de l'instruc-

tion du procès étoient le garde-des-sceaux, d'Argenson, le Blanc, secrétaire d'état, et Dubois. Madame de Staal, qui partageoit la disgrace de madame la duchesse du Maine, renfermée dans le même château que le duc de Richelieu, les comparoit assez plaisamment, quand ils entroient à la Bastille, aux trois juges des enfers, Éaque, Minos et Rhadamante.

Heureusement que les papiers saisis avec l'abbé Porto-Carréro, inculpoient peu les conjurés ; ils compromettoient davantage l'ambassadeur d'Espagne, qui avoit abusé de son ministère. Le duc du Maine lui-même, qu'on desiroit trouver coupable, ne put être convaincu d'aucune démarche contre le régent, quoique sans doute il eût, avec la duchesse son épouse, desiré sa chûte. Le régent, prince adonné à ses plaisirs, peu méchant par lui-même, étoit poussé à la sévérité par ses agens : mais son caractère le portoit à l'indulgence ; et il le prouva dans cette affaire, où un autre prince à sa place, jouissant de l'autorité souveraine, auroit certainement fait couler plus de sang. Excepté en Bretagne, où quelque temps après trois ou quatre accusés

furent punis de mort, tous les conjurés recouvrèrent leur liberté. On peut seulement à cette époque reprocher à ce prince d'avoir armé la France contre l'Espagne, par la haine personnelle qu'il avoit pour Albéroni, et d'avoir trop écouté Dubois, tout dévoué aux Anglois, dont il recevoit une pension de quarante mille livres sterlings, évaluée neuf cents mille francs.

L'amour, qui avoit toujours traité si favorablement le duc de Richelieu, veilla sur ses jours. La jalousie, ce sentiment si naturel aux femmes, avoit rendu ennemies mademoiselle de Charolois et sa cousine, mademoiselle de Valois. Elles n'avoient pu ignorer qu'elles étoient rivales; et les sarcasmes, les épigrammes, les libelles même avoient signalé leur animosité. En vain avoit-on cherché à les réconcilier; leur cœur ulcéré n'avoit pu se rapprocher. Le danger de leur amant opère ce prodige en un instant. C'est à qui des deux fera le premier pas pour se réunir. Leur intérêt est commun; elles ont le même but, et elles sont persuadées que leurs efforts rassemblés auront un succès plus certain. L'aspect du péril de Richelieu

les porte ainsi à faire tous les sacrifices de l'amour-propre ; il suffit qu'il vive, et chacune d'elles est prête à le céder à sa rivale. Mademoiselle de Valois n'ignoroit pas que quand Richelieu avoit été mis à la Bastille pour son duel avec le comte de Nocé, mademoiselle de Charolois avoit trouvé les moyens d'y pénétrer, pour lui porter des consolations ; et elle avoit besoin d'un guide, pour arriver elle-même dans ce séjour affreux. Sa cousine connoissoit son pouvoir sur l'esprit de son père ; le besoin mutuel qu'elles avoient l'une de l'autre, les fit agir de concert.

L'argent avoit corrompu les gardiens de Richelieu en 1716 ; il n'avoit point perdu de sa valeur en 1718 : il fit ouvrir les portes de la Bastille aux deux cousines, qui s'y rendoient déguisées. Un nommé de Launay, qui en étoit alors gouverneur, ne fut point inaccessible aux prières de mademoiselle de Valois, accompagnées de beaucoup de billets de banque, qu'elle tenoit de la libéralité du régent. Ce père les prodiguoit à sa fille ; et cette princesse ne les épargnoit pas pour assouvir la cupidité de de

Launay, et obtenir la facilité d'embrasser le malheureux objet de sa tendresse.

La première entrevue du duc et des deux cousines se passa en témoignages d'amitié réciproque. Il les serroit toutes deux dans ses bras : aucune ne reçut de préférence marquée ; et l'amour, qui avoit brisé les verroux de la prison, se contenta de légères caresses, pour ne porter aucun ombrage. Les princesses étoient munies de tout ce qui pouvoit adoucir le sort du prisonnier, dont le logement étoit fort humide. Il fut décidé que mademoiselle de Valois ne cesseroit de demander la délivrance du duc, et qu'elle se serviroit de tout son pouvoir sur le cœur de son père, pour la rendre prochaine. Il fallut bientôt se quitter, et cet instant parut cruel à Richelieu ; il retomboit dans une solitude profonde ; et il souffroit d'avance impatiemment l'abandon où il alloit se trouver.

Mademoiselle de Valois, qui avoit d'abord été obligée de se servir de mademoiselle de Charolois, pour aller voir son amant, fut très-empressée de profiter du moyen de le consoler seule. La présence de sa cousine avoit retenu les effusions

d'un cœur aussi tendre. Depuis plus d'un mois d'absence, que de choses à se dire! L'intéressé de Launay, qui exagéroit à la princesse les dangers qu'il couroit par son indulgence, sentoit diminuer le péril à l'aspect des billets de banque qui lui étoient présentés; et ses craintes s'évanouissoient à proportion du nombre qu'il en recevoit.

Ce cachot obscur, humide, mal-propre et mal-sain qui renfermoit Richelieu, devint par la présence de mademoiselle de Valois, un sanctuaire délicieux. Toutes les incommodités disparurent, et l'amour en fit un boudoir. Jamais sermens aussi tendres n'y avoient été entendus. Ce n'étoit plus les larmes du désespoir; l'amour heureux et satisfait en fit répandre de plus douces. Richelieu étoit le premier qui eût opéré une métamorphose aussi complette; son bonheur le suivoit par-tout: l'asyle odieux des souffrances et du repentir devint pour lui le temple de la volupté. Les deux amans, étrangers à tout ce qui les environnoit, au monde entier, trouvèrent dans cette forteresse l'oubli de tous leurs maux.

Mademoiselle de Charolois avoit de son

côté rendu une visite particulière au prisonnier, et avoit répandu dans sa chambre à peu près le même enchantement. Mais le gouverneur, qui permit quelquefois qu'elles usassent de sa complaisance, ne souffroit pas pour sa propre sûreté qu'elles en abusassent; et les visites ne furent pas aussi fréquentes que les amans l'auroient desiré. Les deux princesses s'étoient promis de les faire ensemble; cependant comme on le voit, elles éludoient leur promesse. Elles se rencontrèrent un seul jour; mademoiselle de Valois étoit arrivée la première, et croyoit profiter d'un moment aussi favorable : mais sa cousine qui survint avec la même espérance, rompit le tête-à-tête. Toutes deux, le dépit dans le cœur, ne se firent aucuns reproches, et s'excusèrent sur des évènemens inattendus, de ne s'être pas prévenues.

La paix régnoit ainsi entre les deux princesses, parce que le danger de leur amant les alarmoit toutes deux. Il venoit pourtant d'être transféré dans une chambre plus commode, et il obtint même la permission de prendre l'air sur les tours de la Bastille pendant une heure, à cause de l'alté-

ration de sa santé. La nouvelle en fut bientôt répandue parmi les connoissances du duc, et chacun s'empressa de se promener dans la rue St. Antoine pour le voir. Les femmes sur-tout dont le cœur plus sensible s'intéresse facilement aux malheureux qui sont aimables, coururent contempler de loin un homme si célèbre. Ses maîtresses délaissées, outragées même par lui, oubliant dans son danger les reproches qu'elles avoient à lui faire, furent les premières à se rendre à cette étonnante promenade. Elle consistoit à faire aller la voiture depuis le bas des tours jusqu'à la porte St. Antoine, et à retourner alors sur ses pas pour recommencer à parcourir le même espace, jusqu'à la retraite du duc. Elles le saluoient: il ne manquoit pas de répondre à leur politesse; ils se faisoient des gestes, et ce langage muet dédommageoit un peu le prisonnier du chagrin de ne pouvoir pas mieux se faire entendre. Ils parvinrent par degrés à les rendre expressifs; un tel geste vouloit dire telle chose; le chapeau en l'air, par exemple, exprimoit *je vous aime*; et la réponse de la dame étoit de lever la main hors de la voiture. La main portée

sous le cou, dénotoit le danger, etc. etc. . . ; De cette façon, les amans pouvoient s'entendre malgré l'éloignement.

La duchesse de * * *, la tendre et constante amie du duc, n'avoit pas manqué de profiter de cette occasion de le revoir. Sa crainte étoit extrême, sur-tout d'après le bruit répandu qu'il étoit menacé de perdre la vie. Elle auroit donné la sienne, pour l'arracher au malheur qui le menaçoit, et elle ne vivoit plus depuis sa fatale détention,

Les princesses, qui pouvoient de temps en temps s'approcher de plus près du prisonnier, alloient rarement lui rendre visite avec les autres dans la rue, quand il étoit sur les tours; elles n'osoient se compromettre, et se déguisoient chaque fois qu'elles n'étoient pas maîtresses de résister au desir de le voir. Le nombre des curieux, des amis du duc, et des femmes étoit quelquefois si grand, que les voitures obstruoient le passage de la porte St. Antoine, et y occasionnoient la foule. Ce fait nous a été assuré par un vieillard témoin de cette scène, qui n'a jamais eu lieu que pour un seul homme.

Le duc avoit vu quelques mois s'écou-

ler sans appercevoir de plus près le terme de sa délivrance. L'espoir, ce bien consolateur, commençoit à s'éloigner de lui. En vain les visites des princesses écartoient-elles pour un moment l'ennui qui le consumoit ; elles n'étoient point assez fréquentes pour bannir entièrement son chagrin. Mademoiselle de Valois avoit employé auprès de son père tous les moyens possibles de le fléchir ; il avoit été inexorable. La princesse auprès de qui il redoubloit de soins, témoigna de son côté plus de fierté.

Le régent qui vouloit parvenir à ses fins à quelque prix que ce fût, composa avec sa fille, et lui promit la liberté de son amant, en lui faisant entrevoir la condition qu'il y mettoit. Les femmes d'ailleurs l'attaquoient de tous côtés pour avoir la grace du duc, et il avoit trop de foiblesse pour leur résister. Mademoiselle de Valois balança sur le parti qu'elle devoit prendre: la sûreté de son amant l'emporta. Elle trouva le moyen de lui écrire pour lui annoncer sa prochaine sortie : elle avoit été désolée de sa tristesse et de ses noirs pressentimens dans leur dernière entrevue. La lettre étoit conçue en ces termes :

« Tranquillisez-vous je vous supplie ;
» votre tête est trop vive, il faut la calmer.
» Je ne crois pas que vous soyez long-temps
» sans sortir de l'abominable lieu où lan-
» guit ce que j'ai de plus précieux au
» monde. Je viens de parler à qui vous
» savez bien pour votre liberté ; il y met
» un prix qui me coûte beaucoup, il faut
» que je sois une victime immolée à votre
» délivrance. Plaignez-moi, et sur-tout ne
» cessez jamais d'aimer votre plus tendre
» amie. »

Le régent fut exact à tenir sa promesse ; il fit ouvrir au duc les portes du château redoutable ; mais comme sa présence à Paris lui déplaisoit encore, il lui fit signifier un ordre d'aller à Charenton. Dix jours après, une seconde lettre de cachet le transféra à St. Germain-en Laye, où il resta trois mois. Mademoiselle de Valois, dont le mariage venoit d'être déclaré avec le duc de Modène, ne voulut point consentir à cet himen, si le duc de Richelieu n'étoit pas entièrement libre ; et elle eut, pour calmer les regrets que lui causoit son départ, la consolation d'être encore utile à ce qu'elle aimoit.

Les deux amans ne se séparèrent pas, sans jouir du bonheur de passer ensemble quelques instans. Ils se promirent de s'écrire; et la future duchesse de Modène exigea que son amant la vînt voir dans sa principauté. Malheureusement le duc de Modène fut instruit quelque temps après son mariage de l'amour qu'elle conservoit pour Richelieu, et rendit, comme nous le dirons après, leur entrevue plus difficile.

CHAPITRE VII.

Mort de Madame de Maintenon, de la Duchesse de Berry. Disgrace d'Albéroni.

Ce fut dans cette année 1719, que madame de Maintenon mourut, le 15 avril, à St. Cyr, dans un âge très-avancé. Il n'est pas étonnant qu'une femme livrée au gouvernement d'une maison religieuse qui lui devoit sa fondation, y trouvât des éloges. Son grand âge, sa religion qui avoit été funeste quand elle avoit tenu les rênes de l'état, lui avoient attiré le respect et la vénération. Cette religion se bornoit alors à des exercices de piété qui n'influoient sur personne; son ambition ne pouvant plus s'étendre au loin, se concentroit dans un cloître où la dévotion fait le seul mérite. Elle mourut fort aimée et tranquille, persuadée qu'elle avoit contribué au salut de Louis XIV, en lui faisant chasser les hérétiques de son royaume; qu'elle avoit servi la religion en bannissant de la France des

gens qui ne participoient point à la communion des fidèles : et voilà comme l'action la plus odieuse contribua à calmer les troubles qui devoient à ce moment fatal s'élever dans la conscience du roi et dans celle de sa favorite.

Madame la duchesse de Berry, qui lui survécut de quelques mois, mourut au milieu de ses débauches, le 20 juillet. Elle avoit été très-jolie, quoique petite et un peu grasse; mais la multitude et la variété de ses plaisirs altérèrent bientôt ses traits. Le duc d'Orléans qui n'avoit que trop participé aux dérèglemens de sa fille, se montra après sa mort plus sévère envers les confidens de ses plaisirs qu'il ne l'avoit été jusqu'alors. Il exila la dame d'honneur de cette princesse, et força le comte de Riom de partir pour la guerre d'Espagne, après l'avoir dépouillé de son gouvernement de Meudon, et lui avoir ôté ses charges.

Cette princesse ne fut regrettée de personne ; elle ne coûta pas une larme, même à ses amans. Capricieuse, méchante par caractère, emportée par une passion déréglée, elle ne se fit aucun ami. Le peuple regarda sa mort comme une ven-

geance du ciel ; et les épigrammes les plus sanglantes furent prodiguées à sa mémoire. On sait que quand on lui représentoit que la vie qu'elle menoit faisoit tort à sa santé, elle avoit coutume de répondre *courte et bonne* : elle fut servie à souhait, et moissonnée à la fleur de son âge.

C'étoit alors le règne des aventuriers. En Espagne, des fils de cocher et de jardinier étoient cardinaux ; en France, des hommes nés dans des boutiques d'apothicaire et d'orfèvre, l'un archevêque, depuis cardinal, l'autre contrôleur général, Dubois et Law. Outre ces deux rapports de naissance et de fortune, ces derniers en eurent encore un non moins remarquable dans deux actes religieux faits pour être mis en parallèle : savoir, le sacre de Dubois, nommé à l'archevêché de Cambrai ; et l'abjuration de Law. On jugea que ces deux cérémonies ne rendroient pas l'un plus digne évêque que l'autre bon catholique.

Un d'eux ne tarda pas à être sacrifié à la haine que lui portoient l'Angleterre, la France et l'Empire. Albéroni, dont le projet contre le régent avoit échoué, qui ne

ne pouvoit plus flatter la reine d'Espagne de l'espoir prochain de régner en France comme elle le desiroit, vit bientôt ses services oubliés, quand on le crut moins nécessaire : l'ingratitude des grands est plus ou moins retardée, selon leur intérêt. La reine, dont il étoit le serviteur le plus fidèle, le rendit victime de considérations politiques. Il reçut, au moment où il ne devoit pas s'y attendre, l'ordre de sortir d'Espagne, dans deux jours, sans voir le roi et la reine, ni sans leur écrire.

Cet homme étoit doué des vrais talens du ministère, qui sembloient si étrangers à sa naissance et à son éducation. Il montra pendant le court espace de son administration, ce qu'on pouvoit attendre de l'Espagne bien gouvernée; il avoit voulu servir son maître, comme le cardinal de Richelieu avoit servi le sien : mais le temps, les lieux et le maître même étoient bien différens. Richelieu mourut tenant le timon de l'état que la mort seule lui fit quitter. Albéroni, à qui la reine ne fit pas rendre ce qu'elle devoit à son dévouement, plutôt sacrifié que banni, fut victime des circonstances, et non d'aucune faute de conduite.

Il traversa la France, après avoir quitté l'Espagne, accompagné d'un officier que le régent avoit chargé de veiller sur sa personne. Gènes lui refusa un asyle; Rome le rejetta de son sein; il se cacha quelque temps dans les états de l'empereur, d'où le pape le tira enfin pour lui donner la légation de la Romagne: exemple frappant de la vicissitude des choses humaines!

CHAPITRE VIII.

Systême de Law. Amours de Richelieu avec les Duchesses de Villeroi et de Duras. Sa réception à l'Académie Françoise.

JEAN Law, écossois, chassé de son pays, refugié en Italie, ensuite en France, parvint, à force d'intrigues, à faire adopter un projet de banque générale qui avoit été proposé et refusé dans les états d'où il sortoit, et qui fut réalisé en France, le 5 mars 1716. La nouveauté, le discrédit des billets d'état représentatifs et cautions des dettes de Louis XIV, tout mit en faveur cette nouvelle création. Les billets perdoient 78 et demi, pendant que les actions de la banque gagnoient 15 pour cent. On recevoit les premiers au trésor royal sur le pied de leur perte, et on les payoit en actions sur le pied du gain de celles-ci. Ainsi l'état les retiroit à peu de frais, et s'enrichissoit en se libérant; mais les particuliers

se ruinoient, en se dépouillant de plus de deux tiers de leur bien. C'étoit une véritable banqueroute. C'est dans ce temps qu'est né l'agiot, ce monstre nourri des sueurs du peuple, et du fruit de ses travaux, monstre qui a fait tant de mal au royaume, et qu'on a vu de nos jours engloutir bien des fortunes, pour établir celle de quelques individus plus adroits, plus frippons, ou initiés dans les opérations financières des ministres.

La frénésie s'empara de tous les esprits, à la vue des fortunes aussi énormes que rapides, qui se firent à cette époque. Tel qui avoit commencé avec un billet d'état, à force de trocs contre de l'argent, des actions, et d'autres effets, se trouvoit des millions au bout de quelques semaines. Il n'y avoit plus dans Paris ni commerce ni société. L'artisan, le marchand, le magistrat, l'homme de lettres ne s'occupoient que du prix des actions; la nouvelle du jour étoit leur gain ou leur perte; on s'interrogeoit là-dessus avant de se parler. Des maux produits par le système, les plus grands furent un luxe effréné, qui gagna toutes les conditions, la désertion des cam-

pagnes, et le rehaussement excessif du prix des ouvrages et des denrées. Les villes engloutirent les villages. Les fêtes somptueuses de Louis XIV avoient inspiré le goût de la magnificence; mais il ne s'étoit guères étendu qu'à la cour : l'exemple des nouveaux enrichis, leur facilité à prodiguer l'or, à bâtir des palais, engagea, par un attrait romanesque, les habitans des campagnes à venir tenter le même hasard.

L'illusion ne tarda pas à se dissiper. Le 21 mai 1720, parut un édit qui réduisit les actions à moitié. Cette opération funeste étoit nécessaire, parce que Law avoit mis sur la place infiniment plus de papier que tout l'argent réuni à la banque n'en pouvoit payer. La désolation fut générale; on se souleva contre l'auteur. Le régent promit son renvoi ; mais le lendemain il fut remis en place. Devenu l'exécration du royaume, ce ne fut plus que malheurs et coups d'autorité. On défendit à tout particulier d'avoir chez soi plus de 500 livres d'argent. Le parlement que le duc d'Orléans avoit ménagé d'abord, quand il en avoit eu besoin pour recouvrer ses droits, à qui il avoit rendu celui de faire des

remontrances, mais qu'il traita très-cavalièrement, quand il fut une fois le maître, reçut des lettres d'exil à Pontoise. En huit mois, on vit paroître trente-trois édits, déclarations, arrêts du conseil, pour fixer la taxe de l'or et de l'argent, borner l'argenterie, la bijouterie, augmenter le numéraire, donner les moyens de partager les actions, prescrire la manière de les couper, de les transmettre, de tenir registre, d'ouvrir et fermer les comptes en banque, etc. Tout cela ne put remédier au désastre universel. La désolation qui régnoit dans la capitale, pénétra bientôt dans les provinces; et d'autres fléaux se joignirent encore à ces malheurs. La peste venoit de ravager Marseille; un incendie avoit dévoré la moitié de la ville de Rennes. Tant d'évènemens désastreux devoient nécessairement entraîner la ruine d'une partie du royaume. La France avoit reçu un tel échec, que, malgré les ressources immenses qu'elle renferme dans son sein, elle fut long-temps à voir fermer ses plaies. L'auteur de tant de maux, celui que le peuple desiroit rendre victime de ses fausses opérations, Law, protégé par

le régent, eut le bonheur de s'évader, et de sortir du royaume.

Le duc de Richelieu, riche en fonds de terres substituées, avoit très-peu participé au malheur public ; rien n'avoit pu arrêter le cours de ses galanteries. Après le départ de mademoiselle de Valois, duchesse de Modène, mademoiselle de Charolois crut au moins rester quelque temps sans concurrente. Il parut d'abord moins emporté par ses passions. Le nouveau séjour qu'il venoit de faire à la Bastille avoit tempéré la fougue de ses desirs. Rentré dans les bonnes graces du régent, il s'étoit promis de cesser de mettre sa gloire à lui enlever ses maîtresses. Richelieu parut enfin un homme nouveau. Mais on commande difficilement à la nature ; ses premières inclinations reprirent peu-à peu de nouvelles forces, l'aspect des jolies femmes produisit le même effet sur son cœur ; et il se persuada de plus en plus que c'étoit une folie de borner le nombre de ses conquêtes.

La duchesse ★ ★, toujours indulgente, toujours aimant Richelieu avec ses défauts, ne cessa pas d'être son amie, et la dépositaire de ses secrets. Elle avoit pris le parti

d'habiter souvent sa campagne, et Richelieu voloit à Mantes se consoler avec elle des chagrins qu'il avoit, et goûter des plaisirs, qui, quoique suspendus par d'autres liaisons, n'en étoient pas moins piquans pour eux chaque fois qu'ils s'y livroient. D'ailleurs, la duchesse * * * rassembloit bonne compagnie, sur-tout en femmes, et son amant trouvoit l'occasion de faire de nouveaux choix. Elle aimoit encore mieux le voir ainsi occupé chez elle que de ne pas le voir du tout.

Il y rencontra la jeune marquise de Duras(1); elle étoit belle, vive, enjouée, et fort amoureuse de son mari. Ce triomphe parut à Richelieu digne de lui; et quoiqu'il fût sur le point d'être heureux avec la duchesse de Villeroi, il crut qu'une victoire n'en devoit pas exclure une autre. C'étoit depuis long-temps son système, et il s'en trouvoit fort bien. Il alloit fréquemment chez la duchesse de*** où la marquise vint passer un mois. Il y déploya tous ses talens dans l'art de séduire, et la jeune Duras que son mari négligeoit

(1) Mère du maréchal de Duras, dernier mort en 1789.

beaucoup, s'accoutuma à recevoir les soins d'un adorateur aussi aimable qu'assidu. Elle se persuada n'avoir que de l'amitié pour lui; l'amitié est innocente, et permet de se livrer à des épanchemens qui ne paroissent pas dangereux: mais bientôt on s'apperçoit qu'on a pris un sentiment pour l'autre, et on n'est plus le maître de réprimer celui qu'on ne vouloit point avoir. La marquise de Duras ne connut qu'elle avoit de l'amour que par la jalousie qu'elle éprouva. Richelieu étoit trop prudent pour que l'espérance d'un succès lui fît rien négliger: il alloit souvent à Paris presser la conclusion de son autre roman avec madame de Villeroi; on ignoroit la cause des petites courses qu'il faisoit à la capitale; on le plaisantoit seulement sans pouvoir soupçonner le motif de son absence; mais madame d'Egmont, qui vint passer quelque temps chez la duchesse ***, découvrit ce qui les occasionnoit. Elle assura avoir vu plusieurs fois le duc à l'Opéra avec madame de Villeroi. Elle certifia qu'elle l'avoit rencontré avec elle chez madame de Villars, chez son beau-père le maréchal de Villeroi: malgré leurs efforts

pour cacher leur intelligence, elle en avoit assez vu pour n'en plus douter.

Chaque mot enfonçoit le poignard dans le cœur de la trop sensible marquise de Duras. Elle jugea bien que son amant ne l'aimoit pas seule, et que les sermens qu'il lui prodiguoit tous les jours, n'étoient pas aussi sincères qu'il le prétendoit. Elle connoissoit madame de Villeroi ; sa jalousie lui prêtoit tantôt des charmes qui devoient entraîner Richelieu, et tantôt lui enlevoit jusqu'au plus petit moyen de plaire ; mais ses réflexions se terminoient toujours par la détester. Elle se persuada que des faveurs accordées à son amant le fixeroient auprès d'elle. Elle étoit jolie, et toute femme, avec de l'amour-propre, s'embellit encore à ses yeux. Son miroir l'assura qu'elle ne pouvoit pas avoir de rivale; Richelieu, en la connoissant mieux, ne pourroit pas s'empêcher de rendre justice à des beautés parfaites, et elle résolut de ne rien épargner pour le captiver.

La duchesse * * *, qui s'étoit apperçue de l'attachement de la jeune marquise, avoit tenté de la soustraire au péril qu'elle-même n'avoit pas su éviter. Elle lui avoit représenté Richelieu volage, inconstant, et ne

s'occupant qu'à séduire indifféremment toutes les femmes. Par malheur ses conseils arrivoient trop tard ; l'amour avoit fait dans son cœur des impressions trop profondes, et ces sages avis ne servirent qu'à le déchirer et non à le guérir. La duchesse *** s'apperçut que ses remontrances étoient inutiles, et elle jugea d'après sa propre expérience que la défaite de la marquise n'étoit pas éloignée. Elle sentit que tout ce qu'elle feroit, pour l'empêcher, seroit insuffisant ; et elle s'accoutuma peu-à-peu à voir une nouvelle rivale dans son amie.

La marquise de Duras résolue de se donner à Richelieu pour l'attacher par la reconnoissance d'un si grand bienfait, ne put s'empêcher de communiquer à la duchesse de * * le projet qu'elle avoit conçu. La duchesse devint sa confidente : car malgré les obstacles qu'elle s'efforçoit de mettre à ses amours, elle ne cessoit de la consulter. On peut bien s'imaginer qu'elle s'opposa de tout son pouvoir à cette résolution qu'elle traita de folie. Elle dit à la marquise que le moyen qu'elle vouloit employer étoit au contraire très-propre à lui faire perdre plus vîte son amant ; qu'une

fois satisfait, il n'auroit plus rien qui l'attirât près d'elle ; qu'il falloit le laisser desirer long-temps ; afin que l'attrait de la nouveauté le rendît plus amoureux et plus empressé ; enfin elle fit si bien que la marquise promit de combattre son penchant et de reculer l'instant qu'elle avoit projetté d'abord d'accélérer.

Mais elle avoit affaire à un homme trop habile dans l'art de séduire, pour ne pas tirer un grand parti du plus petit avantage qu'on lui donnoit. Il ne pouvoit plus douter qu'il fût aimé : cette certitude confirmoit en lui celle de sa victoire ; il savoit bien qu'il ne lui manquoit qu'une occasion pour être heureux, et le sort le servoit toujours si bien qu'il ne la crut point éloignée.

Effectivement le feu prit un soir à la cheminée de la cuisine, et quoique peu considérable, il n'en effraya pas moins toutes les femmes qui habitoient le château. La marquise de Duras fut celle qui témoigna le plus de peur ; Richelieu s'empressa de la rassurer ; son assiduité étoit si naturelle, dans cette circonstance, qu'elle n'étonna personne. Il étoit arrivé après soupé.

Accoutumé à mettre à profit tous les évènemens, il vit bien que celui-ci le mèneroit à son but.

La marquise de Duras se trouvant légèrement indisposée de l'effroi qu'elle avoit eu, se retira de bonne heure dans son appartement. Elle avoit l'habitude d'en exclure le duc qu'elle redoutoit : mais dans ce moment, il venoit de lui témoigner tant d'intérêt, qu'elle ne put lui en refuser l'entrée. Il y auroit eu de la cruauté ; et la marquise n'avoit pas la force d'en avoir envers un homme qui s'étoit si vivement empressé de la rassurer. Il resta donc près d'elle, et lui témoigna tant d'amour, que la marquise, entraînée par le sien, oublia les excellens conseils de la duchesse ***. Sa raison s'égara ; son cœur parloit pour son amant, qui n'étoit pas homme à laisser échapper une si belle occasion. Il la saisit très-habilement, et vouloit même passer la nuit avec la marquise ; mais elle n'y consentit pas, refusant de mettre sa femme-de-chambre dans le secret. Cette femme couchoit dans un cabinet voisin de l'anti-chambre ; et elle pouvoit entendre entrer et sortir. Le duc, qui avoit projetté de ne pas coucher



dans son appartement, piqué du refus, se servit de son passe-par-tout, pour entrer dans celui de la duchesse * * *, qu'il assura de toute sa tendresse à son tour, ignorant ce qui venoit de se passer. Celle-ci reçut des hommages qui ne lui étoient point destinés.

La marquise de Duras, qui avoit été timide le soir, n'en fut que plus passionnée le lendemain. Les instans qu'elle avoit passés, lui paroissoient devoir être les avant-coureurs de mille autres semblables ; et elle comptoit être dédommagée de ceux que la brièveté du temps lui avoit interdits : mais son amant, qui avoit partagé ses bonnes graces, ne se trouvoit pas disposé à seconder de si favorables dispositions. Bien convaincu que pour ce moment le repos étoit ce qui lui convenoit le mieux, il se garda bien de répondre aux agaceries de la jeune marquise. Elle, de son côté, s'imagina qu'il étoit fâché de ce qu'elle lui avoit refusé de rester plus long-temps ; et elle chercha les moyens de l'appaiser, tandis qu'il s'éloignoit d'elle, et qu'il évitoit d'entrer dans aucune explication.

Rendue dans son appartement, elle s'at-

tendoit qu'il alloit venir lui porter ses plaintes ; les momens lui parurent d'une longueur mortelle : à chaque minute, la montre étoit consultée ; et que l'aiguille tournoit lentement à son gré ! mais elle ne marqua pas l'instant du bonheur. Richelieu réparoit dans les bras de Morphée les fatigues de la veille ; il étoit loin de penser à l'inquiétude et au tourment qu'il causoit. La marquise impatiente, furieuse, lasse d'attendre, crut trouver dans son lit le sommeil que son amant goûtoit si tranquillement ; mais il fuit loin d'elle, et elle revit le jour sans pouvoir fermer les yeux. Enfin la lassitude, l'accablement lui procurèrent quelques heures de repos troublé par des rèves effrayans.

Richelieu, en recouvrant de nouvelles forces, avoit repris plus d'amour ; il vint trouver la marquise qui se promettoit bien de lui faire éprouver les effets de son mécontentement, mais qui, heureuse de le voir, sentit le reproche expirer sur ses lèvres, et toute sa colère s'évanouir. Elle n'osa même lui demander pourquoi il n'étoit pas venu la veille : ce fut après bien des détours qu'elle parla de sa femme-de-chambre.

Le duc ne manqua pas de se plaindre, et de dire que quand on aimoit véritablement, on trouvoit les moyens de le prouver. Alors elle le pria elle-même d'indiquer ces moyens, avouant que la bonne volonté ne lui manquoit pas, mais qu'elle ne pouvoit pas trouver de raisons plausibles, pour éloigner sa femme-de-chambre. Richelieu, fertile en expédiens, l'assura que rien n'étoit si facile; qu'elle n'avoit qu'à dire que depuis quelque temps cette femme étoit somnambule; qu'elle parloit haut, se levoit souvent; et que la nuit dernière encore, elle l'avoit empêché de dormir.

La marquise de Duras ne put s'empêcher de rire de cette belle invention, et promit d'en tirer parti. Effectivement, elle se plaignit à sa femme-de-chambre même d'un défaut que celle-ci n'avoit pas, et qui l'étonna fort. La pauvre fille s'excusa auprès de sa maîtresse; et lui dit qu'elle ne s'étoit jamais apperçue de cette maladie. La marquise, qui vit son chagrin, eut besoin de l'assurer que cette incommodité ne lui nuisoit pas dans son esprit; qu'elle étoit contente de son service; mais qu'il falloit seulement qu'elle couchât loin de sa chambre.

Madame

Madame de Duras paroissoit fatiguée ; et loin d'attribuer à Richelieu l'insomnie qui avoit altéré ses traits , la femme-de-chambre fut déclarée la cause de tout le mal. Elle fit à sa guise un récit de tout ce que cette femme avoit fait la nuit, et de la peur horrible qu'elle-même avoit éprouvée. Tout le monde lui conseilla d'éloigner cette dangereuse somnambule ; et la duchesse de * * * fut la première à désigner une chambre écartée, où elle pourroit faire à son gré tout le bruit qu'elle voudroit. La pauvre femme-de-chambre étoit inconsolable ; elle protestoit qu'elle ne se souvenoit de rien , et craignit de perdre une place qui étoit très-bonne. La marquise , contente de ses services , lui fit plusieurs présens , pour la rassurer.

Nos deux amans , débarrassés ainsi de leur argus , s'arrangèrent de façon à profiter de son absence. La nuit fut prodigieusement différente pour la marquise, de celle qui l'avoit précédée. Le jour lui avoit semblé un siècle à paroître ; et cette fois-ci, elle fut étonnée de le voir arriver si tôt.

Le duc de Richelieu , heureux avec madame de Duras , étoit bien certain de l'être

aussi avec la duchesse de Villeroi. Tout étoit convenu entre elle et lui : l'absence de M. de Villeroi devoit être l'instant de leur réunion. La Fosse, valet de confiance du duc, arriva à Mantes avec un billet de madame de Villeroi, qui lui annonçoit pour le sur-lendemain ce moment fortuné. Le rendez-vous étoit pour onze heures du soir ; il devoit trouver la petite porte du jardin ouverte, et de-là être introduit par un escalier dérobé dans l'appartement de la duchesse. Il falloit concilier cette nouvelle aventure avec son intrigue avec madame de Duras. Richelieu, qui n'étoit jamais arrêté par les obstacles, crut d'abord que le prétexte d'une maladie pourroit lui servir ; mais il ne voulut pas l'employer, persuadé que les deux femmes qui s'intéressoient à lui, se disputeroient le plaisir de lui prodiguer leurs soins, comme cela lui étoit arrivé, lors de sa liaison avec la malheureuse princesse de * * *.

Le duc avoit appris en même temps que le marquis de Dangeau étoit tombé dangereusement malade ; et comme plusieurs académiciens lui avoient promis la première place vacante à l'Académie françoise, il

crut devoir faire part de cette nouvelle à la duchesse * * * et à la marquise de Duras, pour pouvoir retourner librement à Paris. Le nom qu'il portoit, lui ouvroit sans doute la porte de l'Académie, comme petit-neveu du fondateur; mais il n'imposoit pas aux académiciens la nécessité de le nommer. Les saillies d'un esprit naturel le faisoient déja citer; il étoit grand-seigneur; il ambitionnoit le fauteuil: l'Académie l'avoit désigné pour être un de ses membres. S'il n'avoit alors que vingt-quatre ans, les trente neuf distributeurs de la gloire littéraire avoient sans doute devant les yeux cette maxime de Corneille:

> Aux ames bien nées,
> La valeur n'attend pas le nombre des années.

Richelieu parut impatient de s'asseoir au milieu de ces quarante immortels, et ce desir de gloire fut un nouveau mérite auprès de ses maîtresses. Elles l'engagèrent à ne pas négliger de s'assurer complettement de la bonne volonté des académiciens, dans le cas où le marquis de Dangeau viendroit à mourir. La marquise de Duras sur-tout sentit la valeur du sacri-

fice qu'elle faisoit en permettant à Riche-lieu de s'absenter : mais en même temps elle ne put se défendre d'un léger mouvement d'amour-propre, en réfléchissant que c'étoit pour en faire un académicien. La jeunesse du candidat augmentoit la valeur du titre ; et elle crut déja partager les applaudissemens qu'il devoit recevoir. Elle ne prévoyoit pas qu'en lui accordant la liberté, elle alloit se donner une rivale de plus.

Richelieu débarrassé des entraves qui l'arrêtoient, vole à Paris cueillir dans une double carrière de nouveaux lauriers. Libre par le départ de son mari, la duchesse de Villeroi s'abandonne à tous les transports. Plus ses desirs avoient été contrariés, plus ils avoient acquis de véhémence; et le duc, malgré l'art dont il usoit au besoin, put à peine suffire à tout l'amour qu'on lui montra. Cependant il sut prouver à la duchesse qu'il n'abandonnoit le champ de bataille qu'après qu'on lui rendoit complettement les armes.

Toujours aimable après la victoire, il se fit adorer du vaincu. La duchesse crut tous les jours l'aimer davantage; elle le

voyoit où il n'étoit pas; elle auroit desiré pouvoir parler de lui à tous les êtres qu'elle rencontroit; rien n'approchoit à ses yeux d'un tel amant : Richelieu étoit son héros, son dieu; et elle fit mille extravagances qui devoient tôt ou tard compromettre sa réputation.

Mademoiselle de Charolois, qui étoit toujours sur les rangs, avoit écrit au duc qu'elle espéroit le voir à un bal qu'on donnoit à l'hôtel de Condé. Il y parut, et cette princesse qui avoit souvent des reproches à lui faire, les oublia pour admirer sa tournure et ses graces. L'absence de la lune fit indiquer un rendez-vous pour le lendemain au soir, où le duc se conduisit, de manière que mademoiselle de Charolois n'en conserva qu'un souvenir enchanteur.

Le marquis de Dangeau mourut, et le duc de Richelieu fut unanimement nommé pour occuper sa place. Aussi-tôt plusieurs beaux-esprits furent chargés du soin de composer son discours de réception. Fontenelle, qui ne négligeoit aucune occasion de faire sa cour aux grands, prit la plume pour le duc; Destouches, Campistron

l'imitèrent, et il n'eut que l'embarras du choix. Il corrigea lui-même ce qu'il trouva de défectueux dans ces ouvrages; et guidé par un tact que la nature lui avoit donné, il fut moins éloquent que ces auteurs, mais plus concis; ne s'attachant qu'aux choses, il ne dit que ce qu'il falloit précisément. Son discours devint son ouvrage, et lui fit honneur. On ne trouve cependant, dans les matériaux qu'il a laissés, que quelques idées, peu de logique, et point d'ortographe.

Dans ce discours, il saisit avidemment l'occasion de louer Louis XIV. Quelques phrases mettront à même de voir qu'il le regardoit comme le plus grand roi. On conservera l'ortographe de l'académicien.

» Il manquoit, dit-il, à la gloire de » l'académie, et à la perfection des heu- » reux desseins de M. le cardinal de » Richelieu, que le plus grand roi du » monde les honorât de sa protection. » Il étoit bien juste qu'un prince, sous le » *reigne* duquel les arts et les belles- » lettres ont eu tant d'éclat, fût le chef » d'un corps qui *doit* et mérite *d'en* être » juge. Louis le Grand vouloit l'être par-

» tout, et faire triompher l'esprit et le *goust* » dans le *seint* de son royaume, comme » il a fait long-temps triompher ses armes » au-dehors. Il avoit allumé le *flambau* » de la guerre, et répandu la terreur chez » ses ennemis; mais en même temps il » vouloit que ses conquêtes ne *dérangassent* pas l'ordre et la tranquillité.

Il ajoute encore, en parlant toujours du même prince : « je dirai seulement que » je l'ai vu réunir la fierté la plus redoutable à ses ennemis, la bonté d'un père » de famille. Sa *court* a été l'asyle des » princes malheureux. Jamais roi n'est » monté sur le trône avec une majesté » plus grande, ni n'en a *rendus* l'*accez* » plus facile, prêt à toutes les heures du » jour à écouter le moindre de ses sujets, » et prêt à lui rendre justice, charmé » qu'elle lui pût être favorable; *pront* » à répandre ses bienfaits, il savoit les » accompagner de graces qui en redoubloient le *pris*. Respecté de ses sujets, » redouté de ses ennemis, adoré de ses » domestiques, il est mort avec un courage héroïque et *crétien*, regretté de

» tout son royaume, et admiré de l'Europe
» *antiere* ».

Que diroit-on de plus d'un souverain qui auroit fait continuellement le bonheur de son peuple? Richelieu pensoit ce qu'il disoit; Louis XIV étoit pour lui le premier des rois; et c'est sans doute mettre en contradiction ses principes et sa conduite que de placer dans sa bouche la critique de ce règne.

Toutes les femmes qui s'intéressoient à lui, et le nombre en étoit grand, voulurent assister à sa réception académique. Son discours, qu'on assura être de lui, fut à leurs yeux une nouvelle preuve de son esprit. Tout est beau dans ce qu'on aime. Fort enclines à l'admiration, ces dames savourèrent les éloges prodigués au récipiendaire, qui leur parut une connoissance plus digne encore d'être cultivée.

Quelquefois trop de mérite devient à charge; le duc de Richelieu en fit le soir même l'expérience. Couvert des lauriers littéraires, l'amour lui destinoit encore une triple couronne. Il reçut trois billets indicatifs d'autant de rendez-vous donnés par mademoiselle de Charolois, mesdames

de Duras et de Villeroi. D'autres lettres, sans en indiquer positivement, annonçoient le desir qu'on avoit de le voir. Richelieu se décida bientôt à ne faire aucune malheureuse. Il en avoit les moyens presque à commandement, et savoit adroitement les ménager. Avec d'aussi belles qualités, il crut pouvoir, sans danger, accepter les trois rendez-vous qu'on lui donnoit.

La duchesse de Villeroi, comme la plus nouvelle maîtresse, fut réservée pour la dernière; c'étoit avoir la pomme. Il trouva seulement qu'il étoit prudent de déranger l'heure des rendez-vous, pour les fixer à sa guise. Mademoiselle de Charolois fut la première à le complimenter de ses succès. Sa tête étoit exaltée; elle eut besoin que l'académicien tempérât l'effervescence de ses sentimens. Richelieu, toujours prêt à obliger les belles, porta le calme dans cette ame agitée. Il courut dans la même journée recevoir les félicitations de la marquise de Duras; et finit par répondre trèséloquemment aux complimens de madame de Villeroi.

Après tous ces travaux académiques, il

passa quelques jours dans l'intérieur de son hôtel, à prendre du repos. Cependant il envoyoit sa voiture se promener dans Paris, et s'arrêter aux portes qu'il désignoit, pour faire croire qu'il étoit toujours occupé, et ne se reposoit jamais.

CHAPITRE IX.

Voyage du Duc de Richelieu à Modène. Aventure du Couvent, où il va voir la Duchesse de Villeroi, déguisé en Abbé.

IL avoit reçu plusieurs lettres de madame la duchesse de Modène, toutes remplies d'amour, et de sermens de ne jamais l'oublier. Elle lui faisoit part, en même temps, que son mari étoit instruit de leur ancienne tendresse, et qu'il falloit avoir la plus grande circonspection. Elle l'engageoit pourtant à venir la voir, mais à emprunter quelques déguisemens. Richelieu, qui aimoit à vaincre les difficultés, et pour qui toute espèce d'obstacle étoit toujours un nouvel aiguillon, forma aussitôt le projet d'aller à Modène.

Il part sans suite, prend un nom supposé, et arrive en Italie. L'homme qui l'accompagnoit, s'étoit muni de brochures et de livres sur les affaires du temps. Il descend à Modène dans une auberge, sous le nom de Gasparini, et se fait passer pour un colporteur, ainsi que la Fosse, son

confident, qui avoit métamorphosé son nom en celui de Romano. Le premier jour, ils parcourent seulement la ville, et font accroire dans l'auberge qu'ils sont des marchands qui gagnent leur vie à brocanter.

Ils ne tardent point à se rendre au palais de la princesse, qui étoit instruite de l'arrivée du duc. Il devoit se trouver sur son passage, quand elle iroit à la messe. Romano et Gasparini étalent leurs livres ; des curieux s'empressent de les entourer, et Romano trouve son profit dans le déguisement. Gasparini épioit l'instant où la princesse sortiroit : elle paroît ; il met en vue sa marchandise, et a soin d'éloigner les importuns qui pourroient empêcher la princesse de l'appercevoir. Elle s'arrête un instant auprès de ces prétendus marchands, regarde leurs livres, et continue son chemin, pour aller à la chapelle.

Richelieu crut qu'il n'avoit pas été reconnu ; il avoit cependant présenté des livres à la princesse, il lui avoit parlé, et étoit désolé qu'elle n'eût pas fait plus d'attention à lui. Cette comédie ne lui plaisoit qu'autant qu'elle devoit lui procurer un tête-à-tête. Il avoit fait ce voyage pour donner, disoit-

il, un héritier au duc de Modène, dont l'épouse n'étoit point encore grosse. Il espéra qu'il seroit plus heureux au retour de la princesse, et il continua de débiter sa marchandise que Romano vit vendre avec grand plaisir.

Madame de Modène revint aux marchands, examina avec plus d'attention leurs livres, fixa les yeux sur le duc, parla à Romano, lui demanda de quel pays il venoit, s'il étoit bien fourni en livres; et s'adressant ensuite à Richelieu, lui dit de lui procurer un livre qu'elle nomma. Richelieu l'assura qu'il étoit à son auberge, et que dans un moment elle l'auroit. La princesse parut satisfaite, et donna ordre de laisser entrer dans une heure ce colporteur dans son appartement.

Le duc, enchanté du rendez-vous qui lui étoit donné, quitte promptement sa boutique ambulante, et va à son auberge attendre l'instant du bonheur. Il y avoit huit mois qu'il n'avoit vu madame de Modène, et sa possession devenoit presque une nouveauté pour lui. D'ailleurs le plaisir de tromper un prince jaloux étoit déja une jouissance fort agréable.

Il se rend au palais de la princesse, est introduit, et se trouve seul avec une femme qui l'adore. Rien ne peut dépeindre la joie qu'elle eut de le voir, et de le lui témoigner. Elle lui sut un gré infini du rôle qu'il jouoit pour elle, et le dédommagea amplement des petits désagrémens qu'il lui avoit fait essuyer. Elle trouva son cher duc plus enchanteur encore sous le nom de Gasparini. Son déguisement ne lui étoit point avantageux ; mais il annonçoit de l'amour, et cette idée lui donnoit bien des charmes.

Quoique très-animée, cette première entrevue fut troublée par la crainte d'être surpris. La prudence, cette vertu si peu écoutée des amans, avertit ceux-ci qu'un long entretien pouvoit être suspect. La princesse n'avoit point osé défendre l'entrée du cabinet où elle étoit, de peur d'éveiller le soupçon. Il fallut se séparer avec promesse de se revoir promptement. Le prince devoit aller à la chasse deux jours après : ce jour fut choisi pour se livrer avec plus de sécurité à de nouveaux transports.

Il arriva, quoique lentement, au gré de

leur impatience : le duc de Modène part, pour aller faire la guerre à de timides animaux, et Richelieu vient occuper sa place auprès de sa femme. Il étoit censé lui porter de nouveaux livres ; et madame de Modène, devenue plus hardie par l'éloignement de son mari, avoit ordonné de la laisser seule.

La duchesse avoit fait préparer la veille un cabinet délicieux, destiné, disoit-elle, à la lecture. Des emblêmes allégoriques, que Richelieu et elle seule pouvoient expliquer, leur rappelloient ces premiers plaisirs, dont le souvenir est toujours enchanteur, qu'ils avoient goûtés à Paris. Une tresse de cheveux, qu'elle avoit alors dérobée à son amant, étoit sur un petit autel surmonté d'une couronne, où l'on voyoit deux cœurs enlacés. Elle lui montra ce trésor, lui dit qu'il avoit été depuis son mariage son unique consolation ; qu'elle n'étoit pas un seul jour sans le visiter, sans le couvrir de baisers, et souvent sans l'arroser de ses larmes. Elle se jette ensuite dans les bras du duc, qui s'empresse de lui faire oublier son chagrin et ses malheurs.

Plusieurs rendez-vous se succédèrent, et ne furent point troublés par des importuns. Nos amans, libres et sans crainte, tâchèrent de réparer le temps qu'ils avoient perdu. La princesse desiroit avoir une image vivante de son amant; elle étoit impatiente de posséder un gage de sa tendresse, et vouloit qu'il ne se séparât pas d'elle sans qu'il fût renfermé dans son sein. Quel plaisir elle se promettoit de soigner elle-même et d'élever un rejetton de l'homme qu'elle préféroit à tout!

Le duc de Modène retourna à la chasse. Ce jour-là, la ferveur des deux amans fut plus grande encore, et le temps avoit fui avec plus de rapidité. Richelieu devoit partir incessamment: la duchesse ne pouvoit se décider à le quitter; elle avoit toujours quelque chose de plus à lui dire, et l'heure s'étoit écoulée sans qu'ils y fissent attention. On entend du bruit; mais ce ne fut que quand il eût augmenté qu'ils y prirent garde; c'étoit le duc de Modène qui revenoit de la chasse plutôt que de coutume; elle avoit été heureuse, et il venoit en faire part à sa femme. Les amans sortirent promptement de leur distraction, et

et s'apprêtèrent à faire tête à l'orage. Richelieu, qui avoit de la présence d'esprit, rassura la princesse, en la suppliant de n'être point effrayée, et de se fier à lui.

Le prince entre dans le cabinet ; et Richelieu, qui l'avoit entendu venir, tenoit sous le bras les livres qu'il avoit apportés. Il assura la princesse, en la saluant, qu'il lui procureroit le lendemain ceux qu'elle lui faisoit l'honneur de lui demander. Le duc de Modène regarde attentivement ce colporteur qui se préparoit à sortir ; lui dit de rester, et l'interroge sur son commerce. Richelieu répond hardiment ; il parle un mauvais françois, mêlé d'italien; et interrogé de nouveau sur le lieu de sa naissance, il se dit Piémontois.

Après plusieurs questions, le prince lui demande s'il a été à Paris ? Le marchand répond que oui, et que c'est dans cette ville qu'il a fait un meilleur commerce; que les satyres contre le système de Law, et les brochures qui traitoient des amours de l'abbé Dubois, ainsi que de la manière dont il avoit été sacré archevêque de Cambrai, ayant reçu, le même jour la prêtrise,

le diaconat, le sous-diaconat, les quatre mineurs, la tonsure, ce qui avoit fait dire au célébrant impatienté, ne faudra-t-il pas que je reçoive aussi le baptême ? à quoi quelques plaisans répondirent que c'étoit au moins le jour de sa première communion : que toutes ces brochures auroient fait sa fortune, si le nouvel archevêque n'eût donné des ordres très-précis de mettre à Bicêtre ceux qui les colporteroient; que lui avoit été menacé d'être arrêté, et étoit venu en Italie continuer son petit commerce. Et là-dessus, il supplia son altesse de lui accorder sa protection.

La duchesse de Modène n'étoit pas tout-à-fait tranquille; cependant l'assurance avec laquelle parloit son amant, et le ton de vérité qu'il empruntoit pour débiter ses mensonges, calmèrent bientôt ses inquiétudes. Le duc, son époux, qui prit plaisir à écouter ce prétendu colporteur, l'interrogea encore sur différens objets, et lui demanda s'il avoit vendu de ses brochures à beaucoup de seigneurs ennemis de la régence et de l'archevêque qui en étoit l'ame. Le duc de Richelieu, très-au fait des intrigues de cette cour, amusa le prince par le

récit qu'il lui en fit, et les anecdoctes qu'il raconta. Dans la conversation qui s'animoit, le prince lui demanda s'il avoit eu occasion de vendre de ses livres au duc de Richelieu. Celui-ci l'assura que c'étoit une de ses meilleures pratiques, qu'il ne paroissoit rien de nouveau sans qu'il le lui portât, et qu'il avoit causé plus d'une fois avec lui, comme il avoit l'honneur de le faire avec son altesse.

Le duc de Modène parut très-charmé que ce colporteur connût un homme qui lui étoit suspect, et dont il avoit tant entendu parler. Je suis bien fâché, lui dit-il, de ne l'avoir pas vu durant le séjour que j'ai fait à Paris ; j'ai cependant soupé avec lui, mais il étoit loin de moi, et je n'y fis pas alors attention. Avez-vous entendu parler de ses aventures ? Sont-elles aussi vraies et aussi multipliées qu'on le dit ? Monseigneur, reprit Richelieu, j'ai entendu dire par-tout qu'il avoit eu les premières femmes de la cour; qu'il avoit été adoré de différentes princesses; et qu'il avoit un talent tout particulier pour séduire les femmes. On ne parloit que de ses bonnes fortunes, tout le temps que j'ai demeuré à

Paris, et des tours qu'il jouoit aux maris, et aux mères. Il est donc bien séduisant et bien adroit, répliqua le prince! — Au point, monseigneur, que s'il avoit gagé de venir dans votre palais à votre insû pour y tenter quelques aventures extraordinaires, je serois de la moitié du pari. — Oh! pour cela, ce seroit un peu fort, et je lui défie bien, malgré toute son adresse, de me jouer un pareil tour.

Le colporteur se retira, après avoir reçu ordre du prince de lui apporter différens livres, en même temps qu'il remettroit ceux de la princesse. Richelieu jouit intérieurement de la scène qui venoit de se passer, et ne put s'empêcher de bénir l'influence de son étoile, qui le mettoit à même de posséder une princesse charmante, et de tromper si plaisamment son mari.

Il se rendit aux ordres du prince, et eut encore avec lui une conversation à-peu-près pareille. On peut se figurer combien les amans, qui se réunirent quelques jours après, s'amusèrent de tout ce qui s'étoit passé. Ils se firent de nouveaux sermens de s'aimer, et décidèrent qu'enfin il falloit se séparer. La princesse ne s'arracha

pas de ses brás, sans répandre des pleurs; elle lui dit qu'elle emploieroit tous les moyens de faire un voyage en France, et que cette espérance soutiendroit son courage.

Richelieu, que de nouveaux triomphes attendoient à Paris, quitta Modène avec plaisir; il commençoit à être las du rôle qu'il jouoit: c'étoit la complaisance qui en avoit prolongé la durée. Il avoit écrit aux femmes qui s'intéressoient à lui, qu'il étoit obligé de faire un voyage à Richelieu; et il avoit envoyé de Modène toutes ses lettres à un homme qui les faisoit partir pour cette ville, d'où elles revenoient à Paris. Avec cette précaution, il avoit éloigné le soupçon de son voyage, et faisoit partager à toutes ses maîtresses l'ennui où il se disoit plongé.

Il fut reçu comme un amant adoré; la joie qu'occasionnoit son retour étincella dans tous les yeux, et il fallut toute son adresse pour suffire à l'empressement qu'on eut de célébrer son arrivée. Il avoit écrit à la duchesse de Villeroi; et cette lettre étoit tombée entre les mains de son beau-père, qu'on disoit amoureux de sa belle-

fille. Il s'étoit déja apperçu de l'amour qu'elle avoit pour le duc, et il chercha tous les moyens de s'en assurer davantage. Ils ne furent pas difficiles à trouver. Une femme qui aime éperduement, et qui a été long-temps sans voir son amant, est naturellement imprudente. La jeune duchesse le fut ; et le maréchal de Villeroi, qui surprit de nuit Richelieu qui s'évadoit de chez elle, crut devoir par honneur, quoiqu'on publiât que ce fût par jalousie, faire cesser ce désordre. Il fit assembler la famille; et du consentement de tous les parens, il fut décidé que la trop foible duchesse iroit se reposer au couvent.

Elle eut à peine le temps d'en instruire son amant, et partit sans le voir, accablée d'un contre-temps si fâcheux. Richelieu, touché d'abord de sa disgrace, se consola bientôt avec madame de Duras et mademoiselle de Charolois. Il étoit occupé aussi à faire sa cour à mademoiselle le Gendre ; et cet agréable passetemps fit diversion au léger chagrin qu'il put avoir de la retraite de madame de Villeroi.

Deux mois s'écoulèrent sans qu'elle pût se procurer le plaisir de revoir son amant. Elle attendoit impatiemment une occassion favorable : elle avoit trouvé seulement celle d'écrire ; et Richelieu, que l'absence rendoit toujours amoureux, sentit naître les desirs de surmonter les obstacles qui l'éloignoient d'elle. Il est facile à un amant de s'introduire chez une femme qui est d'accord avec lui. Il ne tarda pas à en donner la preuve. La duchesse de Villeroi avoit dans son couvent une cousine qui avoit des liaisons avec le prince de ***, et qui y étoit de même enfermée pour avoir les sens trop prompts ou le cœur trop sensible. Elle étoit dans les mêmes dispositions que sa parente ; toutes deux brûloient du desir de revoir ceux qu'elles aimoient. Elles profitèrent d'une fête que l'on célébroit dans le couvent. Les religieuses devoient être plus occupées, et les pensionnaires avoir plus de liberté : elles avertirent leurs amans de se déguiser en abbés, et de venir le jour qu'elles croyoient si favorable. On gagna, à force d'argent, un desservant chez qui ils descendirent, et qui les présenta à l'abbesse, comme des

neveux du curé de Joire, qui étoit supérieur du couvent.

Ce titre leur procura une réception distinguée ; l'abbesse même les traita avec amitié, d'autant plus que leur bonne mine prévenoit en leur faveur. On n'avoit pu avoir ce jour-là de prédicateur, et on les pria de faire un petit sermon. Leur embarras devint très-grand : ils dirent qu'ils n'avoient pas les pouvoirs ; mais l'abbesse insista, en disant que ce seroit un exercice de piété fait dans le grand parloir, et qu'il n'y avoit aucun obstacle à ce qu'un d'eux portât la parole. Elle les assura en même temps que l'auditoire seroit peu nombreux. En vain Richelieu objecta-t-il qu'il n'avoit point de discours préparé : on lui fit personnellement tant d'instances qu'il fallut céder. Il demanda de l'indulgence, et dit que puisqu'on l'exigeoit, il alloit prêcher d'abondance.

Il parloit facilement et avec graces : sa figure embellit son discours ; les bonnes religieuses furent très-contentes de lui : elles furent même étonnées qu'il prêchât si bien en in-promptu ; et Richelieu fut lui-même étonné de n'avoir pas déraisonné

davantage. Le sermon fini, ils entrèrent dans une salle basse où étoient la duchesse de Villeroi et sa cousine. Le respect qu'on avoit pour ces dames fit retirer les autres personnes, et l'abbesse avoit demandé la permission de s'absenter pour donner quelques ordres. Le desservant crut devoir se retirer aussi sous un prétexte quelconque, et laissa les quatre amans en liberté. Le premier moment passé, il fut convenu, crainte de surprise, qu'un couple veilleroit à la porte, tandis que l'autre causeroit particulièrement ; et alternativement ils se rendirent le même service. Le plaisir de tromper tant de surveillans ne fut pas l'attrait le moins piquant de cette aventure.

L'abbesse avoit fait préparer une collation pour les jeunes abbés. Leurs maîtresses la partagèrent, et la joie fut générale. Un mot, un geste, un regard, tout leur rappelloit ce qui venoit de se passer. Les abbés firent assaut d'esprit, et fixèrent l'attention de l'abbesse, qui, sans avoir la fraîcheur de la jeunesse, conservoit encore un cœur tendre. Le duc de Richelieu surtout lui parut fait pour diriger un couvent avec prudence. Elle auroit desiré qu'il pût

remplir la place de son oncle prétendu. La nuit avertit les amans qu'il falloit se séparer; et les deux abbés ne quittèrent pas le couvent sans emporter les regrets de ces dames, ainsi que de la bonne abbesse qui avoit, disoit-elle, passé une délicieuse soirée. Elle les engagea à revenir; ils profitèrent encore une fois de la permission: mais ils n'osèrent continuer ce rôle, de crainte que le curé de Joire ne découvrît enfin qu'ils n'étoient pas ses neveux.

CHAPITRE X.

Réception du Duc au Parlement, en qualité de Pair. Suite de ses Amours. Orgie faite à Calais.

LA moindre action du duc de Richelieu avoit bientôt de la célébrité. Ce qui ne fixoit l'attention de personne dans un autre, attiroit tous les regards, quand il étoit question de lui. Il fut reçu pair au parlement pour son duché de Richelieu, le 6 mars 1721; et ce fut un jour de fête pour les femmes et pour une partie du peuple. Reçu une seconde fois en 1723 pour le duché de Fronsac, il eut également parmi les spectateurs une foule de femmes qui avoient eu part à ses hommages, ou qui aspiroient à les recevoir.

Madame de Flamarens venoit de subir le sort des autres, sans posséder davantage l'art de le rendre fidèle. Elle avoit fixé un rendez-vous pour le jour de sa réception, croyant être la première à recevoir les vœux du nouveau pair. Madame de Duras,

mademoiselle le Gendre, madame de Villeroi qui avoient plus de liberté, et mademoiselle de Charolois eurent la même prétention.

Madame de Flamarens avoit une belle-mère dévote, qui, malgré sa dévotion et sa vieillesse, prenoit grand plaisir à entendre le duc de Richelieu. Elle lui trouvoit de l'esprit, de la vivacité; et il se conduisoit devant elle de manière à diminuer la réputation qu'il avoit d'être libertin. Il étoit trop adroit, pour ne pas saisir le foible de cette femme, toutes les fois qu'il la rencontroit chez madame de Flamarens: aussi en étoit-il toujours très-bien reçu, et pouvoit-il voir librement sa maîtresse. Un jour qu'il étoit venu prendre du thé chez elle, se trouvant libre, et loin des importuns, il crut devoir mieux employer son temps qu'à déjeûner. Madame de Flamarens, très-disposée à recevoir la moindre preuve de son amour, s'abandonna sans réserve à celles qu'il voulut lui en donner. Elles furent multipliées; et le duc, qui avoit eu d'autres femmes à convaincre de sa tendresse, se trouva très-fatigué. Il se disposoit à sortir pour aller prendre un

restaurant, quand la bonne belle-mère arriva.

Son premier soin fut de retenir l'amant, qui se plaignit de sa santé. Il lui dit que, depuis plusieurs jours, il étoit incommodé; qu'il avoit fait diette, et qu'il se sentoit un peu foible. Cette bonne dame avoit coutume de faire mettre chez sa femme-de-chambre un petit pot-au-feu, pour manger de meilleur potage: elle offrit un bon bouillon au duc, pour le restaurer. En vain voulut-il s'opposer à sa bonne volonté, elle exigea qu'il l'acceptât, et prétendit même le lui donner de sa main. Elle sortit aussi-tôt, en lui ordonnant de l'attendre, et nos amans rirent beaucoup de ce qu'une dévote mettoit tant d'ardeur à réparer les forces d'un homme qui venoit de les perdre avec sa belle-fille. Ils admirèrent le pouvoir de la dévotion qui faisoit de si belles choses. La dévote revint; le bouillon fut pris; et le duc de Richelieu, après l'avoir bien remerciée, l'assura que jamais bouillon n'avoit été accepté dans un moment plus favorable.

Vers ce temps-là, il étoit brouillé avec madame de Villeroi, qui avoit été convaincue

de ses infidélités. L'amour-propre et la colère plus forts que l'amour, avoient occasionné cette rupture. Elle haïssoit trop l'infidèle, pour que cette haine pût durer long-temps. Deux mois s'écoulèrent à peine, qu'elle fut désolée de l'avoir si mal traité. Elle lui fit parler, chercha toutes les occasions de le revoir, se présentoit dans toutes les maisons où il avoit coutume d'aller, et fut trop heureuse qu'il la reprît, elle qui croyoit devoir lui faire acheter son pardon.

Madame la duchesse de Modène, qui ne cessoit de s'occuper du duc de Richelieu, qui s'en entretenoit avec tous ceux à qui elle croyoit pouvoir en parler sans se compromettre, voulut absolument revoir l'amant qui étoit toujours présent à sa pensée. Elle venoit d'avoir une maladie assez dangereuse; et quand elle fut rétablie, elle dit à son mari que dans le moment du danger, elle avoit fait vœu d'aller à Notre-Dame de Lorette: elle lui demanda la permission de l'accomplir. Le prince y consent; mais il se dispose à l'accompagner. Cette complaisance de M. de Modène contrarioit les projets de la princesse, qui avoit écrit à

Richelieu de se trouver à Lorette. Aussitôt nouveau message au duc de n'y pas venir, et assurance de la part de la princesse de faire le voyage de Paris.

Effectivement, elle redouble de soins auprès de son époux ; elle lui fait entendre que les pélerinages lui ont été favorables, et que, si elle continuoit de voyager, sa santé deviendroit encore meilleure. Elle lui propose en conséquence de lui procurer le plaisir d'aller embrasser son père; et le prince qui étoit guéri de sa jalousie, se rendit aux prières de sa femme. Elle s'embarque avec lui à Ancone; puis, ils passent quelques jours à Venise, pour prendre ensuite le chemin de la France. Arrivés à Boulogne, ils y trouvèrent Chavigny, envoyé de Gênes, qui, par ordre de la cour, attendoit Law. Il rendit ses devoirs aux voyageurs ; et dans la conversation la princesse eut l'imprudence de lui dire qu'elle venoit en France. Chavigny, empressé à faire sa cour au régent, lui manda cette nouvelle : mais le prince dépêche aussitôt un courier qui persuade au duc de Modène à ne pas passer outre. La princesse, au désespoir, essaya de détourner son mari de suivre

l'avis qu'on lui donnoit ; tout fut inutile ; il fallut retourner à Modène, et perdre à moitié chemin l'espérance de voir Richelieu. Le régent l'avoit fait venir, en lui prescrivant de rester à Paris ; il lui permit seulement d'écrire à sa fille.

Le duc, qui n'étoit point assez amoureux pour être chagrin de ce contre-temps, se fit un mérite auprès du régent de son obéissance. Il vit bien que ce prince avoit encore un levain d'animosité contre lui, et qu'il étoit toujours jaloux de le voir préféré. Il étoit d'ailleurs dédommagé de toutes parts de la perte d'une bonne fortune, et plus occupé à se remettre de ses fatigues qu'à y ajouter.

La marquise d'Anceny qu'il vit chez madame la maréchale de Villars, ranima des desirs qui commençoient à s'éteindre. Il avoit craché le sang pendant quelques jours; mais un peu de repos et de régime lui rendirent la santé. Toutes ses maîtresses témoignèrent de l'inquiétude de cet accident, et l'engagèrent à se ménager. Mademoiselle de Charolois fut la première à refuser un rendez-vous qu'il demandoit encore. Madame de Villars, qui recevoit rarement Richelieu,

Richelieu toujours entraîné par de nouveaux projets, fut très-contente de le voir un peu plus assidu à lui faire la cour : elle soupçonna bien que ce retour avoit un motif ; et elle ne fut pas long-temps à connoître que la marquise d'Anceny en étoit l'objet.

Madame d'Anceny avoit dit par-tout qu'il seroit l'homme le moins redoutable pour elle ; qu'elle le connoissoit trop pour n'être pas en garde contre ses séductions, et qu'elle le défioit de la faire succomber. Cette fanfaronnade, qui parvint aux oreilles de Richelieu, lui fit rechercher cette femme si sûre de ses forces ; et sa vue l'avoit encore affermi dans ses projets.

Cependant la marquise, qui se croyoit si certaine de l'humilier, commençoit déja à tendre les bras, pour recevoir ses fers. Il avoit pris un ton tellement persuasif, qu'il lui vint dans l'esprit qu'elle pouvoit être la femme destinée à le fixer. Elle balança long-temps, pour le croire ; mais enfin, l'amour-propre et la confiance dans sa beauté furent la cause de sa perte. Tout lui dit qu'il étoit bien flatteur pour elle d'être la première à faire connoître la constance à un homme qui jusqu'ici n'avoit aimé que le

changement. Elle ne réfléchissoit pas que vingt autres avant elle s'étoient bercées de ce chimérique espoir. La marquise avoit besoin de l'expérience, pour être persuadée que ce qu'elle vouloit tenter étoit au-dessus de tout effort humain; et elle n'acquit que trop tôt cette triste et fatale certitude.

Sous ses yeux même, il avoit été obligé de renouer en passant avec la maréchale de Villars, qui lui avoit juré de rester toujours son amie, sa confidente, mais qui vouloit aussi jouer quelquefois le rôle principal. Elle avoit une société très-étendue. Richelieu trouvoit chez elle de quoi satisfaire ses caprices; et elle ne croyoit pas trop exiger de lui faire payer un droit de tolérance, à chaque nouvelle liaison qu'il formoit.

Le duc qui étoit très-lié avec le marquis de la Fare, n'avoit pu voir l'amour que la jeune princesse de Conti avoit pour lui, sans desirer de le partager. Il avoit été témoin d'une scène de jalousie survenue entre les deux amans, où la princesse montra un esprit et une sensibilité qui l'enchantèrent. Il épia l'instant où ils auroient encore quelque que-

velle, et entre amans elles ne sont pas rares. Il plaignit la princesse des chagrins qu'elle éprouvoit, l'assura qu'elle méritoit de trouver un homme qui lui sacrifiât toutes les autres femmes, et sur-tout il s'étudia à rendre la Fare bien coupable. La princesse étoit dans un de ces momens où l'on est disposé à recevoir favorablement toutes les mauvaises impressions qu'on peut nous donner : elle étoit persuadée qu'elle n'aimoit plus la Fare, qui lui étoit infidèle ; et Richelieu lui montroit la vengeance comme une chose indispensable. La Fare fut quelques jours sans venir faire sa paix : le dépit augmenta, et l'éloquence du duc fit le reste.

La princesse étonnée suivit une impulsion qu'elle prit pour de l'amour. Elle avoit besoin que l'ivresse de ses sens lui ôtât tout autre souvenir ; mais malheureusement celui de la Fare venoit souvent troubler sa tranquillité. Elle avoit des remords qu'elle ne pouvoit éloigner, et malgré elle, ils l'assiégeoient sans cesse. Enfin la Fare parut, repentant, amoureux, et toujours aimable. Il n'avoit jamais cessé de l'être à ses yeux ; la jalousie lui avoit

seulement ôté ses attraits pour quelques momens. Le cœur étoit à lui ; ce cœur avoit été égaré par des desirs qu'un homme adroit avoit fait naître ; mais il se sentoit entraîné plus vivement que jamais vers le premier objet qu'il avoit choisi. La Fare fut donc écouté avec d'autant plus d'indulgence qu'il répandoit des pleurs. La princesse en fut attendrie, et y joignit les siens : un pardon réciproque fut donné et reçu dans toutes les règles.

Cependant la princesse avoit été foible avec Richelieu ; il avoit une lettre d'elle ; il pouvoit être indiscret, et elle vouloit avoir la gloire de pardonner à un coupable, sans éprouver l'humiliation de le paroître elle-même. Elle écrivit au duc, qui se trouva d'abord embarrassé du message, parce qu'il avoit un rendez-vous pour la même heure avec mademoiselle de Charolois ; mais comme il ne manquoit jamais de raisons pour s'excuser, il se rendit à l'invitation de la princesse de Conti. Il s'attendoit à la voir partager ses transports, et fut très-étonné de la scène qui se passa. La princesse se servit de détours pour ne point humilier son amour-

propre, et finit par lui avouer qu'elle étoit réconciliée avec la Fare. Elle lui dit qu'une première impression s'effaçoit difficilement, et que la vue et le repentir de son amant avoient ranimé en elle des sentimens qu'elle croyoit éteints; qu'elle étoit persuadée qu'il étoit assez généreux pour ne plus troubler une liaison qui faisoit son bonheur, et sur-tout pour ensevelir à jamais dans le silence la foiblesse qu'elle avoit eue; que sa tranquillité dépendoit de sa discrétion, et qu'elle ne rougissoit pas de descendre à la prière, pour qu'il lui rendît les seules preuves qui pouvoient l'attester; qu'il auroit dans son cœur le premier rang après la Fare; qu'il seroit son ami, et que l'amitié la plus tendre lui tiendroit lieu de l'amour.

Richelieu n'aimoit point à être prévenu en rupture. Piqué de cette déclaration, qui annonçoit une préférence marquée pour la Fare, il demanda à la princesse une nouvelle preuve de ses bontés pour lui, avant de lui accorder ce qu'elle demandoit; elle fut inexorable, sans cependant irriter l'homme qu'elle redoutoit. Toute femme a facilement le don des larmes, elle s'en

servit pour l'attendrir. Le duc, persuadé que ses efforts seroient inutiles, ou qu'ils ne lui procureroient que des momens peu agréables, voulut paroître généreux : il rendit à la princesse la lettre et le billet qu'elle exigeoit, et promit de respecter son amour. Il en avoit eu assez de la princesse, pour satisfaire sa vanité ; elle avoit été infidelle, tout en adorant la Fare ; et ce triomphe étoit assez beau sans en exiger davantage. Une autre princesse lui tendoit les bras; il courut lui porter un hommage qui ne fut pas partagé.

Son régiment étoit alors en garnison à Calais, et il fut obligé d'y aller passer quelques mois. Ce ne fut point sans occasionner bien des regrets qu'il quitta la capitale. Chacun s'empressa de le recevoir, comme un jeune seigneur dont on parloit déja beaucoup. Les beautés de la province se disputèrent son cœur, et il y en eût un grand nombre qui ne purent éviter d'être victimes de leur empressement à lui plaire. Le duc avoit dans son régiment un officier, nommé Laboularderie, qu'il aimoit beaucoup; c'étoit un libertin fort gai, excellent convive, sachant, comme le duc,

réunir tous les goûts ; il étoit joli garçon, et son colonel l'avoit admis dans une intimité qui devint suspecte. Cet homme, fier de l'amitié de son colonel, se permettoit tous les excès. Le duc traitoit souvent ses officiers; et la nuit du mardi-gras au mercredi des cendres fut remarquable par une longue débauche.

Vers cinq heures du matin, en passant sur la place d'armes, au milieu de laquelle il y a un obélisque surmonté d'un crucifix, il leur prit fantaisie de danser une ronde autour. Laboularderie, à qui l'on pouvoit reprocher, comme à César, d'être le mari de bien des femmes, et la femme de plus d'un mari, proposa une orgie publique, de l'espèce la plus étrange; proposition qui manifestoit leur déréglement et l'état où le vin les avoit mis. Elle fut acceptée, et la fête scandaleuse, qu'on nous dit avoir été commune en Grèce, fut renouvelée. Tous les acteurs chantoient cette ronde connue d'un opéra de Quinault :

Une chaîne si belle
Devroit être éternelle.

Le bruit qu'ils firent attira quelques par-

ticuliers de la ville qui crièrent à l'impiété : la troupe se dissipa ; mais le procureur du roi, nommé Longeville, instruit au jour de ce qui s'étoit passé la nuit, se préparoit à faire une information. Les témoins alloient être entendus ; il regardoit cette affaire comme excellente pour lui procurer de l'argent, et il instrumentoit avec un courage qui fit croire qu'elle iroit loin. C'étoit l'homme le plus rapace, que l'intérêt seul conduisoit, et non le desir du bien public. Richelieu et ses camarades réparoient par le sommeil les fatigues précédentes ; ils ignoroient ce qui se trâmoit contr'eux : et dans le fait, cette aventure pouvoit leur faire le plus grand tort, et surtout nuire beaucoup au duc. Le pauvre chevalier de la Barre n'en fit pas tant, et eut la tête tranchée à Abbeville. Ce sera sans doute un éternel reproche pour les juges qui le condamnèrent, et pour le clergé qui sollicita sa perte.

Heureusement qu'un habitant, homme honnête qui sut distinguer du crime l'étourderie et l'ivresse, père de M. de la Place, auteur estimable qui vit encore aujourd'hui, doyen des gens de lettres, et qui

avoit eu occasion de connoître M. de Richelieu, se hâta d'aller chez ce Longeville, pour le prier de suspendre toute procédure. Il lui représenta que peut-être on avoit exagéré les faits; que s'ils étoient vrais, il étoit prudent de les ensevelir dans le silence ; que c'étoit l'effet des têtes échauffées par le vin : qu'il falloit au contraire répandre dans la ville que le bruit étoit faux; que des jeunes-gens peuvent danser sans crime, et que la présence d'un crucifix n'interdit point une joie honnête. Longeville, qui ne trouvoit point son compte à l'arrangement proposé, se récria beaucoup sur l'horrible indécence, prétendit que la religion étoit offensée, et que ces messieurs devoient être décrétés, d'après son information, pour faire un grand exemple.

M. de la Place, voyant qu'il ne pouvoit rien obtenir, se ressouvint que Longeville devoit à son oncle toute la finance de sa charge. Il fut le trouver; et comme il en étoit fort aimé, il ne lui fut pas difficile de l'engager à le seconder, en exigeant le paiement des sommes échues. Longeville, qui n'avoit point de quoi rem-

plir ses engagemens, menacé de voir tout vendre chez lui, fut obligé de promettre d'arrêter toutes poursuites. On exigea qu'il déchirât la procédure qui avoit été commencée, et le procès-verbal fut jetté au feu.

Le duc de Richelieu fut instruit de ce trait d'amitié de M. de la Place, et en a été reconnoissant toute sa vie. Il voulut beaucoup de bien à son fils, et le servit dans toutes les occasions. Il lui donna entr'autres une preuve de sa bienveillance particulière après le succès de *Venise sauvée.* M. de la Place avoit une tragédie qui fut reçue unanimement : c'étoit *Adèle de Ponthieu.* Deux ans après sa réception, les comédiens, qui attendoient une pièce de Voltaire, refusèrent de jouer celle-ci, dont c'étoit le tour. Le maréchal de Richelieu l'apprit ; et toujours guidé par la reconnoissance, il mena avec lui M. de la Place à l'assemblée des comédiens. « J'entens, leur dit-il, que, dans huit jours, la tragédie de monsieur soit jouée. Je sais que M. le duc de Villars, M. d'Argental et autres, et nommément notre ami le Kain présent, veulent qu'on néglige tous les

autres ouvrages, pour jouer exclusivement ceux de Voltaire. Personne ne leur rend plus de justice, et n'aime plus l'auteur que moi; mais je n'entends pas qu'il y ait de préférence exclusive. »

L'ordre donné, il fallut obéir. Les comédiens, tout en marquant leur mécontentement, apprirent leur rôle; la tragédie fut jouée, et son succès les désola. Elle n'a jamais été reprise. Les auteurs avoient alors une loge au-dessus de celle des premiers gentilshommes. M. de la Place fit ces quatre vers, qu'il laissa tomber sur la tête du maréchal pour le remercier :

Ton oncle conquit la Rochèle,
Combla les arts de bienfaits éclatans;
Digne héritier de ses rares talens,
Tu pris Minorque..., et fis jouer Adèle!

CHAPITRE XI.

Retour du Duc de Richelieu à Paris. Mort du Cardinal Dubois, et du Régent.

LE duc de Richelieu quitta Calais avec grand plaisir, et montra autant d'impatience de revenir à Paris qu'on en avoit de l'y revoir. Mademoiselle de Charolois sur-tout trouvoit qu'aucun amant ne pouvoit lui être comparé. Elle s'étoit mise quelquefois dans le cas de prononcer sur la différence ; et son cœur et l'expérience étoient pour le duc. Accoutumée à ses infidélités, elle étoit heureuse en ne fixant ses regards ni sur le passé ni sur l'avenir. Madame de Villeroi étoit aux eaux de Bourbonne, et c'étoit une femme de moins à tromper.

Quelque temps après, madame de Duras devint grosse, et elle s'empressa d'en faire les honneurs à son amant. Le bon Duras, qui aimoit plus Bacchus que sa femme, quoiqu'il fût très-libertin, s'étoit éloigné

depuis plusieurs mois du lit nuptial ; il fallut l'y rappeller pour que cette grossesse ne lui parût point extraordinaire, et madame de Duras employa, pour l'y ramener, ces caresses et ces complaisances dont les femmes savent si bien se servir quand elles trompent le mieux. M. de Duras regarda l'enfant qui survint comme le fruit des tendres avances de sa femme, et ce ne fut que par la suite qu'il conçut quelque soupçon. Il est vrai que madame de Duras ne se gêna pas trop : tout le monde trouvoit que son enfant ressembloit au duc de Richelieu ; et quand ses amis lui en témoignoient quelque étonnement, elle leur répondoit que rien n'étoit si naturel, puisqu'il étoit son fils.

C'est le maréchal de Duras, dernier mort. Tout le monde connoît cette anecdote. M. de Richelieu, qui le regardoit réellement comme son fils, sollicita pour lui, auprès de Louis XV, la place de premier gentilhomme de la chambre. Le roi, qui étoit prévenu défavorablement au sujet de M. de Duras, refusa d'abord son consentement ; mais il se rendit ensuite aux instances de son favori. Il lui écrivit cependant

assez durement, en lui mandant qu'il accordoit cette grace à son protégé : « Je » veux bien, lui marque-t-il, donner la » charge au petit Duras, pour lequel vous ne » cessez de me parler et de m'écrire ; puis- » que vous le desirez si fort, j'y consens, » mais dites-lui de ma part qu'il se con- » duise mieux à l'avenir, sinon je le chasse». M. de Duras n'eut pas plutôt cette charge, qu'il contraria dans tout M. de Richelieu ; ce qui lui fit dire plusieurs fois, étant aussi contrecarré par son fils, dans quelques années de service, qu'il n'avoit été malheureux que par ses enfans.

Le mariage de Louis XV avoit été arrêté avec l'infante d'Espagne, et il fut décidé qu'elle viendroit en France jusqu'à l'époque où il pourroit être célébré. Le roi étoit alors loin d'avoir les mêmes goûts qu'il a depuis témoignés ; car il pleura quand on lui annonça la nouvelle de son mariage ; et il n'en fut consolé qu'après avoir été bien assuré qu'il ne coucheroit de long-temps avec sa femme. Le 2 mars 1722, l'infante arriva : le roi alla au-devant d'elle jusqu'au Bourg la Reine ; il l'embrassa, et ne lui dit pas un mot. Il revint à Paris, pour la rece-

voir au Louvre, et resta encore muet : ce qui fit dire à la jeune princesse que le roi étoit beau, mais qu'il ne parloit pas plus que sa poupée. Cette même princesse, à la honte du gouvernement, fut renvoyée trois ans après en Espagne, et mariée ensuite au fils du roi de Portugal.

Ce jour même, mademoiselle de Charolois, qui se lassoit des rendez-vous qu'elle donnoit à l'hôtel de Condé, voulut aller à la petite maison du duc de Richelieu, dont elle avoit entendu parler. Deux de ses femmes étoient confidentes de ses amours, et elle leur fit écrire au duc le billet ci-joint.

« La déesse ne parle pas ; mais les nym-
» phes, ses favorites, donnent avis au
» demi-dieu de ne point suivre demain le
» prince bossu au parlement ».

Le duc, qui ne perdoit aucune occasion d'aller siéger au palais, sacrifia pourtant celle-ci aux desirs de la princesse, et la reçut dans son réduit mystérieux, où l'on tâcha de le dédommager des sacrifices qu'il avoit faits. Accoutumé à plusieurs rendez-vous, il en avoit un pour le soir chez une femme que desiroit avoir le cardinal Dubois. Malgré

tout le crédit du premier ministre, elle donnoit la préférence à Richelieu, et le cardinal ignoroit encore quel étoit le rival qui retardoit sa victoire.

Richelieu se conduisit avec mademoiselle de Charolois aussi prudemment qu'il avoit coutume de le faire en pareille occasion. Il fut ensuite à l'académie où le cardinal Dubois étoit reçu. Fontenelle déshonora son éloquence, en faisant l'éloge du nouvel académicien; il le compare bassement aux plus grands ministres; et on ne peut lire sans indignation le discours qu'il prononça dans cette occasion. Faut-il que le génie prostitue l'éloge à des gens corrompus, parce qu'ils sont en place? Dubois, le plus méprisable des hommes, a trouvé des panégyristes parmi les philosophes.

Le duc quitta l'académie, pour se rendre chez la femme qui l'attendoit. Dubois vint l'y troubler. Madame de *** avoit fait défendre sa porte; mais le cardinal, qui avoit des soupçons, et se mettoit au-dessus de tout, dit, en jurant, qu'il vouloit lui parler, qu'il avoit des affaires importantes à lui communiquer, et qu'il entreroit. Les gens de madame de ***, qui connoissoient

connoissoient le caractère de ce membre du sacré collége, qui d'ailleurs avoient été témoins des égards que leur maîtresse avoit pour lui, et redoutoient un premier ministre, lui laissèrent le passage libre. Que vit-il, en entrant dans la chambre de madame de *** ? Deux amans qui, se croyant seuls, ne mettoient aucune réserve dans leur tête-à-tête. L'étonnement du cardinal ne peut être comparé qu'à celui de Richelieu et de la dame. On avoit fait quelque légère promesse au prélat pour le jour qu'il seroit reçu de l'académie; et il voyoit un autre occuper la place qu'il ambitionnoit. Sa colère ne peut se dépeindre : accoutumé à prononcer des mots énergiques, il s'écria : « F.....! madame, ce n'étoit pas » la peine d'être si bégueule avec moi, et » d'afficher tant de vertu, pour faire la » catin avec ce diable d'homme, qu'on » trouve toujours par-tout. Il n'y a rien » à faire avec lui ; mais je vous réponds » que je ne serai plus votre dupe, et vous » la danserez la première fois. »

Richelieu voulut appaiser le cardinal, qui ne garda aucune mesure avec lui. Les mots les plus communs et les plus orduriers

furent prodigués à madame de * * * et à son amant. Le duc crut à la fin devoir prendre le même ton; et la querelle alloit devenir sérieuse, si madame de * * *, qui craignoit la vengeance du ministre, ne lui eût promis de le traiter plus favorablement. Richelieu, qui vit aussi qu'une pareille dispute ne lui donneroit qu'un ridicule, mit du sien pour appaiser son éminence; et la paix fut faite, après qu'elle eût toutefois exhalé sa bile, en jurant de nouveau tout à son aise.

Le duc, qui mettoit peu d'importance à la possession de madame de * * *, proposa au cardinal de le laisser seul avec elle; mais il étoit encore un peu trop aigri, pour profiter de cette offre obligeante. « Je n'ai pas » besoin de vous, lui dit-il, pour avoir un » tête-à-tête. Tout ce que je vous demande, » c'est de n'être pas toujours à la piste des » plus jolies femmes; laissez-m'en donc » une au moins ». « Mon cher confrère, » reprit Richelieu, en riant, donnez-moi » votre liste, et je vous promets de la res- » pecter. »

Dubois trouva la réponse plaisante, et prit un peu de bonne humeur. Il aimoit

assez Richelieu, qui, tout en ayant ses maîtresses, et celles du régent, avoit le talent de n'être pas très-mal avec eux. Le duc se mit ensuite à complimenter le cardinal sur son discours académique ; le prélat lui répondit : « J'ai bien d'autres choses à faire » que de m'amuser à pérorer ces gens-là. » Ma harangue n'est pas plus de moi que » la vôtre n'étoit de vous. » Là-dessus il sortit, en ajoutant : « Mon cher confrère, » puisque confrère il y a, souvenez-vous » bien que je vous aime mieux à l'Acadé- » mie qu'ici ».

Le duc de Richelieu eut encore quelques rencontres assez plaisantes avec le cardinal Dubois ; et peut-être fut-il heureux pour lui que cette éminence hâtât le terme de ses jours par la multitude de ses déportemens. Sa vie privée est une suite continuelle de débauches, d'irreligion et de coquineries : il ne croyoit ni à Dieu, ni à aucune sorte de vertu. Il se permettoit tout pour parvenir à ses fins. Rien au monde n'étoit sacré pour lui. Il sema l'or du trésor public, et arma la France contre l'Espagne, pour avoir le chapeau de cardinal, qu'il étoit indigne de porter. Il fit oublier au régent que c'étoit

l'oncle du roi qu'il combattoit ; et qui avoit coûté tant de sang et d'argent à la France, pour être placé sur le trône d'Espagne. Une pension de près d'un million, qu'il recevoit des Anglois, lui fit préférer l'alliance de ce peuple à celle des Espagnols, qui étoit naturelle, et qu'il n'avoit aucun motif raisonnable de rompre. Généreux par ostentation, avare par caractère, il épuisa le trésor royal, et laissa à sa mort onze cents mille livres, sans compter une année de son revenu, qui montoit à plus de dix-sept cents mille francs. Son mobilier étoit immense ; il avoit fait faire une vaisselle d'or ; et tandis qu'il vivoit dans cette excessive opulence, il donnoit à peine de quoi vivre à sa femme, qui lui survécut plus de vingt ans. Tout le monde sait qu'il étoit marié, et que ne voulant laisser aucunes traces de son mariage, il avoit engagé l'intendant de la province à les détruire. Celui-ci, pour faire sa cour au ministre, et en obtenir des graces, fut chez le curé qui avoit marié le cardinal ; et ayant mêlé dans son vin une liqueur somnifère, se saisit des clefs du pasteur, et arracha des registres de mariage la feuille qui constatoit celui

de Dubois. Son entrée au conseil révolta tous les honnêtes gens, et en fit déserter les grands. Comme archevêque, comme cardinal, comme premier ministre, on lui fit beaucoup de services solemnels; mais cependant personne, après sa mort, n'osa hasarder une oraison funèbre. Il avoit été craint et méprisé.

Il mourut le 10 août 1723, et fut puni par où il avoit péché. Il fallut lui faire une amputation toujours dangereuse, bien plus encore pendant la châleur, et sur un homme de soixante et six ans. La gangrène, malgré tous les soins, se manifesta bientôt. On lui proposa de l'administrer : des juremens effroyables furent sa réponse. Mais ce qu'il y a d'assez singulier, c'est que ce fut le régent qui le détermina à recevoir ses sacremens. La partie amputée étoit encore dans un vase, sur une commode, où le prêtre, fier de porter le viatique à une éminence, le posa sans réflexion : spectacle révoltant et bisarre, qu'il étoit réservé à un prince de l'église de donner à la cour de France dans ses derniers momens !

Le régent, à la mort de Dubois, s'occupa des affaires, renonçant sinon au liber-

tinage, du moins aux éclats les plus scandaleux. Ce prince étoit aimable, mais malheureusement trop foible et plongé dans l'excès de la crapule par son indigne ministre. Il étoit patient, affable et complaisant : il écoutoit avec un air de bonté qui charmoit, et faisoit supporter sans peine jusqu'au refus. Quelle différence à cet égard, de lui au cardinal, qui étoit arrogant et dur ! C'est un reproche de plus qu'on doit faire à ce dernier, d'avoir perdu un prince que les parisiens ne pouvoient s'empêcher d'aimer, malgré les désastres de la banque. Ce qu'il fit pendant les quatre mois qu'il survécut à son misérable favori, prouve qu'il auroit pu retirer le royaume de l'abîme, s'il n'eût pas reçu d'aussi mauvais conseils. Il mourut d'apoplexie entre les bras de la duchesse de Phalaris, une de ses maîtresses, le 2 novembre de la même année, trop tôt sans doute pour la France dont il avoit promis de réparer les malheurs. Il y a cependant grande apparence que ses détestables habitudes, en altérant ses organes, l'avoient rendu incapable d'application.

Il s'étoit fait adorer au commencement de sa régence : il a encouragé et protégé les arts; il étoit bon et peu vindicatif. S'il a montré quelque ressentiment, c'est les princes légitimés ; et l'on sait que l'un d'eux, le duc du Maine, avoit fait jouer mille ressorts, conjointement avec madame de Maintenon et le père le Tellier, pour lui ôter la régence. Il étoit appellé par le peuple, *Philippe le Débonnaire.* Ces bruits autrefois si répandus, qu'il avoit fait empoisonner M. et madame la duchesse de Bourgogne et leurs fils, étoient éteints; le soupçon restoit seulement encore dans l'esprit de quelques anciens serviteurs de Louis XIV. Dans le fait, on a un but, quand on commet un crime; quel auroit pu être le but du duc d'Orléans, en se souillant de celui dont on l'accusoit? de régner. Mais le duc d'Anjou, depuis Louis XV, qui survécut seul, n'étoit-il point un obstacle à ses projets ? Pourquoi ne pas s'en défaire ? Je veux bien admettre que pendant la vie de son oncle, il n'ait pu l'empoisonner. Il avoit pourtant, selon le bruit public, trouvé le moyen de se débarrasser

de trois princes : il pouvoit donc bien faire mourir un enfant foible et débile qui lui arrachoit la couronne. Et quand il fut régent, n'a-t-il pas été le maître de terminer tous ses crimes? Rappeller que Louis XV a régné, c'est détruire cette abominable accusation.

On peut lui reprocher son goût excessif pour les plaisirs les plus scandaleux, son éloignement pour le travail, sa facilité à suivre de pernicieux conseils : défauts essentiels qui, en causant le boulversement des finances, des crises dans l'église et la magistrature, ont rendu plusieures années de sa régence orageuses. Cependant, au milieu même de ses débauches, ce prince étoit très-reservé avec les compagnons de ses orgies. Dans ces momens où la confiance s'épanche et quelquefois s'échappe, ni ses amis ni ses maîtresses n'ont pu tirer de lui rien d'important sur les affaires de l'état.

Sans doute on ne pourra jamais lui pardonner d'avoir donné une confiance aussi entière au scélérat Dubois. En vain l'excuseroit-on, en disant que cet homme

l'avoit élevé ; il le connoissoit d'autant mieux pour avoir débauché sa jeunesse, pour lui avoir applani le chemin du vice : il le jugeoit lui-même comme le public l'a jugé depuis. Il avoit été long-temps tourmenté avant de le faire conseiller d'état; et en lui accordant cette grace, il lui dit : l'abbé, un peu de droiture et de probité, je t'en prie !

Ce n'étoit donc pas par ignorance de ses mauvaises qualités que le régent le nommoit aux premières places : il est d'autant plus coupable d'avoir mis le destin de la France dans les mains d'un homme qu'il méprisoit. Qu'il l'eût choisi pour être l'agent de ses plaisirs secrets; qu'il l'eût exclusivement chargé de cette honteuse occupation ; elle étoit digne de lui, et ne pouvoit influer que sur quelques femmes auxquelles les gens honnêtes ne s'intéressoient pas : mais en faire un archevêque, un cardinal, un premier ministre ! c'étoit en même temps se jouer de la religion, et compromettre le bonheur des François, qui lui étoit confié. Ce choix est une tâche ineffaçable. Il ne pou-

voit pas douter qu'un homme aux yeux de qui la probité étoit une vraie chimère, et qui facrifioit tout à ses intérêts particuliers, ne seroit retenu par aucun frein.

CHAPITRE XII.

M. le Duc est premier ministre. Richelieu fait sa cour à Madame de Prie, maîtresse de ce Prince. Il lui communique un Mémoire relatif au Mariage de Louis XV, quand il fut question de lui faire épouser la Fille du Roi de Pologne, au détriment de l'Infante.

LE peuple qui espère toujours être heureux, et qui l'est si rarement, crut qu'un changement dans le ministère alloit améliorer son sort : il vit avec plaisir M. le duc, succéder au régent, qui survécut peu à son infâme ministre. A peine ce prince étoit-il expiré, qu'il courut solliciter sa place. L'évêque de Fréjus, depuis cardinal de Fleury, qui ambitionnoit secrètement le gouvernement de l'état, ne crut point avoir encore assez de crédit pour le disputer à un prince du sang ; et il le servit même auprès du jeune monarque.

Si M. le duc d'Orléans avoit été gou-

verné par un vil intriguant, M. le duc le fut par une femme galante qui voulut régner à sa place. La marquise de Prie, femme de l'ambassadeur de France, à Turin, l'asservit au point de régir la France au gré de son caprice. L'animosité qui régnoit entre les maisons d'Orléans et de Condé, éclata de plus en plus; les créatures du régent furent déplacées, et on résolut même le renvoi de l'Infante, sous le prétexte qu'elle étoit trop jeune pour épouser le roi.

Le duc de Richelieu, qui, jusqu'alors, n'avoit envisagé que les intérêts de son plaisir dans les intrigues qu'il formoit, crut devoir commencer à les faire servir à son avancement. Il s'empressa de déployer auprès de madame de Prie, ces talens et ces graces qui l'avoient si bien servi auprès des femmes. Celle-ci, qui s'étoit attachée à M. le duc, plus par ambition que par amour, écouta favorablement un jeune-homme qui avoit de la célébrité. Il fut initié dans les mystères du gouvernement, et instruit un des premiers du projet de marier Louis XV, à la fille du roi de Pologne.

Richelieu connoissoit le caractère léger de madame de Prie, et il s'étoit laissé gagner de primauté en infidélité, pour qu'elle n'eût point de reproches à lui faire. Il avoit su faire valoir sa résignation, et étoit resté son confident et son ami. La marquise lui dévoiloit les secrets les plus intéressans, et le projet qu'elle avoit formé de donner au roi une femme qui n'eût d'autre appui, que celui de M. le duc et le sien. Il avoit été question de choisir mademoiselle de Vermandois, sœur de ce prince; mais le mépris qu'elle témoigna pour cette favorite, qui alla la voir au couvent à Tours, et qui avoit pris un nom supposé, lui ôta tout espoir.

Le duc de Richelieu, convaincu enfin de la nécessité de s'occuper utilement, donnoit beaucoup plus de temps au travail. Cela ne l'empêcha pas de faire sa cour à madame de Gontaut, et de parvenir à lui plaire. Cette dame étoit réfléchie et sensible; et si Richelieu eût été susceptible d'un attachement sérieux, elle en auroit eu sans doute la gloire; mais madame de Matignon, qui lui succéda quelque temps après, fut la preuve qu'elle n'avoit pas

sur lui un pouvoir exclusif. Madame de Gontaut aimoit son amant pour lui-même, pour son avancement : elle chercha à nourrir encore le goût qu'il paroissoit reprendre pour l'étude. Elle lui fit envisager qu'il pourroit un jour entrer dans le ministère, et le desir de gouverner redoubla son activité.

Quand il fut question du mariage du roi, elle lui communiqua un mémoire qui lui avoit été remis pour empêcher le choix de la princesse de Pologne, et Richelieu s'en fit honneur auprès de madame de Prie. On va en rapporter un extrait.

« Il y a lieu de s'étonner que, parmi » tant de propositions faites pour le ma- » riage du roi, celle de la fille du comte » de Leczinski ait pu entrer en quelque » considération.

» Outre la disproportion énorme de » toutes choses, qui se trouve entre un » aussi grand prince et une fille sans état, » sans naissance que celle de la plus ordinaire » noblesse de Pologne, d'un âge peu con- » venable, et d'avantages personnels médio- » cres, une infinité d'autres raisons impor-

» tantes, relatives à l'intérêt de l'état, à la
» situation présente des affaires, et à des
» vues dignes d'attention ; s'unissant à la
» gloire du feu roi, et de celle de la nation,
» semblent assez détruire un projet qui y
» seroit si fort contraire ; et ce ne pourroit
» être que l'effet d'une fatalité bien étrange,
» si les choses se trouvoient réduites à un
» point qu'on pût regarder comme sor-
» table pour un roi de France, un parti
» que son grand chambellan a négligé, dont
» le prince de Bade, frère de madame
» d'Orléans, a rompu l'engagement pris,
» et qu'un simple gentilhomme de son
» royaume se vante hautement d'avoir
» refusé.

» Mais quelques puissantes que soient
» ces raisons, il y en a une plus forte, et
» qui mérite une attention particulière.

» On ne songe pas assez qu'en contrac-
» tant cette alliance, on prend un fardeau
» plus pesant qu'on ne pense ; puisqu'on
» se charge de gens qu'on ne sauroit con-
» tenter, et dont il est impossible que,
» quelque chose qu'on fasse, on ne fasse
» bientôt des mécontens.

» Quelques conditions que, par de justes

» égards pour le roi de Pologne détrôné, » et qui n'a plus qu'un vain titre, et pour » l'intérêt de la France, on puisse leur » prescrire à présent, et qu'ils ne man- » queroient pas de subir, pour venir à leur » but, ce seroit se flatter de croire pou- » voir donner des bornes à des idées et à » des prétentions qui n'en sauroient être » susceptibles, et de pouvoir satisfaire des » desirs immodérés, auxquels on ne sera » pourtant vraisemblablement ni en état, » ni en volonté de se prêter.

« Il est donc évident que, de quelque » façon que la chose tourne, on s'expose » à un péril éminent, et à des embarras » certains ; car, que le mariage réussisse » à l'égard du roi, ou qu'il ne réussisse » point, il en résulte toujours l'un ou l'autre » de ces inconvéniens.

« S'il ne réussit pas, comme cela peut » arriver, quel sujet de reproche, de la » part du prince, comme de la part de la » nation? et de quelles couleurs cette affaire » ne seroit pas susceptible?

« Si au contraire le mariage tourne à » bien, et que la personne choisie vienne, » par la supériorité de son âge, à prendre

de

» de l'ascendant sur l'esprit du jeune
» prince, ne seroit-il pas à craindre que,
» par le mécontentement inévitable de
» ses parens, ce même ascendant ne se
» tournât contre ses bienfaiteurs; sans
» compter que dès-à-présent, ce seroit
» mal justifier envers l'Espagne et envers
» l'Europe entière la démarche éclatante
» du renvoi de l'Infante, si elle ne se
» trouvoit soutenue que par un choix si
» peu digne de l'attente du roi catholique
» et de tous ceux qui connoissent la sa-
» gesse et la prévoyance du gouvernement;
» lequel au contraire se trouveroit comblé
» de gloire, si ce qu'il a fait pour le bien de
» la France, se trouvoit suivi de telles
» mesures que les mécontens même fus-
» sent contraints de les approuver?

» Pour cet effet, on propose deux prin-
» cesses d'une maison illustre, qui joi-
» gnant l'une et l'autre aux avantages de
» la naissance et du plus beau sang de
» l'Europe toutes les qualités personnel-
» les, soit pour l'âge, pour la beauté,
» pour l'éducation, les mœurs et les sen-
» timens, présentent un objet plus digne
» du choix du roi de France, et de

» l'attention du gouvernement. Ces prin-
» cesses sont :

» La princesse Christine Wilhelmine, » fille du duc régnant de Saxe-Lizenass, et » d'une princesse de Weissenfels, née le » 3 septembre 1711.

» Et la princesse Louise Dorothée, fille » du duc régnant de Saxe-Meinungen, et » d'une fille de Frédéric-Guillaume, élec- » teur de Brandebourg, née en 1710.

» On ne sauroit se méprendre au choix » de l'une et de l'autro de ces princesses; » mais par la raison de l'âge, celui qui » les propose inclineroit plus pour la » dernière, et l'on ne voit point que » que dans la situation où l'on se trou- » ve, on puisse mieux sortir, ni avec » plus d'éclat, d'un embarras grand en » lui-même, mais qu'il est inutile de faire » connoître aux yeux du public.

» L'unique obstacle qui pourroit se ren- » contrer, seroit celui de la religion : mais » outre que cet obstacle seroit beaucoup » moins fort ici qu'il ne l'auroit été à l'é- » gard d'une princesse de la religion pré- » tendue réformée, ou dans l'affaire d'An- » gleterre, de Dannemark et de Prusse,

» dans la circonstance critique des affaires
» de la religion, celle-ci ne seroit pas
» sujette aux mêmes difficultés; cette prin-
» cesse se trouvant absolument isolée, et
» sortie d'une maison à laquelle le saint
» siége a de grandes obligations, dont les
» chefs sont déja catholiques, et dont il
» a éprouvé la sincérité, et l'utilité de la
» conversion. Il y auroit même un expé-
» dient certain pour prévenir cette diffi-
» culté. Cet expédient seroit de faire pres-
» sentir la chose à Rome par les minis-
» tres de la cour de Pologne, pour la
» proposer ensuite ici de concert avec le
» pape; ce qui ne sauroit que fermer la
» bouche aux opposans.

» Il n'y a point de doute qu'indépen-
» dament de la crainte que la cour de
» Rome peut avoir d'un autre mariage
» protestant, ce ne sera pas un petit objet
» pour elle, que celui de la conversion
» d'une princesse de Saxe, par les vues
» qu'elle a sur cette maison, qui l'empor-
» teront certainement sur toute autre con-
» sidération. On pourroit même se servir
» par la suite utilement du crédit de la
» cour de Pologne à Rome, pour opérer

» le raccommodement nécessaire avec
» l'Espagne, pour lequel il ne paroît y
» avoir que cette voie, celle de l'Angle-
» terre étant venue à manqué.

» Si l'ouverture ci-dessus est agréée,
» on indiquera plus en détail les moyens
» et la route qu'il faudra prendre pour la
» faire réussir ; mais si contre toute at-
» tente, l'affaire se trouvoit trop avancée
» et que ce fût un parti pris, il ne seroit
» alors plus question de raisons, il ne s'a-
» giroit que d'expédiens.

» Dans l'un ou dans l'autre cas, on ne
» demande que seize ou dix-huit jours,
» qui est le temps nécessaire pour l'envoi
» et le retour d'un courier, soit pour
» constater la nouvelle proposition, soit
» pour donner au moins quelque forme
» convenable à la première, et pour en
» régler les conditions, que les engage-
» mens où l'on est avec le roi de Pologne,
» et l'intérêt même du gouvernement sem-
» blent exiger également ; car quel repro-
» che n'auroit-on pas à se faire, si, faute
» d'une petite suspension dans une affaire
» si importante, on tomboit dans quelque
» inconvénient ? Comment justifieroit-on

» envers le public équitable, envers le roi » d'Espagne, si justement jaloux de l'honneur de son sang et de sa nation, et » peut-être à l'égard du roi même, les sacrifices de propositions si convenables, » soutenues par de si fortes raisons, et » dont l'évidence est telle qu'on ose avancer que ce seroit se préparer matière de » reproche infaillible et de blâme, que » d'avoir pu le négliger ».

Madame de Gontaut avoit fait envisager au duc de Richelieu que, s'il contribuoit au mariage du roi, la future reine lui auroit une éternelle reconnoissance. Le duc en étoit persuadé lui-même, et redoubla d'activité pour faire préférer une princesse de Saxe : mais Paris Duvernai, qui avoit beaucoup d'empire sur l'esprit de M. le duc et de madame de Prie, rendit ses tentatives inutiles. On fit entendre à madame de Prie qu'elle auroit le plus grand ascendant sur la reine ; qu'elle la gouverneroit : cette princesse ne pouvant ignorer tout ce qu'elle auroit fait, pour la mettre sur un trône qu'elle n'auroit dû jamais occuper. Ce raisonnement séduisit la favorite ; et la fille d'un roi détrôné, plus âgée que

Louis XV, sans ressources, sans états, n'apportant que des prétentions chimériques, fut préférée aux plus grandes princesses. Le crédit de la maîtresse de M. le duc fut assez grand, pour couvrir de honte la nation françoise par le renvoi de la jeune infante d'Espagne, dont le mariage étoit arrêté avec le roi. On manquoit, sans raisons, au petit-fils de Louis XIV, à Philippe V, oncle du roi, pour faire un choix qui étonna l'Europe entière. Voilà un grand exemple du pouvoir sans bornes des ministres qui sacrifient tout à leurs intérêts, à leur ambition, et souvent aux caprices de leurs maîtresses! Les rois sont obligés de leur confier une portion de leur puissance; et c'est cette confiance-là même qui devient ou bienfaisante ou désastreuse, selon qu'elle est bien ou mal placée. Si un bon roi, si un roi ferme et instruit gouvernoit par lui-même, il ne pourroit être jamais assez puissant; car l'autorité dont il seroit revêtu, serviroit à faire punir sans distinction les hommes coupables dans tous les genres et toutes les classes. La volonté d'un seul a des effets plus prompts que celle de plusieurs hommes

réunis : le châtiment suivroit de près le crime ; et les récompenses se décerneroient avec discernement. Mais malheureusement les rois sont presque toujours dans la nécessité de laisser prendre à des mains avides les rênes de leur empire, qu'on se garde bien de leur apprendre à tenir eux-mêmes ; et la cupidité, l'insolence et la tyrannie règnent sous leur nom. C'est cet hydre destructeur, dont il a fallu enfin couper les têtes toujours renaissantes ; et on ne peut trop applaudir au décret qui établit la responsabilité des ministres, si toutefois des considérations particulières, des intrigues multipliées n'empêchent pas son exécution.

Le mariage du roi se fit avec éclat ; et la jeune reine fut étonnée de celui qui se répandoit autour d'elle. Jamais rien de si imposant n'avoit frappé ses yeux. Elle s'assit, en tremblant, sur le trône qui lui étoit destiné : elle doutoit encore de son bonheur. Timide et simple, elle regardoit tout ce qu'elle voyoit comme un songe dont elle ne pouvoit croire la réalité. Ce mariage, fruit d'une plate intrigue, blâmable alors, devint, par une suite d'évè-

nemens, très-utile à la France, en lui assurant l'acquisition des duchés de Lorraine et de Bar, dont le père de la reine eut d'abord l'usufruit. Il faut convenir qu'une autre alliance avec les plus grands monarques de l'Europe n'auroit jamais procuré d'avantages aussi solides au royaume. Mais ni M. le duc, ni madame de Prie ne voyoient si loin. Ils ne consultoient tout uniment que leurs passions, et ne songeoient qu'aux moyens de satisfaire longtemps leur avidité.

CHAPITRE XIII.

Le Duc de Richelieu est envoyé Ambassadeur extraordinaire à Vienne. Il y passe pour un Espion. Il a une querelle avec le Duc de Riperda, Ambassadeur d'Espagne.

LA cour du régent avoit été si corrompue qu'on fut fort embarrassé dans le choix des personnes qui devoient composer la maison de la reine. On desiroit placer près d'elle des femmes dont la réputation fût intacte ; mais on fut bientôt obligé de renoncer au projet. Il fallut se résigner, et n'être pas si difficile. On prit celles qui avoient le moins fait parler d'elles ; et presque toutes pouvoient se reprocher d'avoir un peu trop écouté le duc de Richelieu. Il ne pouvoit faire un pas à la cour, sans rencontrer une nouvelle ou une ancienne maîtresse : il sut s'en faire autant de protectrices ou d'appuis.

L'attachement qu'il témoignoit à madame de Prie ne l'empêchoit pas de voir assidument l'évêque de Fréjus. Il connois-

soit l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit du jeune monarque ; et il ne falloit pas avoir sa pénétration, pour juger que ce prélat le gouverneroit tôt ou tard. Fleury alloit lentement à ses fins ; mais il étoit presque sûr d'y parvenir. Dévoré d'ambition, mais politique habile, il savoit la cacher sous l'extérieur le plus modeste : attendant une occasion favorable, et dans le fond de l'ame, n'étant par fâché des fautes que commettoit M. le duc qui se laissoit gouverner et tromper honteusement par une intrigante. L'évêque prévoyoit que les rênes du gouvernement qui se trouvoient entre les mains de cette femme abhorrée et méprisée, passeroient bientôt dans les siennes. Presque seul il s'étoit opposé au renvoi de l'Infante, et se préparoit à empêcher que la princesse Polonoise ne dominât son élève. Il connoissoit les courtisans ; et ne doutoit pas du soin qu'on auroit à l'instruire des obstacles qu'il avoit mis à son élévation. Il vit qu'il étoit temps de se servir de tout son pouvoir sur l'esprit du roi pour diminuer l'impression que devoit y faire naturellement la première femme dont il obtenoit

la possession; et son succès fut si complet, que la reine, dans le temps même où le roi lui étoit fort attaché, où il demandoit à ceux qui lui parloient d'autres femmes, s'il y en avoit une plus belle que la sienne, que cette princesse, dis-je, n'eût jamais d'influence dans le conseil.

Le roi et la reine d'Espagne, furieux de l'affront qui leur étoit fait par le renvoi de la princesse, ne donnèrent à l'abbé de Livry, ministre de France en Portugal, chargé de leur apprendre cette triste nouvelle, que le temps nécessaire pour sortir de leurs états; et le peuple partagea leur ressentiment au point qu'il insultoit tous les François qu'il rencontroit. La reine sur-tout donnoit des marques publiques de sa colère, et excita le roi a envoyer des ordres au duc de Riperda, son ministre, à Vienne, de conclure promptement son traité avec l'empereur.

Il étoit nécessaire dans cette crise politique, que le roi eût à Vienne un ministre actif pour veiller à ses intérêts; et le duc de Richelieu fut nommé pour remplir cette place importante. Ses adieux

aux dames qui s'intéressoient à lui, furent tendres et nombreux, et il partit avec l'ambition de se faire honneur dans cette ambassade. Il avoit su se mettre bien avec tous les ministres, sur-tout avec M. le duc. Cet attachement ne nuisoit point à celui qu'il marquoit à l'évêque de Fréjus. Il voyoit que l'un ou l'autre devoit un jour l'emporter; mais dans le moment il crut que M. le duc triompheroit.

Richelieu, jusqu'ici occupé de plaisirs, va prouver qu'il étoit fait pour être employé utilement; il va passer plusieurs années dans une étude longue et pénible, pour apprendre l'art de surprendre le secret des cours; il va prouver qu'étant devenu fort jeune un politique habile et heureux, il auroit pu acquérir une grande réputation dans cette carrière; et d'autres époques de sa vie montrent qu'il étoit capable de se distinguer à la tête des armées. Nous laissons aux historiens à pénétrer dans tous les détails du gouvernement; notre but est de rapporter seulement les principaux traits de sa négociation.

Le nouvel ambassadeur ne voulut paroître à Vienne qu'avec l'appareil le plus imposant : persuadé que de riches équipages, une maison nombreuse, et superbement habillée, doivent annoncer le représentant du plus grand roi de l'Europe. Personne encore n'avoit étalé tant de luxe, et il satisfit, pour la première fois, ce penchant qu'il a toujours conservé pour la magnificence. Il avoit emmené un grand nombre de gentilshommes, de pages, d'écuyers, d'heiducs, de coureurs, de valets de pieds ; le service de sa chambre étoit très-nombreux ; enfin il ne négligea rien pour éblouir par son ostentation.

Malgré cet éclat dont s'environnoit le duc de Richelieu, il passa d'abord pour un espion de la cour de France, et il fut très-mal reçu. On lui dit même qu'il étoit trop jeune pour être nommé ambassadeur ; (il n'avoit alors que vingt-neuf ans). Il fit part à l'évêque de Fréjus des désagrémens qu'il : essuyoit celui-ci lui répondit de patienter et sur-tout d'être prudent.

L'empereur Charles VI, plein de fierté, et de hauteur, étoit asservi à l'étiquette la plus scrupuleuse. Ce prince étoit

dévot, et Richelieu fut obligé de le paroître. Excédé de la longueur des offices, il témoigna plus d'une fois son ennui aux femmes à qui il écrivoit, et sur-tout à la duchesse **, avec qui il eut une correspondance assez suivie. Il écrivoit de même au marquis de Silly, qui le mettoit au fait de tout ce qui se passoit à la cour de France.

Les ministres de l'empereur avoient été fâchés de voir arriver le jeune duc, craignant un ministre caractérisé de la part du roi ; ils ne s'aimoient pas, et le prince Eugêne sur-tout, l'objet de leur jalousie, leur donnoit encore plus d'ombrage depuis qu'il paroissoit être mieux que jamais avec l'empereur, pour avoir contribué au traité avec l'Espagne. L'empereur le regardoit comme son propre ouvrage, et étoit entêté des mariages des archiduchesses avec les infans.

Dans de pareilles conjonctures, l'ambassadeur de France avoit besoin d'adresse et de fermeté; il jouoit un rôle très-subalterne. La cour de Vienne entièrement portée pour celui d'Espagne, avoit dessein de mettre le duc de Riperda publi-

quement en possession des chapelles, prétendant que quand l'un des deux y seroit une fois, ce seroit à l'autre d'attendre, puisque le premier ne pourroit être dépossédé sans affront. Dans toutes les circonstances elle cherchoit à humilier le duc de Richelieu, qui reçut ordre de sa cour de différer son entrée. Richelieu représente vivement qu'il doit la faire, et tenir tête au duc de Riperda, quoi qu'il puisse arriver. Il mande en même temps que ce dernier retournera premier ministre en Espagne.

Il observoit à M. de Morville, chargé des affaires étrangères, qu'il étoit nécessaire de prendre le ton haut, pour détruire l'idée où l'on étoit de notre foiblesse, et de la timidité de notre gouvernement; assurant que si l'on prend le parti qu'il propose, on en imposera à cette cour, qu'on lui fera faire ce qu'on voudra, et qu'on pourra lui proposer d'être notre médiatrice avec l'Espagne, ce qui passoit encore pour incroyable. Il ajoute que l'empereur redoute la guerre, qu'il a un grand desir d'établir ses filles, et que la

crainte qu'il aura de la France, peut seule faire son union avec elle.

D'après ce systême, malgré l'avis du ministère françois qui vouloit encore temporiser, l'ambassadeur prend avec les ministres de l'empereur le ton qu'il croit nécessaire, et bientôt il en reçoit les assurances du desir qu'a leur maître de bien vivre avec le roi. Cependant M. de Morville rejette tout projet de réconciliation avec l'Espagne, de concert avec l'empereur, ne voulant pas d'autre médiateur que le roi d'Angleterre dont on espère beaucoup. Il prétend que l'empereur ne la veut point de bonne foi, qu'il a un intérêt direct à l'empêcher, et qu'il n'a d'autre dessein que de semer des défiances entre le roi de France et celui d'Angleterre. Néanmoins le duc reçoit la permission de faire son entrée.

Riperda, qui avoit par-tout des créatures, et qui partageoit la haine que sa cour avoit contre la France, crut pouvoir prendre des airs de hauteur avec un jeune-homme qui débutoit dans la carrière diplomatique. Il s'étoit arrogé la préséance, et crut la conserver. Mais Richelieu

Richelieu, qui, dans son intérieur, le traitoit de faquin, ne parut pas long-temps supporter le ton qu'il prenoit. Il eut le soin d'éviter toute affaire de cour à cour; mais en même temps il imagina qu'il lui étoit très-permis de s'en faire une d'ambassadeur à ambassadeur. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Un jour, le duc de Riperda voulut le dévancer pour entrer chez l'empereur; il étoit encore sur l'escalier : Richelieu plus alerte passe avant lui, et lui donne un coup de coude si vigoureux qu'il le fait rétrograder, et tomber sur l'escalier. Il prit ensuite son rang. Croyant que ce démêlé auroit des suites, il se rendit le soir à l'hôtel de Riperda, qui fit dire qu'il étoit sorti. Le lendemain matin, Richelieu envoya savoir des nouvelles de sa santé : le valet de pied revint sans réponse. Enfin il rencontre cet ambassadeur à qui il témoigne son étonnement de ne pas lui avoir fait donner de ses nouvelles, après avoir envoyé chez lui, et s'y être présenté lui-même : l'ambassadeur balbutia quelques mots, et le quitta promptement; ce qui fit hausser les épaules au duc de Richelieu, à qui il

ne s'avisa plus de contester son rang. Quelque temps après, il fut rappellé.

Richelieu avoit cherché tous les moyens de se lier avec le prince Eugène, qui lui témoigna beaucoup d'amitié : mais elle ne consistoit qu'en des dehors vains et frivoles, elle n'étoit rien moins que communicative, et l'ambassadeur ne put en tirer le parti qu'il espéroit. Il appella l'amour à son secours. Il l'avoit déja fait servir à son avancement; il crut qu'il pourroit encore ne pas lui être inutile. La comtesse de Badiani recevoit les vœux du prince Eugène, dont elle avoit toute la confiance; Richelieu se rappellant qu'il avoit eu souvent l'art de plaire, essaya d'en faire usage pour gagner la bienveillance d'une femme si essentielle.

Entièrement adonné aux affaires, il mettoit à la réussite de celle qui lui étoit confiée la plus grande importance. Il se flattoit d'avoir pénétré sans secours dans les secrets du gouvernement de l'empire; et curieux de s'en assurer, il ne crut pas pouvoir mieux faire que de travailler à obtenir la confiance intime de la comtesse de Badiani. Le bonheur qui s'étoit dé-

claré pour lui en France, ne l'abandonna point en Allemagne. Il avoit pour rival le prince Eugène, homme célèbre par des victoires remportées sur Louis XIV et sur les Turcs, mais à qui l'âge ne permettoit pas d'être toujours aussi sûr de ses succès en amour. Richelieu parut devant madame de Badiani avec tous les avantages de la jeunesse et des graces; et la comtesse, pleine de discernement, ne put s'empêcher de lui donner secrètement une préférence très-raisonnée. Adroit et insinuant, il partagea bientôt ses faveurs avec le prince, et fit connoître à la comtesse, tout le mérite qu'il possédoit. Etonnée d'un amour aussi vif, et dont elle avoit des preuves aussi multipliées qu'elle le desiroit, elle jugea définitivement que l'ambassadeur savoit au moins autant l'art d'aimer que le diplôme, et conçut pour lui une estime tout-à-fait particulière.

La confiance suivit l'estime. Tous les secrets du prince Eugène étoient épanchés dans le sein du nouvel amant qui prévenoit par ce moyen les opérations contraires aux intérêts dont il étoit chargé. Ce fut ainsi que notre habile ambassadeur apprit

que l'empereur vouloit différer de donner le jour pour son entrée, et qu'il sut que le duc de Riperda, qui avoit annoncé son départ, ne vouloit plus partir. Alors on le vit redoubler d'activité, et parler plus haut qu'il n'avoit encore fait : mais le prince Eugène et M. de Zinzerdorf l'assurent qu'on ne fera rien faire de force à l'empereur.

CHAPITRE XIV.

Entrée publique de Richelieu à Vienne. Aventure des traîneaux avec la Princesse de Liechtensten. Suite de cette aventure. Il fait avoir le chapeau de Cardinal à l'Evêque de Fréjus. Il est fait Chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit avant l'âge. Il termine sa négociation, et revient à Paris.

Enfin, après mille tracasseries nouvelles et des peines infinies, son entrée publique est fixée au 7 novembre, et son audience publique de l'empereur au lendemain. Ce fut dans cette occasion que le duc de Richelieu déploya toute la magnificence par laquelle il aimoit à se faire remarquer. Jamais ambassadeur n'avoit paru avec un tel cortége. En satisfaisant son goût, il croyoit qu'il étoit nécessaire d'imposer à la cour de Vienne. Il avoit soixante et neuf carosses à six chevaux, et six autres également à six chevaux de la plus grande richesse. Le carosse de corps de l'ambas-

sadeur étoit garni au-dedans et au-dehors de velours cramoisi tout couvert d'une broderie d'or en relief avec des franges d'or ; les quatre paneaux étoient garnis des armes de l'ambassadeur brodées en relief avec des cartouches ; son chiffre brodé de même remplissoit les petits paneaux des côtés ; le grand paneau de derrière étoit chargé d'une broderie en relief, ainsi que l'impériale dont le velours étoit couvert de gros branchages de broderie d'or, aussi en relief, qui, se réunissant dans le milieu, formoient une espèce de fleurs ; les chevaux étoient bais-bruns, les harnois de velours cramoisi, couverts de plaques d'argent doré et de points d'Espagne d'or, et les aigrettes de plumes cramoisies mêlées d'ornemens d'or.

Le second de velours bleu de la même richesse avec les attributs de la paix ; les chevaux gris pomelés, les harnois brodés en or, de même que le velours du carosse, les plumes bleues et ornemens en or.

Le troisième carosse de velours vert brodé d'or et franges de même, l'impériale surchargée d'ornemens de bronze

doré, les chevaux isabelles, harnois pareils en broderies, et plumes vertes garnies en or.

Le quatrième carosse étoit en velours jonquille, tout couvert de broderie d'argent avec des franges d'argent; sur l'impériale les figures de la prudence, du sècret, etc... six chevaux noirs d'Italie, les harnois pareils au velours du dedans, couverts de plaques et de broderies d'argent, avec des plumes jonquilles mêlées d'ornemens d'argent.

Les deux autres carosses étoient, l'un de velours gris de lin brodé en or, harnois, plumes pareils, et l'autre de velours rose brodé en argent, chevaux alezans brûlés, harnois rose avec plaques et broderies d'argent, plumes et aigrettes assorties.

La suite étoit aussi brillante : six coureurs abillés de velours rouge, entièrement galonné d'argent, le reste de leur ajustement en étoffe d'argent et franges.

Cinquante valets de pied, vêtus en drap écarlatte, grande livrée de galon de soie pourpre et argent, chapeaux brodés, gar-

nis de plumes blanches, et épée d'argent.

Douze heiducs tenant en main des masses d'argent.

Douze pages tous à cheval, vêtus d'habits de velours rouge brodés en argent. Le reste à proportion. Gouverneur des pages, sous-gouverneur, écuyer, sous-écuyers, suisses, vingt-quatre palfreniers, tant à cheval que tenant des chevaux de main. Ce pompeux appareil partit du faubourg appellé le Laustrass, et passa par la porte d'Italie, pour se rendre dans la rue St.-Jean, où étoit le palais de l'ambassadeur.

Une circonstance plus extraordinaire distingua pour jamais cette entrée de celle de tous les autres ministres. Les chevaux de la voiture du duc, ceux de selle et de suite, qu'on tenoit en main, furent ferrés en argent; le fer d'argent étoit séparé en deux, et ne tenoit qu'à un clou très-petit, de façon que dans la route tous les chevaux se trouvèrent déferrés, et le peuple put se partager leurs dépouilles.

Le lendemain l'ambassadeur eut son audience publique de l'empereur, de l'impératrice régnante, et de l'impératrice

Amélie ; le même faste y régna. Le duc parut ce jour-là dans l'habillement françois, tel que celui des pairs, quand ils vont au parlement, et introduisit le même usage dans toutes les assistances publiques. Il y eut dans son palais des tables nombreuses, de plus de cinq cents couverts; les gentils-hommes du nonce, de l'archevêque de Vienne y furent invités; tous les officiers des grandes maisons y eurent place ; et pour donner plus de liberté au peuple qui accourut en foule prendre part à cette fête où tout lui fut prodigué , l'ambassadeur fit ouvrir tous ses appartemens, et ne rentra que dans la nuit.

Ce même jour fut encore remarquable par le départ précipité du duc de Riperda.

Quand Richelieu apprit l'exil de M. le duc et de madame de Prie, cette nouvelle l'affligea sans l'étonner. Il avoit été témoin à son arrivée à Vienne de la haine qu'on lui portoit ; c'étoit tous les jours une histoire nouvelle, ou des chansons contre lui, et il ne doutoit pas qu'il ne fût sacrifié. D'ailleurs il avoit été instruit par la duchesse de ** des démarches de l'évêque de Fréjus, qui,

certain de son crédit, profita des plaintes qui s'accumuloient contre le premier ministre et sa favorite pour occuper sa place.

Le duc reçut ordre du roi, par M. de Morville, de ne se servir que de l'entremise du pape, et du roi d'Angleterre, dans la persuasion que l'empereur ne voudroit jamais le raccommodement. Le duc de Richelieu, qui étoit persuadé du contraire, qui avoit toujours pensé qu'en prenant une contenance imposante il finiroit par être médiateur, avoit à combattre et les idées du conseil de Versailles et les projets de la coûr de Vienne. Son train de vie étoit changé. Ce n'étoit plus celui d'un homme qui ne pensoit, qui ne rêvoit qu'au plaisir ; douze, quinze heures de travail par jour ne l'intimidoient pas; il prenoit sur ses nuits même des momens pour écrire, et son sommeil qui n'étoit autrefois, troublé que par l'amour, étoit maintenant suspendu pour des affaires plus sérieuses.

Ce changement dans sa manière de vivre, ses trop grandes occupations causèrent du dérangement dans sa santé. Ce fut à Vienne qu'il s'apperçut pour la première fois que les digestions se troubloient; et au milieu

de ses inquiétudes, il retrouva, par un évènement assez extraordinaire, ce Damis, cet homme universel qu'il avoit tant regretté en France. Sa joie dissipa ses craintes : mais elle ne fut pas complette, cet homme lui ayant dit qu'il avoit fait vœu de renoncer à la pierre philosophale. Il fallut s'en tenir à la médecine, et après lui avoir ordonné quelques remèdes infructueux, il lui conseilla l'usage du thé, qui lui fit grand bien, et qu'il continua toute sa vie. Il étudia avec lui la médecine, et s'appliqua à recueillir la recette d'une multitude de remèdes qui, à en juger par l'étiquette, sont tous très-merveilleux.

Cependant l'état magnifique que tenoit l'ambassadeur l'avoit nécessité à faire beaucoup de dettes ; il recevoit peu d'argent de France, et fut réduit à une grande détresse. Ne trouvant pas de facilité à obtenir crédit des allemands, il fut obligé de faire mettre secrettement des bijoux et des diamans en gage. Voyant qu'on ne lui donnoit pas tout l'argent qu'on lui avoit promis, et qu'il étoit contrarié dans ses opérations, il menaça de demander son rappel. D'ailleurs l'empereur ne l'invitoit d'aucune

fête particulière, si ce n'étoit des chapelles où il étoit accablé d'offices, et sa situation étoit très-pénible et très-embarrassante. Il se plaignit beaucoup à M. de Morville, et à l'évêque de Fréjus, dont il reçut la lettre suivante :

Rambouillet, ce 4 mai 1726.

« J'ai reçu, monsieur, à deux jours près » l'un de l'autre, les deux lettres du 10 et » du 17, dont vous m'avez honoré. Il est » vrai qu'on avoit cru voir dans vos dépê- » ches une envie assez marquée de quitter » Vienne ; et que vous ne doutiez pas » même d'en recevoir l'ordre. M. de St- » Saphorin étoit dans la même opinion ; » et il y avoit beaucoup de vraisemblance » que cela seroit, il y a deux mois. On » ne vous en a su aucun mauvais gré ; et » il est très-naturel que dans toutes les » circonstances où vous vous trouvez, » vous ne soyez pas fâché de revenir. » Vous pouvez être assuré, monsieur, que » cela n'a fait aucune mauvaise impres- » sion ; et que si votre rappel ne faisoit » pas un mauvais effet dans les circons- » tances présentes, le mépris que fait l'em-

» pereur de toute bienséance, en ne laissant
» ici qu'un résident, seroit une raison suf-
» fisante pour y penser.

» Quoique nous ne connoissions pas par-
» faitement M. de Saint-Saphorin, on ne
» laisse pas que de savoir que, si vous êtes
» intimément lié avec lui, vous y mettez
» beaucoup du vôtre ; et il n'y a certaine-
» ment qu'à vous louer sur toute votre con-
» duite. Vous parlez en perfection du
» caractère de la cour où vous êtes ;
» et on s'en fie à vous sur la manière de
» traiter avec elle. Les grandes promesses
» du duc de Riperda peuvent lui avoir
» donné envie de la guerre ; mais l'empe-
» reur croit de reste par entêtement, qu'il
» l'a trompé, et que le roi d'Espagne man-
» que lui-même d'argent, pour payer ses
» troupes et sa maison. Aussi tous ces
» messieurs les ministres ont-ils fort baissé
» leur ton, et protestent qu'ils ne veulent
» point de guerre. Ils n'ont plus recours
» qu'aux plus grossiers artifices, pour tâ-
» cher de nous désunir d'avec l'Angleterre ;
» à quoi ils ne réussiront pas.

» Rien n'est plus juste, monsieur,
» que votre inquiétude sur le défaut de

» paiement ; et M. de Morville presse tou-
» jours pour vous envoyer de l'argent. Il faut
» espérer qu'il circulera plus qu'il ne fait
» depuis quelque temps ; et que le roi sera
» bientôt en état de vous payer. Vous avez
» très-grande raison de cacher l'extrémité
» où vous avez été réduit ; et je vous gar-
» derai sur cela un secret inviolable.

» Il ne me paroît pas qu'on vous cache
» rien, ni qu'on vous prive de toute la
» confiance que vous méritez par tant d'en-
» droits : nous sommes dans une mauvaise
» crise, et il faut bien qu'à la fin tout se
» développe ; car l'Europe est dans un
» mouvement trop violent pour pouvoir
» durer.

» Je vous supplie, monsieur, d'être per-
» suadé du respect et du parfait attache-
» ment avec lequel je suis votre, etc...

A. H. *Evé. de Fréjus.*

On voit que cette lettre ne lui annonçoit pas de secours très-prochains ; et son embarras augmentoit tous les jours. D'ailleurs il apprenoit qu'on attendoit en France la réconciliation avec l'Espagne, de la médiation du pape et de l'Angleterre ; et il étoit très-contrarié qu'on ne crût pas, comme il

l'annonçoit continuellement, qu'elle ne pouvoit être que l'ouvrage de l'empereur.

Son intendant, chargé de lui procurer de l'argent à quelque prix que ce fût, lui envoya soixante mille francs qui soutinrent un peu son courage. La duchesse de **, cette bonne amie, aussi susceptible d'un véritable attachement que d'amour, devenue veuve et maîtresse de sa fortune, lui fit aussi tenir quatre lettres de change de vingt-cinq mille livres chacune, qui le mirent en état d'attendre l'argent que M. de Morville promettoit toujours et n'envoyoit jamais.

Les choses changèrent bientôt de face; M. de Richelieu redoublant encore d'activité, soutenant par-tout la dignité de son caractère, vit enfin jour à entamer la négociation. Les comtes Sinzerdorf et de Starenberg parurent s'ouvrir à lui; mais le prince Eugène lui parla avec chaleur contre la France, et crut l'intimider par ses hauteurs; il lui marqua en même temps toute son animosité contre le roi d'Angleterre. Le duc, qui n'étoit point accoutumé à voir prendre un ton si haut, prit sur lui de se modérer, et conservant son sang froid dans

cette conversation, il en tira tout l'avantage. Il entrevit à travers toutes les menaces du prince Eugène, la peur qu'il avoit de la guerre; il étoit échauffé par le vice-chancelier qui, dans des vues personnelles, vouloit embrouiller les affaires. Cependant Richelieu sut avec adresse calmer le prince, et ne tarda pas à être bien avec lui.

Il s'apperçut que les autres ministres le trompoient continuellement, et ce fut dans une course de traîneaux qu'il apprit, au moment qu'il s'y attendoit le moins, tous les secrets de la cour de Vienne. L'empereur qui, comme on l'a déja dit, ne sembloit penser au duc que pour des actes de religion, et l'oublioit pour les divertissemens, l'invita enfin à une magnifique partie de traîneaux. Richelieu crut devoir y paroître avec sa magnificence ordinaire, et fut chargé de conduire la princesse de Liechtensten. Cette dame étoit fort jolie, et très-liée avec tous les ministres. Après les complimens d'usage, elle lui dit dans la course: « M. l'ambassadeur, le zèle que » vous mettez pour votre cour, vous fait » honneur, et vous me permettrez, par

l'intérêt

» l'intérêt que vous m'inspirez, de vous
» donner quelque avis ».

On peut croire que cette marque de confiance fut reçue du duc avec reconnoissance : il la supplia d'entrer dans de plus grands détails, et il sut que le parti de la modération n'étoit pas celui qu'il falloit prendre ; que l'augmentation des troupes de l'empereur n'étoit point un signe de guerre, mais un moyen dont on vouloit se servir pour intimider la France, et qu'il étoit de sa politique d'armer également, pour faire voir qu'elle ne redoutoit pas la guerre qu'on sembloit lui annoncer ; que l'on avoit la plus mauvaise idée de notre gouvernement, et que sa foiblesse seule autorisoit l'empereur à parler si haut ; enfin que l'on s'y prenoit mal en France en choisissant pour médiateur entre elle et l'Espagne, le pape et le roi d'Angleterre, parce que l'empereur seul pouvoit opérer la réconciliation qu'on desiroit.

Le duc de Richelieu vit avec un plaisir difficile à exprimer que les secrets qu'on lui dévoiloit, s'accordoient parfaitement avec sa façon de voir. Certain qu'elle étoit

juste, et qu'il falloit prendre le moyen qu'il avoit déja indiqué pour terminer cette grande affaire, il redoubla d'instances auprès des ministres françois, et répondit à ceux de l'empereur qui le menaçoient de la guerre, que la France étoit prête à la soutenir, et qu'elle étoit seulement entrée en négociation pour éviter l'effusion du sang ; mais que ni l'argent, ni les hommes ne lui manquoient. Enfin il fut assez heureux pour faire adopter ses idées en France ; et on rendit justice à sa pénétration et à sa politique.

Ses ennemis toutefois, jaloux de ses succès en amour, plus jaloux encore de l'emploi important dont il étoit chargé, avoient fait courir tous les bruits les plus désavantageux sur son compte. A les en croire, il avoit vendu le secret de l'état ; mais la prévoyance du duc et ses succès leur imposèrent silence. On finit par être étonné qu'un homme aussi dissipé, aussi jeune, pût réunir autant de qualités nécessaires à un ambassadeur.

La princesse de Liechtensten, qui lui avoit marqué tant d'intérêts, méritoit bien que M. de Richelieu la vît avec les yeux

de la reconnoissance. Les siens étoient prévenus en faveur du duc dont elle avoit déja admiré l'esprit et l'amabilité. Celui-ci ne tenoit point à la comtesse de Badiani par des liens très forts ; il crut pouvoir en former d'autres avec la princesse. Cette liaison fit diversion aux affaires dont le duc étoit accablé, et le mystère qui la couvroit, en rendoit les plaisirs plus piquans. Il ne pouvoit aller chez la princesse que la nuit pour ne pas la compromettre, et donner des soupçons au ministère de Vienne. Il avoit coutume d'aller la voir sans suite, simplement vêtu, et à pied. Il entroit dans son palais par une porte dérobée qu'un signal convenu faisoit ouvrir. Un soir qu'il sortoit comme à son ordinaire, avec cet appareil mystérieux, il rencontre près de la maison de madame de Liechtensten trois de ses gens à-peu-près ivres, qui ne le reconnurent pas. Ils virent un homme qui prenoit garde de n'être pas observé, et ils voulurent l'intriguer. Le signal du jour étoit de frapper trois fois dans la main. Le duc avoit déja commencé quand ils l'abordèrent : il passe alors de l'autre côté de la rue ; ces gens en firent de même. Il

retourne sur ses pas, ils l'imitèrent. Enfin le duc impatienté, sachant qu'il avoit affaire à trois de ses valets de pied, donne un coup de canne à celui qui étoit plus près de lui, en lui disant de s'éloigner. Celui-ci qui ne crut pas que ce pût être son maître, devint furieux, et cria qu'on insultoit la livrée de M. l'ambassadeur de France. Les autres vinrent à son secours, des passans accoururent, on voulut arrêter le duc : il n'eut que le temps de se nommer, car il auroit été fort maltraité. A peine reconnu, la scène devint encore désagréable pour lui ; ses gens se jettèrent à ses genoux pour lui demander pardon ; les mots de grandeur, d'excellence, de monseigneur, furent prodigués ; et le duc qui vouloit garder l'incognito étoit aussi fâché d'être nommé que d'avoir été insulté. Le peuple s'assembloit ; il fut obligé de se retirer, et eut encore plus de peine à se dérober aux excuses qu'aux premiers emportemens. La princesse fut prévenue le lendemain de ce contre-temps, et le rendez-vous fut fixé pour le jour même, où l'amour dédommagea les deux amans de l'évènement de la veille.

Le duc de Richelieu étoit ainsi consolé des disgraces qu'il essuyoit dans sa négociation; sa constance fut pourtant couronnée, et le traité fut signé au gré de la France. Ce sera aux historiens à entrer dans tous les détails de cette affaire : nous nous contenterons de dire qu'elle fut terminée par les soins, le tact juste, et l'esprit insinuant de Richelieu. Il ne s'étoit point borné à négocier : il avoit aussi coopéré beaucoup à faire avoir le chapeau de cardinal à l'évêque de Fréjus. Cet évêque, en paroissant ne se mêler de rien, avoit fait signer au roi l'exil de M. le duc; et ce fut dans cette occasion que le monarque marqua, pour la première fois, cette dissimulation qui ne fait jamais d'honneur à un roi, et dont son prédécesseur avoit donné l'exemple en disgraciant Fouquet. Louis XV témoigna beaucoup d'amitié à M. le duc, le jour où il signa l'ordre de sa retraite à Chantilly; celui-ci ne le reçut même qu'au moment où il alloit partir pour Rambouillet. On est fâché de voir le cardinal de Fleury accoutumer son pupile à ces détours indignes du chef d'une grande nation. Sans

doute M. le duc méritoit son renvoi; toute la France se plaignoit de lui, surtout de son aveuglement pour madame de Prie qui disposoit de tout. Il avoit fait comme tous les ministres qui, en entrant en place, détruisent les opérations bonnes ou mauvaises de ceux auxquels ils succèdent; il leur faut des projets qui soient leur ouvrage, et le peuple est toujours victime de cette nouveauté. Mais rien n'obligeoit le cardinal de Fleury à faire jouer au roi cette misérable comédie dont tous les gens sensés virent le dénouement. Ensuite il fit déclarer à Louis XV qu'il supprimoit les fonctions de premier ministre; et comme si le jeune prince eût voulu administrer lui-même son royaume, il lui fit écrire au cardinal de Noailles que ne présumant point assez de ses forces, il demandoit qu'il fût adressé à Dieu des prières publiques pour en obtenir les graces dont il avoit besoin pour bien gouverner ses états. L'encens fuma dans tous les temples; et le peuple, toujours porté à croire le bien qu'on lui dit de ses rois, témoigna sa joie d'apprendre que son souverain alloit tout voir par

lui-même, et travailler à le rendre heureux.

Pendant ce temps, le modeste évêque de Fréjus, qui avoit eu soin d'écarter tous ses rivaux, et de faire donner des places importantes à ses créatures, qui avoit éloigné son pupile de toutes les affaires, et l'avoit accoutumé à fuir le travail, s'emparoit par degré de l'autorité. Il savoit bien que son maître, élevé comme si le trône lui eût été étranger, ignorant tout, ne pouvoit faire un pas sans le consulter. Il régnoit à sa place, sans avoir encore l'apparence du pouvoir. Bientôt il ne fut plus possible de se méprendre à sa conduite : il voulut être prince de l'église ; et sans avoir le titre de premier ministre, il en exerça l'autorité dans toute son étendue. Ce doux prélat, tout en marchant à pas de tortue, n'avoit jamais quitté de vue le but qu'il vouloit atteindre ; il y parvint à l'âge de 73 ans, et conserva une présence d'esprit rare jusqu'à la fin de sa carrière, dont le terme fut très-reculé.

Fleury n'eut aucune de ces qualités brillantes qui font le grand ministre, et cependant la France fut heureuse sous son administration. Le royaume prit bien-

tôt une autre face. Epuisé par le système de Law, le cardinal jugea qu'il avoit en lui-même assez de ressources pour réparer ses pertes. Semblable à un médecin habile qui connoît le tempérament foible de son malade, et qui n'osant lui donner aucun remède actif, l'abandonne au soin de la nature qui le guérit, le cardinal qui n'aimoit pas la guerre, qui n'avoit pas les qualités pour la faire, qui vouloit être tranquille, achetoit la paix à quelque prix que ce fût, et cette paix fit fleurir le commerce, et ramena l'abondance dans les campagnes. C'est en ne faisant rien que Fleury fit beaucoup; il étoit pusillanime, et n'osoit rien entreprendre: mais très-économe, il regarda l'état comme une grande maison qu'il régissoit. C'est par le repos que la France répara ses pertes, le génie n'influa point sur son bonheur. Fleury étoit incapable de rien voir en grand; mais son administration prouve qu'il suffit d'être honnête-homme, et d'établir la tranquillité dans le royaume, pour le rendre florissant; qu'un état comme la France n'exige pas qu'un ministre ait des idées vastes et sublimes: qu'il suffit qu'il ne mette pas ses res-

sources entre les mains des frippons et à la merci des intrigans. Le ministère du cardinal de Fleury, qui, comme il est facile de le voir par ses opérations, n'étoit pas un grand homme, fait le procès de tous ses successeurs.

Le duc de Richelieu vit avec grand plaisir la fin de sa négociation ; sa santé se délabroit, et il n'aspiroit qu'à revenir en France. Il avoit cependant été question de le nommer ambassadeur en Espagne, et il n'y avoit que cette ambassade qui pût le tenter ; mais il desiroit, avant de se décider, passer quelque temps à Paris. Las des affaires, il écrivoit sans cesse à ses maîtresses et au marquis de Silly, son ami, qu'il n'avoit d'autre ambition que d'obtenir un bon gouvernement où il pût être le maître, ou une charge importante à la cour. Sa présence étoit encore nécessaire à Vienne, et il s'attendoit d'être nommé premier plénipotentiaire au congrès ; mais le cardinal de Fleury s'étoit réservé cette place. On va voir par la lettre suivante qu'il étoit bien certain de son autorité, et en même-temps qu'il rendoit justice au duc de Richelieu.

A Rambouillet, ce 26 juin 1725.

» Je réponds, Monsieur, à la lettre

» dont vous m'avez honoré du 14, qui nous
» a passé la signature de M. de Bournon-
» ville au nom du roi d'Espagne, et par-
» conséquent la conclusion de la grande
» affaire dont vous étiez chargé. Je com-
» prends votre impatience de sortir d'un
» lieu contraire à votre santé, à vos intérêts
» domestiques, et où il ne vous reste rien
» de considérable à négocier; et dès que
» vous demandez votre congé avec tant
» d'instance, le roi est trop satisfait de vos
» services pour vous le refuser. Il n'est
» plus question que de vous donner des
» marques publiques de cette satisfaction
» que vous avez si bien méritée, et de choisir
» quelqu'un qui puisse maintenir la bonne
» intelligence, établie par la signature des
» préliminaires entre les deux cours. Je crois
» d'abord pouvoir vous donner parole,
» Monsieur, au nom du Roi, qu'il vous
» accordera le cordon bleu au mois de jan-
» vier prochain; mais en attendant que
» S. M. se soit expliquée là-dessus, je vous
» demande, s'il vous plaît, le secret que
» j'ai recommandé pareillement à votre
» plénipotentiaire, l'abbé de St.-Remi. Il
» seroit naturel aussi de vous nommer

» plénipotentiaire au congrès; mais je vous
» prie de faire les trois réflexions suivantes,
» et de les peser sérieusement.

» 1°. J'aurai l'honneur de vous confier
» que le roi me nommera son premier plé-
» nipotentiaire, parce qu'il croit que ma
» présence pourra y être de quelqu'utilité;
» et je ne sais si en ce cas, vous vous ac-
» commoderiez d'être nommé en second,
» et si MM. les ducs vos confrères le
» trouveroient bon de leur côté.

» 2°. Il est impossible que le congrès
» ne soit très-long et très-difficile. Cette
» longueur et toutes les vétilles des né-
» gociations inséparables d'une assemblée
» de tant de nations différentes, la plu-
» part très-paresseuses, pourroient bien
» vous ennuyer, et n'être pas de votre
» goût. Je ne serai point exposé à cet en-
» nui, si le roi me fait l'honneur de me
» nommer, parce que je n'assisterai à ce
» congrès que de temps en temps, et quand
» les affaires demanderont ma présence.

» 3°. Vous savez sans doute que les
» anglois ne vous croient pas fort dans
» leurs intérêts, et vous regardent comme
» très-suspect sur ce qui les regarde;

» il y auroit peut-être quelque inconvénient à vous exposer à des tracasseries qui seroient les suites nécessaires de cette prévention, et il seroit plus difficile dans ce cas de les amener à des conciliations, dont on aura immanquablement besoin pour parvenir à une pacification solide.

» Vous aurez la bonté, Monsieur, de réfléchir sur ces trois raisons et de vous déterminer. Je vous supplie seulement que ce soit bientôt: car nous ne pouvons pas différer de nommer des plénipotentiaires. S'il ne vous convient pas d'être du nombre, le roi pourroit pourtant vous nommer, et vous, de votre côté, vous le supplieriez de trouver bon que vous n'acceptassiez pas cet honneur par les bonnes raisons que vous allégueriez. Il n'y auroit que le roi qui le sauroit, et ce refus ne vous feroit peut-être pas moins d'honneur que la nomination même.

» J'ai assuré l'abbé de St.-Remy, que je n'oublierois rien pour vous mettre en état de sortir de Vienne avec honneur,

» et qu'il n'avoit qu'à m'en suggérer les » moyens.

» A l'égard d'un successeur, comme » l'empereur a été troisans sans désigner, et » sans avoir ici un ambassadeur, on pourra » se dispenser d'en nommer un pour » Vienne, et je pense qu'il suffira d'y en- » voyer un ministre plénipotentiaire ; le » choix n'en sera pas aisé, et nous allons » y travailler incessamment.

» Vous ne vous êtes pas trompé sur les » dispositions de la cour où vous êtes ; et » vous êtes bien justifié par tout ce qui est » arrivé.

» M. le marquis de Grimaldi me porta, il » y a dix ou douze jours, la lettre dont vous » m'avez honoré, du 14 avril ; et vous pou- » vez assurer M. son oncle que je tâcherai » de lui marquer, en la personne de M. son » neveu, toute l'estime et la considération » que j'ai pour un prélat aussi distingué. » Je vous supplie de vouloir bien aussi » témoigner à M. le prince Eugène [1] que

---

[1] Il avoit contribué à lui faire avoir la nomination de l'empereur pour le chapeau de cardinal.

» je n'oublie point les obligations que je » lui ai ; et qu'indépendamment de la ma» nière pleine de bonté et de politesse avec » laquelle il en usa avec moi à Fréjus, je » fais profession d'honorer en lui la probité » dont je fais encore plus de cas que de » toutes les autres grandes qualités.

» Personne au monde, monsieur, ne » vous honore, et ne vous est plus invio» lablement attaché que moi, »

Le Card. *de Fleuri.*

Le duc de Richelieu fut très-satisfait d'apprendre qu'il alloit être fait chevalier des ordres, quoiqu'il n'eût pas l'âge prescrit par les statuts. Cette faveur lui en devenoit d'autant plus précieuse. Il ne se fit point nommer pour le congrès, et borna tous ses desirs à revoir Paris où de nouveaux plaisirs l'attendoient. Il étoit encore incertain s'il accepteroit l'ambassade d'Espagne; et ce fut à Paris que la faveur du Roi lui fit abandonner cette carrière. D'après les nouvelles qu'il recevoit continuellement, il jugea bien que Louis XV seroit un prince foible, et que le plus adroit le gouverneroit. Il forma dès ce moment le plan d'avoir une part considérable dans ses bonnes

graces ; et l'on verra qu'il eut l'art de les obtenir, et celui de les conserver.

La nomination du roi pour le cordon bleu arriva à la fin de janvier 1728. Comme il lui étoit permis de le porter, avant d'être reçu, l'information d'usage se fit à Vienne devant le cardinal Kollonits, le 24 février. Les témoins furent le prince Eugène, le comte de Sinzerdorf, chancelier de l'empereur, et le père Tournemain, jésuite, son confesseur. Richelieu n'avoit pas encore alors trente-deux ans ; et tout le monde sait qu'il en faut trente-cinq, pour être reçu dans l'ordre du Saint-Esprit : il le fut à Versailles, le premier janvier 1729.

Enfin, le moment du départ du duc de Richelieu arriva : la princesse de Liechtensten ne le quitta pas sans verser des larmes, et la comtesse de Badiani le vit partir avec peine. Cette dernière liaison avoit jetté du froid entre lui et le prince Eugène, qui n'avoit pas vu sans jalousie un rival comme Richelieu lui faire de fréquentes visites. Ils se quittèrent assez froidement ; et ce ne fut que quelque temps après que leur amitié acquit plus de force par l'absence.

CHAPITRE XV.

*Mort de la Duchesse de***. Richelieu se marie à une Fille du Prince de Guise, dont il devient amoureux. Il lui est fidèle six mois. Il aime ensuite Madame de la Martelière, Femme d'un Financier. Autre amour avec une Demoiselle Julie, Fille singulière, Maîtresse de ce même Financier.*

LE duc, arrivé à Paris, fut très-bien reçu du Roi et des ministres. Ce monarque avoit été prévenu en sa faveur par le cardinal, et commença à le traiter avec une bienveillance plus particulière. L'amour lui préparoit aussi une délicieuse réception. Ses maîtresses flattées de la gloire dont il vènoit de se couvrir, volèrent au-devant de lui, et il n'eut que l'embarras du choix. Il retrouva la duchesse de * * bien changée, et huit mois après il eut la douleur de la perdre : une obstruction au foie, lui enleva sa meilleure amie ; sa femme-de-chambre fut chargée de lui remettre son portrait, et

et la dernière lettre qu'elle lui avoit écrite quelques jours avant de mourir.

Richelieu donna des larmes à l'amitié; mais entraîné par l'amour, ses regrets furent bientôt calmés. Il avoit été forcé de renouer avec mademoiselle de Charolois, plutôt par l'assiduité de ses poursuites que par goût. Madame de Duras s'empressa aussi de lui faire reprendre ses fers; mais ces amours furent de peu de durée. Madame de Gontaut qui, comme la duchesse de **, avoit su allier l'amour avec l'indulgence, eut un règne plus long. Le duc s'étoit lié aussi avec madame de Tencin, sœur du cardinal de ce nom, qui, de religieuse, étoit devenue femme à la mode, se mêlant également de littérature et d'affaires d'état. Cette conquête ne lui fut pas difficile à faire: d'autres lui avoient frayé la route; mais elle plut à Richelieu par son esprit, et elle lui fut utile par ses intrigues. Il eut avec elle un chiffre particulier, pour s'écrire tout ce qui se passoit à la cour, sans courir le risque d'être découvert.

L'académie des sciences s'empressa de le recevoir académicien honoraire en 1731. A peine reçu, il fut forcé de mettre une inter-

ruption à ses plaisirs. Les incommodités dont il se croyoit délivré reparurent; la sécheresse des entrailles, le dérangement des digestions le firent retomber dans un dépérissement qui commençoit à menacer ses jours. On lui fit prendre le lait, qui ne passa point; il fut encore plus mal. L'alarme se répandit parmi les femmes; il partit avec M. Hunaud, jeune médecin plein de mérite, pour aller en Hollande consulter le fameux Boérhaave. Son avis fut aussi de lui faire prendre le lait, mais d'en faciliter le passage en le coupant avec les eaux de Spa. En six semaines de temps, le malade recouvra entièrement la santé.

De retour à la cour, Richelieu reprit le même train de vie: mais peu de temps après l'amour lui fit subir, pour la seconde fois, le joug de l'himen. Il avoit vu mademoiselle de Guise chez son père, qui demeuroit dans le Temple. Le voisinage, puisque le duc avoit son hôtel à la place royale, multiplia les visites. La jeune princesse étoit grande, avoit de beaux yeux, le haut du visage charmant, mais une grande bouche mal meublée. Son port, son air étoit doux et majestueux; elle plut à Richelieu, qui

d'ailleurs étoit enchanté de s'allier à une maison qui tenoit le sceptre de l'empire. Si la naissance de mademoiselle de Guise étoit illustre, sa fortune étoit bien médiocre. Elle avoit un frère héritier des substitutions, et il ne restoit qu'un nom aux filles; Richelieu s'en contenta : tourmenté du desir de laisser des héritiers, il crut ne pouvoir pas faire un meilleur choix.

Il eut pour sa femme toutes les attentions et les prévenances imaginables. Jamais mari ne montra plus d'attachement pendant les six premiers mois de son mariage; mais ce fut-là le terme de sa fidélité. Ayant eu occasion de voir la belle la Martelière, femme d'un financier, les sermens prononcés en face de l'église furent oubliés comme les autres.

Quelqu'estime qu'il eût pour mademoiselle de Guise, il sentit que la constance que lui imposoit l'himen, étoit un fardeau trop lourd pour lui. Cependant il prit avec elle des ménagemens auxquels il n'avoit pas coutume de s'assujettir, et elle fut assez heureuse pour n'avoir jamais que des soupçons de ses infidélités. Son mari lui montroit tant d'égards

et de soins, que ses doutes se dissipoient souvent : l'on sait que des évènemens qui nous auroient fait beaucoup de peine, quand la connoissance n'en vient pas jusqu'à nous, sont comme s'ils n'étoient point arrivés. Madame de Richelieu conserva toujours avec son mari un ton de dignité qui lui imposoit; il se crut obligé, en conséquence, de couvrir ses nouvelles intrigues d'un voile si épais, qu'elle n'en pût jamais avoir la certitude.

Il concilioit ainsi ses devoirs de mari avec l'amour qui l'appelloit chez madame de la Martelière. Cette femme d'une beauté rare recevoit les vœux de gens de tous états. L'épée, la robe, la finance étoit à ses pieds. Jusqu'alors elle jettoit un regard satisfait, mais indifférent sur ses adorateurs : Richelieu se mit sur les rangs, et ce regard ne tarda pas à s'attendrir. L'amour porta l'empreinte du bonheur sur une figure déja céleste ; tous les rivaux de Richelieu en conçurent une douce espérance ; elle se réalisa pour lui seul. Le bon la Martelière se prit aussi de passion pour le duc qui répondit de son mieux aux transports de son amitié. Plein

de confiance dans tous les avantages qu'il se supposoit, il lui disoit en confidence qu'il étoit certain de la fidélité de sa femme; qu'elle étoit folle de lui, et qu'il voyoit avec tranquillité tous les gens qui s'empressoient de lui faire leur cour. Sa sécurité, à l'égard de Richelieu, étoit fondée sur ce qu'il le croyoit amoureux de la duchesse sa femme, qui passoit dans le monde pour le gouverner.

Cependant son prétendu ami avançoit rapidement dans les bonnes graces de madame de la Martelière, et tous les jours sembloient annoncer son bonheur. Il arriva enfin, et ce fut au mari à qui Richelieu dut de le voir devancer. La Martelière avoit eu un petit démêlée avec sa femme; elle n'avoit point paru au dîner, et se disant incommodée, elle donna ordre de ne laisser entrer personne pour elle. Le duc étoit à la commédie Françoise, où vint aussi la Martelière. Ce financier étoit glorieux de se montrer en public avec un duc qui l'appelloit son ami: il courut à sa loge, et lui conta ce qui s'étoit passé entre sa femme et lui. Richelieu l'assura que ces querelles-là servoient de véhicule à l'a-

mour par le raccommodement qui s'en suivoit. La Martelière dit qu'il étoit au fait de cela, et montra de nouveau au duc combien il étoit confiant sur la vertu de sa femme. Il poussa plus loin la confidence : il avoua qu'il avoit une petite maîtresse chez qui il devoit souper le soir, et qu'il avoit le talent d'arranger sa petite intrigue, de façon que la femme et la maîtresse étoient fort contentes, chacune de son côté. Dans cet excès d'épanchement, il proposa au duc de venir avec lui ; mais Richelieu qui calculoit que cette absence de la Martelière pouvoit lui être favorable, refusa de l'accompagner. Hé bien, ajouta-t-il! allez donc tenir un moment compagnie à madame de la Martelière : mais, motus! et sur-tout donnez-moi raison, si elle vous parle de notre démêlé.

L'heureux confident promit l'un et l'autre, et courut rue St.-Louis au marais, où demeuroit madame de la Martelière. La porte lui fut refusée ; mais il insista, et assurant qu'il avoit à parler à madame de la Martelière de la part de son mari, il fut annoncé. Elle parut surprise, mais cet étonnement ne diminua pas le plaisir qu'elle eut

de le voir. A l'intrigue près du financier, il lui fit part de la rencontre qu'il avoit faite, de ce qui avoit été dit à la comédie, et madame de la Martelière lui montra le ressentiment qu'elle avoit contre son mari. Loin d'être de son parti, comme il l'avoit promis, on doit croire que Richelieu lui donna tous les torts. Un époux qui en a d'aussi graves, et qui fournit d'aussi belles occasions de l'en punir, ne peut guères échapper à la commune destinée. Quand l'amant sait plaire, c'est lui seul qui a raison. Madame de la Martelière en fut persuadée comme tant d'autres à sa place; et Richelieu enivré d'amour propre et même d'amour, ne fit que fortifier dans le cœur de la belle financière une si douce conviction par la multitude de ses bons procédés. A chaque doute qu'elle montroit sur sa fidélité, c'étoit une de ces assurances qui ne semblent jamais équivoques. Hors d'état à la fin de répondre à tant de questions, il fallut se séparer, et remettre à une autrefois la suite d'un si vif entretien.

La Martelière demande en rentrant des nouvelles de sa femme. On lui dit que se sentant plus fatiguée que le matin, elle

s'est fait mettre au lit de bonne heure, et qu'elle repose. Le lendemain, il songea à se raccommoder: mais il trouva sa femme si distraite de l'évènement de la veille, qu'elle ne voulut recevoir ni ses caresses, ni ses excuses. Richelieu qui ne manqua pas d'arriver, redevint encore son confident, et fut le médiateur de la réconciliation. Le financier lui promit qu'elle seroit l'époque d'une grossesse qu'il desiroit depuis long-temps, et le duc l'assura qu'il y avoit le double à parier contre un.

Ce n'étoit pas assez pour lui, d'avoir eu la femme du traitant, il vouloit encore subjuguer sa maîtresse. Loin de montrer aucun empressement pour la voir, il s'étoit fait prier plusieurs fois d'aller chez elle, quand son amant le lui avoit proposé. Enfin il s'y rendit, en apparence pour ne pas déplaire à la Martelière, quoiqu'il formât déja son plan depuis plusieurs jours. Cette fille étoit jolie; c'étoit une blonde de dix-sept ans, dans toute sa fraîcheur. Elle avoit été élevée au couvent par les soins du financier qui la voyoit croître et embellir avec délices. Une tante, qui n'étoit pas moins prévoyante, étoit son mentor; et

la petite Julie, timide, et trop jeune encore pour avoir de volontés, n'en avoit pas d'autres que celles de cette tante. Le duc qui la trouva fort de son goût, fit toutes ces observations, et se promit bien d'en profiter. Il accabla la tante de politesses, parut faire peu d'attention à l'intéressante Julie, se contentant de lui jetter quelques regards à la dérobée, quand elle fixoit les yeux sur lui. Il mettoit en usage pour plaire ces dons précieux que la nature lui avoit prodigués; mais il en usoit sans affectation. Le financier, qui aimoit autant les faveurs de Bacchus que celles de l'amour, après avoir amplement satisfait ce premier goût, s'attendrit peu-à-peu, et faisant admirer sa divinité à son bon ami de cour, assura que son plus grand plaisir seroit d'avoir un gage de sa tendresse, et qu'il le desiroit autant que d'avoir un enfant de madame de la Martelière. Celui-ci lui promit qu'avec le temps ses desirs seroient satisfaits, et qu'il croyoit pouvoir répondre de leur fécondité pour l'avenir.

Richelieu que le financier prioit presque toujours de ses petites parties, étoit très-avancé, sans le savoir, dans les bonnes graces

de la tante. Cette femme, qui n'étoit pas encore sur le retour, croyoit ne devoir pas renoncer à plaire, et ne négligeoit rien pour mériter un de ses regards. Prévenances, souris, soupirs, tout fut employé, et le duc prit long-temps pour de simples politesses ce qui étoit l'effet d'une violente passion. Occupé à gagner le cœur de la simple Julie, il ne prenoit pas garde aux agaceries de la tante : mais cette conquête qui lui avoit paru d'abord assez facile, lui présenta des difficultés auxquelles il ne s'attendoit pas. Julie avoit reçu une éducation très-soignée ; elle étoit naturellement sage, et les principes qu'on lui avoit inculqués, étoient gravés profondément dans son cœur. Elle trouvoit Richelieu aimable, charmant, bien préférable au financier à qui elle prodiguoit ses faveurs ; mais elle croyoit faire une faute, en les partageant avec un autre. Ce genre de vertu étoit singulier : mais il étoit réel, puisqu'elle combattoit un penchant qui la dominoit. Elle aimoit le duc de Richelieu, et s'imaginant faire mal en cédant à son amour, elle ne lui permettoit pas la plus petite

liberté. Elle croyoit de bonne-foi qu'il étoit permis à une femme de faire le choix d'un homme, et qu'elle n'en pouvoit avoir plusieurs sans se déshonorer. Ce principe entroit dans l'éducation qu'on lui avoit donnée, et sa tante lui avoit continuellement prêché cette morale, sachant qu'elle étoit destinée à la Martelière.

Ainsi Julie avoit cru pouvoir avouer sans crime son amour au duc, et il n'en fut pas pour cela plus avancé. Jamais femme n'avoit fait une résistance aussi soutenue. Dans le libertinage, il trouvoit de la vertu; à chaque instant, son étonnement redoubloit. Enfin, il fut sur le point d'abandonner cette fille indéfinissable qui l'aimoit tous les jours davantage, sans être moins cruelle. Elle pleuroit quelquefois avec lui de ce que le hasard ne lui avoit pas donné la place de la Martelière, et elle lui juroit qu'il auroit été le seul homme capable de lui plaire. Mais elle s'étoit engagée avec le financier; sa promesse d'être fidelle l'enchaînoit, et sa religion lui défendoit d'être foible : il faut convenir que cette Julie a été et sera sans doute la seule femme de ce genre.

Richelieu qui se promettoit tous les jours de ne plus revoir cette romanesque beauté, n'avoit pas la force d'exécuter sa résolution. Sa femme, après lui avoir donné un fils, étoit allée passer quelques jours à Arcueil : ce petit voyage lui permit de redoubler ses assiduités auprès de Julie. La tante le vit plus fréquemment, et son amour, auquel le duc faisoit peu d'attention, ne lui permit plus de garder le silence. Un jour que la nièce étoit sortie seule pour aller à la messe, elle profita de son absence pour avouer son amour. Le duc, étourdi de la déclaration, ne sut d'abord comment lui répondre ; mais réfléchissant qu'il pouvoit profiter de l'aventure, il mit ses faveurs à prix. Il dit à la tante qu'il étoit sensible à ses bontés, mais qu'elle devoit savoir par elle-même qu'on n'étoit pas le maître de son cœur ; que ce penchant involontaire qui la forçoit de l'aimer, lui imposoit la loi d'adorer sa nièce, et qu'il ne dépendoit que d'elle que tout le monde fût content. Il l'assura que l'amour qu'il avoit pour Julie, ne l'empêcheroit pas de répondre au sien ; mais il lui demandoit qu'elle lui procurât auparavant la facilité

de convertir sa nièce. On imagine que cette proposition ne plut point à la tante. Elle pleura, pria : tout fut inutile ; le duc persista à demander l'assistance de la tante pour triompher de Julie. Que ne peut l'amour, quand il est extrême ? L'amoureuse femme, voyant qu'elle ne pouvoit rien obtenir pour elle sans céder le pas à son élève, promit tout ce que Richelieu demandoit. Il fut décidé que dès le soir même, le duc se cacheroit dans la chambre de Julie, et qu'il saisiroit ensuite le moment où elle seroit endormie.

Le soir arrivé, tout sembla favoriser ses vœux. La Martelière avoit un rhume et ne pouvoit sortir. Le duc alla passer une partie de la soirée avec lui, et prétexta des affaires pour se rendre chez Julie avant souper, comme il en étoit convenu avec la tante. Son arrivée fit briller la joie dans les yeux de ces deux femmes ; car la nièce témoignoit toujours à Richelieu l'amitié qu'elle avoit pour lui, sans vouloir lui en donner les dernières preuves. Le souper fut accepté, et notre héros redoubla d'empressemens et de petits soins. A l'heure du départ, il sortit ; mais la tante

officieuse le fit entrer, sans être vu, par un cabinet, dans la chambre de sa nièce. Il s'étoit caché dans une garde-robe ; craignant encore d'être découvert, il se mit sous le lit ; Julie arrive ; son coucher étoit préparé : elle entre dans des détails de toilette qui impatientent l'amant, et dans d'autres qui irritent encore ses desirs. Elle étoit assise vis-à-vis le lit : aucun de ses mouvemens n'étoit perdu pour l'observateur. Enfin, elle se couche, et l'amant qui n'eut pas la patience d'attendre qu'elle fût endormie, se précipite dans ses bras : la surprise fit jetter un cri à Julie ; en vain le duc se nomme, rien ne put calmer ses craintes ni son agitation : les cris redoublèrent, et la tante, qui appréhendoit que la servante ne les entendît, parut dans la chambre. Julie se sauve aussitôt de son côté, en suppliant qu'on la garantît de ces dangereuses poursuites. Pendant ce temps, Richelieu, stupéfait, croyoit rêver, et cherchoit à expliquer des sentimens si opposés. Pour la bonne tante, elle rassuroit sa nièce, en lui disant qu'un duc et pair de France lui faisoit bien de l'honneur, et

qu'il y en avoit bien d'autres à sa place qui se croiroient trop heureuses : mais la petite, tout en pleurant, et en disant qu'elle l'aimoit, protestoit qu'elle ne vouloit rien faire de ce qui lui sembloit mal. La tante, qui l'avoit élevée ainsi, n'ayant rien à lui opposer, prit le parti de disparoître. Le duc fut obligé de combattre encore long-temps, pour vaincre cette conscience timorée. Ce qui étoit défendu lui sembloit très-au-dessus de ce qu'elle croyoit permis : mais quelqu'habile que fût Richelieu, et quoïqu'il vînt à bout de se faire adorer de plus en plus, il ne parvint pas à déraciner tous ses scrupules. Júlie, s'étant endormie à la fin, il lui en prit à lui-même sur la parole qu'il avoit donnée à la tante, et il trouva qu'il auroit encore des ressources pour l'acquitter.

Il se lève doucement, sort de la chambre avec précaution, et entre dans celle de cette bonne tante qui s'éveille au bruit qu'il fait. Elle croit rêver à son tour quand il se nomme, et vient bientôt à penser que l'instant est assez mal choisi : mais elle ne connoissoit pas celui à qui elle avoit affaire; il la retira d'erreur en une minute

et jamais homme de qualité ne paya si promptement ses dettes.

Cette liaison dura quelque temps, et Julie marquoit tous les jours plus d'amour à Richelieu. Il n'en étoit pas de même pour la Martelière. Il fallut toute l'éloquence du duc et de la tante, pour la persuader de recevoir ses visites, comme auparavant. Elle vouloit lui avouer qu'elle en aimoit un autre ; et d'après la crainte qu'on lui témoigna, elle proposa de se rendre au couvent. C'étoit tous les jours de nouvelles prières pour l'engager à recevoir la Martelière. Cette fille livrée à la mélancolie, avoit besoin de la présence de Richelieu, pour dissiper ses chagrins.

Madame de la Martelière ignoroit l'existance de cette Julie, et jouissoit tranquillement du bonheur d'être aimée du duc. Ses rendez-vous étoient si bien ménagés qu'on ne soupçonnoit pas son intrigue avec lui. Cependant elle renfermoit dans son sein un gage de sa tendresse, et la Martelière, instruit de l'état de sa femme, et persuadé que c'étoit son ouvrage, fut le premier à s'en glorifier.

Un autre bonheur l'attendoit chez Julie. Un

Un malaise général qu'elle ne pouvoit expliquer devint aussi la certitude d'une grossesse. Le financier ne put retenir sa joie; le duc en fut le dépositaire, et lui répondit : *Vous voyez qu'avec le temps, mon ami, tout vient à bien.*

CHAPITRE XVI.

Siége de Philisbourg. Duel du Duc de Richelieu avec le Prince de Lixen, parent de sa femme. Celui-ci est tué. Le Duc est fait Brigadier des Armées du Roi. Il revient à Paris: Couches de Madame la Martelière et de Julie. Celle-ci meurt.

MALGRÉ l'amour du cardinal de Fleury pour la paix, la mort du roi de Pologne Frédéric-Auguste, ranimant les espérances de Stanislas, beau-père de Louis XV, ce monarque crut ne pas devoir abandonner ses intérêts ; il voulut lui rendre le trône qui lui avoit été arraché, et malgré l'opposition de l'empereur et de la Russie, qui s'étoient déclarés pour le fils de Frédéric-Auguste, il publia qu'il ne souffriroit pas qu'un autre que son beau-père fût nommé roi de Pologne. Pendant qu'on laissoit croire qu'une escadre sortie de Brest pour la mer Baltique portoit le monarque, Stanislas déguisé, suivi d'un seul homme,

arrive en Pologne, réunit tous les suffrages à l'exception de celui d'un magnat qui sort de l'assemblée, et se retire avec ses troupes à quelque distance du champ de l'élection. On supplia le nouveau roi de se mettre à la tête de ses sujets pour punir le traître : mais Stanislas n'avoit pas l'activité nécessaire que commandoit la circonstance. Il donna le temps au parti contraire de se fortifier : les Russes vinrent à son secours. On convoque à Prague une assemblée, et l'électeur de Saxe est élu sous le nom d'Auguste II.

Stanislas n'ayant que le vain nom de roi, réfugié à Dantzic avec une partie de la noblesse polonoise, est attaqué par le général Lasci à la tête des Moscovites. Les François arrivent à son secours au moment que le comte de Munich, qui avoit pris le commandement de l'armée, s'empare de plusieurs ouvrages considérables, et les empêche d'entrer dans la ville.

Le cardinal de Fleury que nous avons peint comme un homme incapable de prendre un grand parti, donne encore dans cette circonstance une preuve de sa pusillanimité. Au lieu d'envoyer au secours de

Stanislas une armée capable de soutenir son élection, voulant ménager l'Angleterre qu'il craignoit d'alarmer par de grands préparatifs de guerre, il se contente de faire équiper une foible escadre chargée de 1500 hommes de transport. Bientôt Stanislas fut forcé de fuir de Dantzic. Sa tête étant mise à prix, il sort déguisé, et, après mille périls, il est trop heureux d'arriver en Prusse; mais cette fuite lui fait perdre pour jamais une couronne à laquelle il avoit été deux fois appellé.

Louis XV voulut venger l'affront fait à son beau-père. L'éloignement des Russes ne permit pas de les attaquer : mais on résolut de faire tomber tout le poids de la guerre sur l'empereur qui s'étoit lié avec la Czarine pour empêcher l'élection et le couronnement de Stanislas. Le maréchal de Berwick passe en Allemagne, s'empare du fort de Kell, et met le siége devant Philisbourg. Le comte de Saxe y fit son apprentissage en qualité de maréchal-de-camp. Le duc de Richelieu à la tête de son régiment s'y distingua, et eut la permission d'aller voir le prince Eugène qui commandoit l'armée de l'empereur. Ce

dernier avoit oublié que le duc lui avoit enlevé le cœur de la comtesse de Badiani, et le reçut avec tous les témoignages de l'amitié. Richelieu, de retour dans sa tente, en vrai chevalier françois, envoie cent bouteilles de vin de Champagne au général ennemi, qui lui donne en échange vingt bouteilles de vin de Tokai.

Le siége s'avançoit ; et malgré les fatigues et les dangers, la joie régnoit dans le camp. Cinq princes françois donnoient alternativement à souper aux premiers officiers de l'armée. Le prince de Lixen, parent de la duchesse de Richelieu, et ami depuis long-temps du duc, étoit de toutes ses parties. Ils avoient joué sous la régence avec M. de Firmarçon et autres compagnons de débauche, une scène qui avoit pensé être funeste à un chanoine de l'Auxerrois, qui avoit fait des vers sur leur conduite. L'usage alors étoit d'aller au cabaret ; les princes en montroient l'exemple, et ils y avoient fait des orgies qui avoient mérité la censure du bon chanoine. Une satire attaquoit la liberté de leurs mœurs ; la vengeance fut résolue. Firmarçon s'habille en commissaire, le prince de Conti en exempt,

le prince de Lixen en confesseur, Richelieu et autres en gardes; et cette troupe, déguisée, fait ouvrir de la part du roi la porte du pauvre abbé, dont on trouble le sommeil. On le mène à l'Etoile sur le chemin de Neuilly; il étoit en chemise: là on lui dit qu'il va mourir, qu'il faut se confesser: Lixen l'absout. On lui bande les yeux, on l'attache à un arbre, et on lui tire deux coups de pistolet aux oreilles. L'abbé se crut mort, les acteurs disparoissent. Ce malheureux passe le reste de la nuit dans cet état; des laitières de Neuilly l'apperçoivent au jour, le délivrent, et le ramènent chez lui à demi-mort.

Dans ces parties, le prince de Lixen avoit conservé l'habitude de boire un peu, et il n'aimoit pas alors qu'on le plaisantât. Il soupoit presque toujours avec son parent Richelieu, chez les princes qui tenoient table pendant le siége; c'étoit le tour du prince de Conti, et tous deux s'y trouvoient. La joie fut générale: on rappella l'anecdote du chanoine; chacun ensuite parla de ses maîtresses, et l'on plaisanta beaucoup le prince de Lixen sur une intrigue qu'on lui soupçonnoit: le duc de

Richelieu sur-tout s'amusa long-temps à ses dépens. Le prince prit mal la plaisanterie, l'aigreur s'en mêla. Richelieu avoit commandé le soir même un détachement; il n'avoit été libre qu'au moment du souper où il étoit arrivé chez le prince de Conti, il avoit sué, et avoit encore quelques traces de sueur au front. Le prince de Lixen, dont l'humeur augmentoit, lui dit de s'essuyer, en ajoutant qu'il étoit étonnant qu'il ne fût pas entièrement décrassé, après l'avoir été en entrant dans sa famille. Richelieu furieux se modéra, et jura tout bas qu'il se décrasseroit encore mieux, mais que ce seroit dans son sang. Le soupé fini, il joint Lixen, et lui donne un rendez-vous à la queue de la tranchée. Il étoit minuit, ils se battirent, et le prince fut tué sur la place.

MM. de Duras et de la Vallière, qui seuls s'étoient apperçus de leur évasion, coururent pour les séparer : mais il n'étoit plus temps ; le prince expiroit. On crut que son frère, le prince de Pont, qui s'exhaloit en transports de colère, alloit le venger : il se contenta d'enlever le corps du malheureux Lixen. La princesse sa femme

parut inconsolable, et jura une haine éternelle au duc de Richelieu ; elle épousa cependant, quelque temps après, le comte de Mirepoix qu'elle aimoit ; mais son antipathie fut toujours la même contre le meurtrier de son premier époux. Elle fut poussée au point que deux ans après, étant à un bal à Monaco, elle se trouva mal pour avoir entendu prononcer son nom. Elle imagina qu'il arrivoit, et chacun y fut trompé en voyant un des gens du duc qui sembloit l'annoncer, mais qui venoit voir seulement un de ceux du prince qui étoit son ami. Le duc de Richelieu voyant plusieurs années s'écouler sans que cette haine diminuât, ne put s'empêcher de dire : *Je ne conçois pas pourquoi elle m'en veut tant d'avoir tué son premier mari ; sans cela, elle n'auroit point épousé M. de Mirepoix dont elle étoit folle, à moins que le mariage ne l'ait guérie de son amour. Je lui ai rendu service, elle doit m'avoir obligation.* Enfin le temps, qui fait tant de changemens, fit une révolution dans le cœur de madame de Mirepoix, et elle oublia entièrement les torts de M. de Richelieu.

Tout le monde sait quelle fut la suite du siége de Philisbourg : le maréchal de Berwick y fut tué d'un coup de canon, et le marquis d'Asfeld, et le duc de Noailles recueillirent les fruits des savantes dispositions du héros. La ville capitula le 18 juillet. Le reste de la campagne n'offre rien d'important, et Richelieu se rendit aux empressemens de sa femme qui, en perdant un parent, ne put blâmer la vengeance qu'en avoit tirée son mari.

Après avoir donné ses premiers momens à l'estime et à l'amitié, il vola recevoir les caresses de l'amour. Madame de la Martelière, qui avoit frémi de ses dangers, le vit paroître comme un nouveau présent que le ciel lui faisoit : elle étoit sur le point d'accoucher, et son mari sembloit encore plus glorieux de sa prétendue paternité. Cependant sa joie étoit troublée, il prit le duc à part, et lui confia ses chagrins. Julie étoit dans un état qui l'inquiétoit ; depuis le départ du duc, sa santé avoit été mauvaise. Elle avoit refusé à la Martelière les mêmes droits dont il jouissoit ; elle ne lui parloit que de vertu, que de sagesse et de l'envie qu'elle avoit d'aller au couvent.

Le financier l'avoit accablée de présens, lui avoit procuré toutes les commodités de la vie, et rien ne la satisfaisoit. On appercevoit chaque jour en elle un dépérissement qui augmentoit, et qui lui donnoit les plus grandes alarmes. Il avoit peur que sa couche ne fût point heureuse, et qu'elle n'eût même pas la force d'en supporter les douleurs.

Richelieu s'empressa d'aller rendre le calme à l'intéressante Julie. Son état ne lui parut point exagéré; sa maigreur étoit considérable, et les roses qui paroient ses joues, avoient perdu leur éclat. L'aspect du duc les fit renaître un instant; mais malgré tous ses efforts, il ne put rendre à cette fille cette fraîcheur qu'elle n'avoit plus. Une mélancolie sombre altéroit les principes de sa vie; elle accoucha heureusement : mais succombant bientôt au marasme qui la minoit, elle mourut en disant au duc, qui la vint voir la veille de sa mort : *Si je vous avois connu avant M. de la Martelière, ah, M. le duc, que j'aurois été heureuse !*

Cet évènement troubla pendant quelques jours les plaisirs du duc de Richelieu; mais

entraîné par un tourbillon continuel, il oublia bientôt cette fille que tout homme sensible n'auroit pu oublier si facilement. Madame de la Martelière venoit d'accoucher d'un fils, qui fut depuis aide-de-camp du duc, quand il commanda l'armée d'Hanovre. Cette naissance consola le mari de la perte de Julie, et fit grand plaisir à l'amant. L'aspect d'une jolie femme ne manquant jamais de l'engager à tenter sa conquête, il ne resta fidèle à cette financière qu'autant qu'il ne trouva point l'occasion de cesser de l'être : mais il demeura son ami, et la voyoit encore en 1746, époque de sa mort.

CHAPITRE XVII.

Voltaire lui prête 40000 livres. Il est fait Maréchal de Camp. Il se bat avec M. de Peuteireder, et le tue. Il est blessé grièvement. On le nomme Commandant en Languedoc. Mort de Madame la Duchesse de Richelieu.

Quoiqu'avide de plaisir, Richelieu lui préféroit souvent la gloire. Le printemps le rappelle à l'armée, et par-tout il donne des preuves de courage et de sagacité. Il conservoit dans le plus grand danger un sang-froid rare, et se trouvoit avec autant de plaisir à une bataille, qu'à un rendez-vous de jolies femmes.

Le luxe qu'il étaloit sans cesse, et qu'il aimoit, le força plus d'une fois de recourir à des emprunts. Voltaire avec lequel il étoit lié, qu'il voyoit souvent chez madame Duchâtelet, qu'il recevoit chez lui, et qui étoit admis dans sa petite maison avec ses maîtresses, étoit instruit de l'état de détresse où se trouvoit souvent M. de Riche-

lieu. Il vint un jour le trouver, et lui dit qu'il lui donnoit la préférence pour placer chez lui en viager 40000 liv. qu'il avoit; que sa santé étant foible, il prévoyoit bien qu'il en hériteroit bientôt, et qu'il aimoit mieux que ce fût lui qu'un autre qui en profitât. Richelieu que le besoin d'argent pressoit, n'hésite pas à prendre celui du poëte, en lui répondant qu'il ne desire pas sa mort, mais qu'il sent bien qu'il ne peut aller loin lui-même, (sa santé alors se dérangeoit) et que ce seront ses héritiers qui le payeront. On sait que Voltaire est mort à 84 ans, et l'autre à 92; et la rente viagère fut payée 45 ans au bon ami Voltaire qui ne devoit pas vivre, et qui en prêtant son argent vouloit en faire profiter le duc.

M. de Peuterieder, allemand distingué, avoit quitté Vienne pour passer quelques années à Paris. Sa fortune, qui étoit consirable, le mettoit à même de satisfaire tous ses goûts, et de voir la société la mieux choisie. Il avoit entendu parler chez M. le prince de Conti de la beauté de madame de la Martelière : son premier soin fut de chercher à la connoître; il fut admis chez

elle, et en devint éperduement amoureux: soins, cadeaux, fêtes, tout fut employé pour lui plaire. Richelieu, qui n'avoit pas été très-content de lui dans son ambassade de Vienne, le vit de mauvais œil; il n'étoit pas jaloux: mais l'allemand donnoit des preuves si publiques de sa passion, que cette conduite lui déplut. Madame de la Martelière de son côté étoit excédée des déclarations multipliées de M. de Peuterieder, et il fut décidé entre les amans que la financière feroit refuser sa porte à cet importun. L'allemand essuie assez patiemment les premiers refus; mais enfin il est instruit que M. de Richelieu avoit des droits sur cette belle, et il soupçonne que cet ordre tyrannique vient de lui. Il se présente de nouveau chez madame de la Martelière, et éprouve encore le même désagrément. Ne pouvant croire qu'elle est absente, et voulant s'en assurer, il quitte sa voiture au coin de la rue, et revient à pied se cacher dans une allée en face de la maison d'où il étoit banni. La jalousie lui donne la patience d'attendre; enfin il voit arriver M. de Richelieu pour qui la porte est ouverte sans difficulté. La fureur s'em-

pare de lui : il veut punir son rival quand il sortira ; mais plusieurs heures s'écoulent sans le voir paroître. La lassitude, l'ennui le font retirer ; sa vengeance n'est que suspendue : il projette d'en tirer une terrible, et de faire expirer le duc à la porte de son ingrate maîtresse.

Le lendemain matin, en allant faire une visite dans le faubourg St.-Germain, le carrosse du duc de Richelieu et le sien se croisent sur le pont royal. Peuterieder n'est pas le maître de son premier mouvement ; il fait signe à Richelieu d'arrêter : ils se parlent ; leur explication devient vive, et l'ordre fut donné aux cochers d'aller derrière les Invalides. Le combat ne fut pas long : animés tous deux de la même fureur, ils firent coup pour coup. Peuterieder expire sur la place en prononçant le nom de la Martelière, et Richelieu eut la poitrine percée de part en part. Il fut long-temps à être parfaitement guéri de cette blessure qui s'est ouverte une fois.

Plus le duc s'apperçut de la décadence de sa santé, plus il s'adonna à la connoissance de la médecine, dont l'étonnant Damis lui avoit donné les premiers élémens. Après

avoir renoncé à l'envie de faire de l'or, il chercha la composition de mille remèdes qui devoient lui conserver la vie. Chacun lui enseignoit un secret merveilleux ; on lui donna celui de l'or potable, à qui le public attribua sa longue vieillesse. Cette étude ne lui fut point infructueuse : il apprit à connoître son tempérament, et fut toujours son premier médecin ; il avoit même la prétention de l'être pour les autres, et il entroit rarement dans la chambre d'un malade sans lui tâter le poulx.

Fait maréchal de camp un an avant la paix de 1739, il obtint encore dans la même année le commandement du Languedoc. Ses courses amoureuses ne l'empêchoient pas d'en faire de plus utiles, et d'aller souvent à Versailles et à Rambouillet, où Louis XV prenoit grand plaisir à le voir. Admis dans son intimité, il cherchoit tous les moyens d'obtenir sa confiance ; regardant le roi comme un grand enfant qui alloit se former, et qui devoit bientôt cesser de voir la reine avec les yeux de l'amour. D'ailleurs cette princesse, douée de qualités respectables, n'avoit pas celles qui étoient les plus propres à fixer un homme tel que Louis

Louis XV. Elle possédoit plutôt des vertus claustrales, que les vertus d'une épouse, d'une reine. Dévote à l'excès, entourée de prêtres qui ambitionnoient le plaisir de la gouverner, elle crut accélérer l'époque de son salut, en se privant des plaisirs que l'himen lui permettoit; certains jours étoient marqués pour cette abstinence : mais ceux qui la conseilloient, et elle-même sur-tout, auroient bien dû sentir que cette conduite, d'abord improuvée par son époux, finiroit par lui enlever entièrement son cœur.

L'époque n'étoit pas éloignée où le monarque, rebuté, alloit délaisser tout-à-fait la couche nuptiale. Les courtisans l'attendoient avec impatience : Richelieu la voyoit s'approcher à grands pas, et le cardinal de Fleuri lui-même n'étoit pas fâché de voir entièrement détruire le peu de crédit de cette princesse. Il n'étoit pas considérable; mais on craignoit encore l'influence que pouvoit lui donner sur l'esprit du Roi la nombreuse famille dont elle avoit entouré le trône. Fleuri étoit jaloux de son pouvoir; le succès couronnoit son administration; et à quelques fautes près, qui décéloient l'homme timide, elle avoit été heureuse.

Les finances étoient en bon état, et le roi donnoit la loi à ses ennemis. Il est vrai que ce prince jouissoit de sa gloire, sans rien faire pour la mériter. Plus propre à la chasse, qu'il aimoit avec fureur, qu'aux affaires dont Fleuri l'avoit toujours éloigné, il se reposoit sur l'éminence des soins du gouvernement. Le cardinal en vouloit tenir les rènes jusqu'à la mort; et il veilloit sans cesse pour écarter ceux qui avoient la prétention de les saisir.

Le peuple, qui juge souvent sans voir et sans connoître, se persuada que le roi avoit été perverti par les courtisans qui l'entouroient : ils en auroient été très-capables ; je ne prétends pas les disculper ; mais il est facile de prouver que Louis XV avoit dans son cœur le germe des vices qu'il a manifestés.

D'abord on a dû le voir à dix-sept ans montrer une dissimulation honteuse en exilant M. le duc ; il lui fit beaucoup d'accueil ce jour-là. Depuis il a tenu la même conduite envers la plupart des ministres et des courtisans qu'il disgracioit. A l'égard de son goût pour les femmes, il lui étoit venu de la nature ; il n'avoit pas eu besoin

d'instigateurs pour le faire naître. On a répété tant de fois que sans des conseils pernicieux, le roi seroit resté fidèle à la reine, qu'il est essentiel de faire sentir combien cette idée de constance étoit chimérique.

Le roi s'étoit marié dans un âge où son tempérament étoit à peine développé. Il avoit été observé de très-près ; la reine étoit la première femme qu'il connût. Elle étoit jeune, quoiqu'elle le fût moins que lui, et les plaisirs de l'himen lui parurent préférables à tout, parce qu'il n'avoit pu faire de comparaison. Les enfans qu'il eut de la reine, l'attachèrent encore davantage à elle : et peut-être ce charme auroit-il duré plus long-temps, si l'austère dévotion de la princesse ne l'eût rompu. Nous croyons cependant que le temps seul auroit fait cet ouvrage, parce que la variété des plaisirs n'est que trop naturelle à tous les hommes. Le roi auroit vu les foibles agrémens de sa femme disparoître; et étant à même d'admirer des beautés de toute espèce, il devoit naturellement desirer de suppléer à ce qu'elle lui refusoit.

Mais la reine gouvernée par un confes-

seur qui entendoit peu les intérêts de sa pénitente, hâta elle-même le moment où elle devoit perdre l'amour de son époux. Le tempérament du roi s'étoit fortifié par l'habitude de la chasse et du cheval, et le ramenoit plus fréquemment dans les bras d'une épouse qui suffisoit encore à ses desirs. Certainement la reine mieux conseillée auroit mis à profit la disposition du roi pour mériter sa confiance, et le fixer le plus long-temps qu'il lui auroit été possible. Mais au contraire, ce fut alors qu'elle fixa des jours d'abstinence. Quand malheureusement le roi passoit dans son appartement, l'un de ces jours mystérieux, un prétexte controuvé l'obligeoit de retourner dans le sien. Les premières fois il se plaignit peu de ces contre-temps : mais à la fin l'humeur s'en mêla ; et pour l'augmenter encore, les refus de la princesse se multiplièrent. Un simple particulier n'auroit pu tenir long-temps à une si ridicule dévotion. Que devoit-il en arriver ? ce qui arriva à Louis XV qui ne tarda pas à laisser sa pieuse épouse dans les jeûnes et les oraisons, et à prendre une maîtresse qui ne fût pas scrupuleuse.

Un soir, le roi qui avoit déja promis de ne plus retourner chez la reine, oublie ses sermens, et vole chez elle. Ce jour étoit encore mal choisi, et on lui refuse l'entrée de sa chambre, sous le prétexte qu'elle venoit de prendre médecine. Le roi insiste, et la dévote princesse persévère dans ses refus. Outré de dépit, il jure de n'en plus essuyer, et dit à le Bel, son premier valet-de-chambre : allez me chercher une femme quelconque, et vous me l'amenerez. Le Bel, fort étourdi de l'ordre qu'il recevoit, hésite, regarde son maître, sans parler ni agir. Un second commandement plus impératif que le premier, l'oblige de sortir. Mais son embarras redouble, et ne sachant que faire, il va chez le cardinal de Fleuri, qui étoit couché. Il demande à lui parler de la part du Roi. Introduit auprès de cette éminence, il lui fait part de ce qui venoit de se passer, et lui demande son avis. Le cardinal, aussi embarrassé lui-même que le valet-de-chambre, lui dit de faire ce que sa prudence lui suggéreroit. Le Bel retourne chez le Roi, et l'assure qu'il n'a pu trouver aucune femme.

Cette réponse ne satisfit pas le jeune

monarque, qui, décidé à rompre avec sa femme, lui répondit qu'il étoit bien maladroit, que rien n'étoit si facile. Allez, continua-t-il, dans les galeries ; frappez où vous verrez de la lumière, et dites de ma part à la femme que vous trouverez, que je desire lui parler. Le Bel voyant que sa volonté étoit constante, et qu'un plus long refus pourroit le perdre, (dans la suite il ne fut pas si difficile) sortit avec la résolution d'obéir. Il parcourut la galerie de la chapelle, où rencontrant une femme de chambre de la princesse de Rohan, qu'il connoissoit, et qui passoit pour sage, il crut qu'un amusement sans conséquence, tel que celui que le hasard lui offroit, pourroit remplir ses vues et celles de son maître. C'étoit une blonde fort jolie; il la conduisit dans son appartement sous prétexte de lui parler, et ensuite dans celui du roi, à qui il répondit de l'honnêteté de la jeune personne. Une somme d'argent qui lui fit faire par la suite un bon mariage, fut le dédommagement du sacrifice.

Cette anecdote, dictée par le Bel lui-même, dément tout ce qu'on a écrit à ce sujet. Le lendemain, il fut rendre compte de sa

conduite au cardinal, qui, voyant que la providence avoit abandonné le roi à lui-même, fut le premier à se soumettre à ses décrets. Il demanda à le Bel si S. M. n'avoit pas fait plus d'attention à une femme qu'à une autre, et sur son rapport, que madame de Mailly avoit fixé plusieurs fois ses regards, le choix de cette dame fut arrêté. Elle convenoit au cardinal, qui redoutoit l'ascendant d'une jolie femme; elle n'étoit ni très-jeune, ni belle : on la connoissoit pour ne point aimer l'intrigue, et le cardinal le chargea de travailler à substituer cette comtesse à la femme de chambré.

L'occasion n'en fut pas éloignée. Après une nouvelle demande du Roi, à qui il avoit fait entendre que la femme-de-chambre ne pouvoit pas lui convenir, le Bel fut dire à madame de Mailly que S. M. avoit quelque chose d'important à lui communiquer. La comtesse veut faire une toilette qui auroit tenu beaucoup de temps; le Bel qui calculoit l'impatience de son maître, et qui étoit certain qu'un négligé étoit l'habillement le plus convenable à la circonstance, l'assura que le roi lui avoit prescrit de l'amener telle qu'elle étoit. Madame de

Mailly ne pouvant imaginer la raison d'un message si extraordinaire, suivit le Bel qui l'introduisit secrettement chez le monarque. Elle s'excusa sur sa toilette, en alléguant les ordres de S. M., et son empressement à les remplir. Le Roi, sans l'écouter, lui déclara promptement son amour; et sans attendre sa réponse, lui en donna des preuves. Madame de Mailly surprise, aimant déja le roi, fit une foible défense, et se trouva sa conquête, avant d'avoir eu le temps de réfléchir sur la démarche qu'elle faisoit.

Voilà au juste l'origine de cette intrigue; et sans nous arrêter plus long-temps sur les amours de ce prince, nous croyons avoir assez fait voir qu'il n'a pas eu besoin de conseil pour s'y livrer. Nous sommes loin de dire qu'il ne lui en a pas été donné de mauvais; sa foiblesse le mit à même d'en suivre de toute nature: mais quand après avoir aimé long-temps madame de Pompadour, il la vit mourir sans regrets, et que regardant à travers les fenêtres de son appartement son convoi qu'il trouva très-beau, il dit froidement en tirant sa montre, il arrivera à dix heures à Paris: cette dureté d'ame lui étoit-elle suggérée?

Quand ce même le Bel, dont nous venons de parler, son confident, l'ame de ses plaisirs, mourut à Compiègne, à la suite d'une révolution qu'un emportement de sa part occasionna, a-t-il reçu le conseil de ne témoigner aucun chagrin de la perte d'un ancien serviteur, et de demander tranquillement où il seroit enterré ?

Est-ce encore un conseil qui l'a porté à voir sans émotion la mort du marquis de Chauvelin avec lequel il jouoit tous les jours depuis nombre d'années. Il avoit soupé avec lui chez madame du Barri. En sortant de table on se met à jouer, et Chauvelin tombe mort à côté du roi. Chacun est effrayé, on s'empresse de le secourir ; S. M. seule est tranquille, et se contente de dire: vous voyez bien qu'il est mort. Ce gros cochon-là mangeoit trop ; il y a long-temps que je lui ai prédit ce qui lui arrive.

Mille autres traits viennent à l'appui de ceux-ci, qui suffisent pour établir la vérité de ce que nous avons avancé.

Le duc de Richelieu, en obtenant le commandement du Languedoc qu'il devoit à l'amitié qu'avoit pour lui le cardinal de Fleury, fut au comble de ses vœux. De-

puis long-temps, il ambitionnoit cette faveur qui le mettoit à portée de dominer. C'étoit dès son enfance son goût favori, et il se rendit à Montpellier avec le projet de s'y ériger en petit souverain. Sa fortune étoit dérangée, et d'accord avec sa femme qui étoit grosse, il résolut de mettre plus d'économie dans sa dépense. Ils décidèrent de n'avoir qu'une maison, et de l'établir pendant trois ans à Montpellier, où il en coûte moins pour vivre. Il fut aussi arrêté qu'ils loueroient leur hôtel de Paris, et le bail en fut passé au comte de Castro-Piagno, ambassadeur de Naples, qui, par parenthèse, trouvant les appartemens empestés par le musc, n'imagina pas d'autres moyens que d'y faire parquer des moutons pour en ôter l'odeur. Nous avons oublié de dire que le duc l'aimoit passionnément : il faisoit doubler ses culottes de peau d'Espagne ; et dans la nouveauté, l'odeur en étoit si forte, qu'un jour se trouvant à la comédie, les gens qui occupoient les deux loges voisines de la sienne furent obligés de sortir, tant ils en étoient incommodés!

Quelque temps après, il lui arriva une autre aventure. Il avoit été à Versailles

faire une visite à la duchesse de Tallard, et après y être resté une heure, il fut chez le roi. Le cardinal de Rohan vint dans la même soirée voir aussi cette duchesse, et le hasard fit qu'on lui présenta le même fauteuil qu'avoit occupé Richelieu ; ensuite il alla faire sa cour à la reine, qui, comme dévote, n'aimoit pas les odeurs. Le fauteuil en étoit tellement empreint que les habits du cardinal s'en ressentoient. La reine s'écria : Ah, M. le cardinal, est-il possible d'être musqué à ce point ? je ne reconnois point-là un prélat ; quand vous seriez un second M. de Richelieu, vous n'auriez pas plus d'odeur. Le cardinal stupéfait, bien sûr de ne pas mériter ce reproche, s'excusa, et protesta qu'il ne se servoit pas de parfums. En approchant plus près de la reine, il la persuada encore davantage qu'il ne disoit pas la vérité, et elle se retira en l'assurant qu'elle étoit scandalisée de le sentir aussi ambré. Le prélat pétrifié crut que c'étoit un prétexte pour l'éloigner, et ne pouvoit deviner la cause de sa disgrace. Cependant d'autres personnes lui ayant fait le même reproche, et s'étant assuré lui-même qu'il étoit fondé, il chercha la source de ce phénomène. Il fut quel-

ques jours à découvrir l'aventure du fauteuil, et courut aussi-tôt chez la reine déclamer contre le duc de Richelieu qui l'avoit exposé à un pareil désagrément. La reine, qui n'aimoit pas le duc, haussa les épaules; elle le regardoit comme un libertin dont la conduite et les mœurs ne sympatisoient point avec elle. Cependant cette princesse si austère aimoit les comédies très-gaies; et il est passé en usage à la cour, quand une pièce est un peu libre, de dire : *c'est du répertoire de la feue reine*.

Le duc de Richelieu arrivé en Languedoc se fit rendre tous les honneurs dus à sa place. Fidèle observateur des usages et de l'étiquette, il ne voulut déroger à rien, et consulta les registres les plus anciens sur le rang qu'il devoit tenir. Il se fit quelques querelles avec l'archevêque de Narbonne et le parlement; mais adroit négociateur, il eut le talent de les terminer toutes à son avantage.

Il trouva le Languedoc déchiré par les troubles que l'intolérante conduite du clergé envers les protestans avoit fait naître. On enlevoit leurs enfans, qui, placés dans des couvens ou des colléges, étoient élevés dans la religion catholique. Les évêques préten-

doient les convertir avec des lettres de cachet, et des potences : St.-Florentin et l'intendant de la province étoient les ministres de leur aveugle fureur. On oublioit que le désespoir étoit capable de causer une révolution, et que Louis XIV, malgré ses talens militaires, et la victoire de Villars, avoit été obligé de composer avec eux.

Richelieu, témoin de la fermentation qui régnoit, tâcha de la calmer; mais ne pouvant encore donner le temps nécessaire à cette grande affaire, il employa la douceur, et crut qu'un palliatif empêcheroit la rapidité du mal. Il étoit aussi chargé de gagner les états pour en obtenir une plus forte contribution, et son esprit liant et persuasif lui suggéra les moyens de satisfaire bientôt les desirs de la cour.

La duchesse sa femme accoucha d'une fille, qui fût madame d'Egmont : mais les suites de cette couche n'étant point heureuses, madame de Richelieu dont la poitrine étoit déja affectée, croyant que l'air de Montpellier lui étoit contraire, desira revenir à Paris. Son hôtel étoit loué, elle alla demeurer au Temple dans la maison de son père ; mais la maladie qui avoit voyagé avec elle, augmenta si

promptement qu'elle ne tarda pas à devenir mortelle. Tous les soins furent inutiles. Le duc, qui ne s'étoit pas piqué de constance, témoigna par ses craintes et son assiduité, combien il lui étoit cependant attaché. La nuit qu'elle mourut (1), à peine étoit-il couché qu'on vint l'avertir que la duchesse étoit plus mal : il vole chez elle. Dès l'instant qu'elle l'apperçut, elle ranima ses forces pour lui dire : *ah ! j'en veux beaucoup à ceux qui vous ont fait venir ; je voulois vous éviter le chagrin de me voir mourir : mais puisque vous voilà, embrassez-moi pour la dernière fois.*

Richelieu n'étant plus à lui se jette sur elle ; sa femme le presse encore dans ses bras, et meurt. Il reste long-temps dans cet état, ne croyant pas que la duchesse n'étoit plus, et on eut beaucoup de peine à détacher les mains de cette intéressante femme qui les tenoit toujours serrées contre son époux. Le duc, certain de son malheur, part à l'instant pour Richelieu où le marquis de Crèvecœur l'accompagne. Il y reste un mois à déplorer la perte qu'il vient de faire.

(1) Dans le mois d'août 1740.

On a dit que mademoiselle de Guise n'avoit apporté en dot que sa naissance; mais par un évènement qui prouve que tout réussissoit à Richelieu, le prince de Guise son frère, qui servoit en Italie, s'amusant pendant qu'on l'accommodoit, prit un pistolet qui étoit sur la cheminée, et demandant si ce n'étoit pas ainsi qu'on se tuoit, met le canon dans sa bouche, lâche la détente, et tombe mort. On n'a jamais pu savoir quelle étoit la cause de cette action; il n'avoit aucune mauvaise affaire: il avoit trois millions de bien, et nulle raison ne pouvoit le déterminer à se tuer; il étoit jeune, aimé des femmes: son existence étoit fort heureuse. Il étoit seulement sujet à des distractions, et M. de Richelieu fut toujours persuadé qu'une dernière avoit augmenté la fortune de ses enfans. Quoi qu'il en soit, cet évènement mit plus de soixante mille livres de rente dans cette famille. Heureusement pour le valet de chambre de M. de Guise, que cette scène se passa en présence de plusieurs officiers du régiment de ce prince, qui étoient dans son appartement.

CHAPITRE XVIII.

Le Duc de Richelieu, de retour à Versailles, se console avec la Princesse de Rohan. Il est confident des amours du Roi avec Madame de la Tournelle, depuis Duchesse de Châteauroux. Anecdotes à ce sujet.

ON sait qu'il n'est point de douleur éternelle : c'étoit à Richelieu à l'éprouver plus vîte qu'un autre ; le souvenir de sa femme ne lui occasionnoit plus qu'une sensation tranquille, et son cœur, toujours prompt à s'enflammer, vola au devant des fers de la princesse de Rohan. Son mari étoit vieux, et demeuroit presque toujours à Versailles ; le duc la vit souvent, et les occasions de lui faire sa cour devenant plus multipliées, il parvint à fixer son attention. S'il n'avoit plus la fraîcheur de la jeunesse, il conservoit une amabilité peu commune, qui lui donnoit beaucoup d'avantages sur les jeunes gens. Il réunissoit d'ailleurs une longue pratique

pratique à la théorie de l'art de séduire ; et la jeune princesse, qui n'avoit encore aucune erreur à se reprocher, ne fut pas longtemps sans en compter une.

Elle demeuroit dans la galerie des princes ; une femme-de-chambre devint la confidente de cette intrigue ; Richelieu passoit par un petit escalier noir, et étoit introduit chez madame de Rohan. La princesse étoit grande, brune, et réunissoit un esprit cultivé à la beauté la plus régulière. Sans être fière de tant d'avantages, elle imagina cependant qu'ils suffisoient pour mériter un hommage plus particulier ; elle ne tarda pas à connoître qu'elle s'étoit trompée. Les commencemens de cette intrigue furent heureux ; rien ne troubla l'illusion où étoit la princesse : mais bientôt des jaloux lui firent connoître les allarmes. Ils avoient instruit le cardinal de Rohan des fréquentes visites de Richelieu ; cette éminence ne l'aimoit pas depuis l'aventure du fauteuil. Des espions furent payés, et leur rapport lui donna la certitude de l'amour de sa belle-sœur pour le duc.

Ce secret n'en fut bientôt plus un pour M. de Rohan, qui ne put croire à l'infidélité de sa

femme ; cependant on lui donnoit tant d'avis sur sa conduite, qu'il résolut enfin de l'examiner. La mine fut heureusement éventée par les amans, et leurs actions plus circonspectes ne donnèrent aucun éclaircissement au mari. Celui-ci eut recours à un moyen fort ordinaire, celui de prétexter des affaires qui devoient le retenir quelques jours à Versailles ; il engage la princesse à rester à Paris ; elle demeuroit, pendant les petits voyages qu'elle y faisoit, à l'hôtel Soubise. Son premier soin fut de prévenir Richelieu de l'absence de son mari, et de lui donner un rendez-vous pour le soir même. Le duc s'y rend : mais à peine est-il dans les bras de la princesse, que la femme-de-chambre effrayée accourt dire que le prince est arrivé, et qu'il vient dans l'appartement de madame. Richelieu n'a que le temps de prendre ses habits et de se sauver chez la femme-de-chambre ; les dangers qu'il court ne l'empêchent pas de la trouver jolie ; et comme il étoit dans un costume à desirer un lit, il se met sans façon dans celui de cette fille.

Le prince de Rohan, à qui l'on avoit positivement assuré que le duc de Richelieu

étoit venu le voir pendant son absence, cherche par-tout s'il le découvrira ; il saisit différens prétextes pour faire une perquisition exacte dans l'appartement de sa femme : il lui dit qu'il est entré un homme suspect qui est caché quelque part. Persuadé que le duc n'est pas dans cet appartement, il va dans la chambre où étoit Richelieu qui employoit tous les moyens propres à déterminer la femme-de-chambre à coucher avec lui. Le duc entend venir quelqu'un, et n'a que le temps de se mettre entre la muraille et le lit ; mais le hasard le sert mal, le lit roule un peu, et il tombe sur le carreau. C'étoit l'hiver, il faisoit très-froid, et son habillement n'étoit pas propre à l'en garantir. Heureusement pour lui que le prince n'arriva qu'après cette chûte ; mais s'il n'est pas découvert, il est condamné à rester long-temps dans cette froide et pénible position.

Le prince interroge la femme-de-chambre, lui demande s'il n'est pas vrai que le duc de Richelieu soit venu ce soir chez sa femme. Cette fille nie qu'il s'y soit présenté, et tâche de détruire les soupçons de son maître. Il croit que l'argent fera davantage,

et lui offre cinquante louis si elle veut lui dire la vérité, ou au moins l'avertir quand M. de Richelieu viendra mystérieusement chez la princesse. Le duc qui entend que la femme-de-chambre balbutie, et paroît incertaine de la manière dont elle répondra, a peur qu'elle ne découvre sa retraite et ne le fasse surprendre dans le triste état où il est. Cependant sa tranquillité renaît bientôt : cette fille est incorruptible, et paroissant toujours étonnée aux demandes du mari, elle le confirme dans l'opinion qu'elle ne sait rien, ou que sa femme est innocente. Il lui paroît plus doux de se livrer à ce dernier sentiment, et il convient qu'il y a bien des gens qui s'amusent à troubler la tranquillité des ménages.

Le temps qu'il mit à interroger la femme-de-chambre et à faire ce beau raisonnement étoit trouvé bien long par notre amant qui geloit de froid, et qui n'osoit faire aucun mouvement pour ne pas compromettre la princesse. Enfin, le prince lui laisse en sortant la liberté de rentrer dans le lit, et il implore la complaisance de la femme-de-chambre. Cent louis sont le prix de sa discrétion et de sa bonne volonté.

Ce petit événement rendit le duc et la princesse plus circonspects ; le jour leur parut suffisant pour se donner des preuves de leur tendresse, et ils choisirent si bien leur moment que le mari ne put jamais rien découvrir. Au contraire, il crut que la calomnie avoit attaqué la réputation d'une épouse respectable, et il ne put se pardonner de s'être laissé infecter de son poison.

Le duc de Richelieu étoit à portée de donner d'autant plus de temps à cette intrigue, qu'il quittoit rarement la cour. Elle devenoit plus agréable ; le roi, qui n'avoit pour la reine que les égards que la bienséance exigeoit, s'étoit fait une société qui rendoit son intérieur plus gai et moins gênant : l'étiquette étoit reléguée à la porte, et le sujet marchoit de pair avec le souverain. Madame de Mailli étoit encore la déesse de ce lieu de volupté, et chacun s'empressoit de plaire à la favorite. Louis XV paroissoit l'aimer exclusivement, et se livroit avec elle à tous les excès. Le vin de Champagne arrosoit souvent la couche royale, et S. M. étoit par fois prise encore plus de vin que d'amour. Madame de Mailli

crut la fixer davantage en partageant tous ses goûts ; mais les gens qui connoissent le cours de la nature, et Richelieu sur-tout, qui faisoit une étude particulière du caractère du roi, virent bien que l'âge de cette maîtresse, son peu de beauté, et plus encore l'amour du changement inné dans tous les êtres, rendroient ses efforts infructueux. On sait que sa sœur, madame de Vintimille, lui succéda, et qu'elle mourut à la suite d'une couche. Madame de Mailli n'en fut pas plus heureuse ; le sang des de Nesle qui couloit dans ses veines avoit un attrait particulier pour le monarque. Elle eut encore le chagrin de voir une de ses sœurs, la marquise de la Tournelle, depuis duchesse de Châteauroux, hériter du droit de plaire à son amant.

Bannie de la cour, madame de Mailli, livrée aux remords et au repentir, doit sans doute être encore plus comparée à Magdeleine pénitente que la duchesse de la Valiere. Celle-ci courut dans un couvent porter à dieu un cœur dont son amant ne vouloit plus. La solitude, les exercices de piété lui rendirent le calme dont elle avoit besoin. Personne ne lui parloit de ses

erreurs ; elle les pleuroit sans subir l'humiliation de se les entendre reprocher ; ses fautes étoient ensevelies avec elle, et la honte n'approchoit pas les murs de son cloître. Madame de Mailli, au contraire, trouva assez d'énergie dans son ame pour rester dans le monde, où l'œil du mépris s'attachoit continuellement sur elle. Cette femme, qui auroit été moins humiliée dans un couvent, préféra faire une pénitence publique, comme le scandale l'avoit été. On lui reprochoit hautement d'être la cause de l'inconduite du roi ; elle avoit été sa première maîtresse connue. En vain crut-elle que l'aumône et la prière lui feroient obtenir son pardon : le peuple qu'elle secouroit dans sa misère lui prodiguoit les noms les plus odieux. Elle offrit à dieu toutes ses peines, eut le courage de les supporter, et alloit avec le même zèle porter des secours chez des malheureux où quelquefois des humiliations l'attendoient. Elle n'étoit pas riche, et son revenu étoit en partie prodigué à des ingrats qui l'outrageoient. Le temps put à peine détruire la mauvaise opinion qu'on avoit d'elle. Elle mourut sans pouvoir effacer l'impression de sa foiblesse,

malgré les jeûnes, l'aumône et la prière. Elle fut enterrée dans le cimetière des innocens, et à son convoi, le plus simple qu'il fût possible de faire, on entendit ce même peuple qu'elle avoit secouru lui prodiguer encore des noms grossiers et insultans.

La marquise de la Tournelle, que la mort de madame de Vintimille mit sur les rangs, fut celle des trois sœurs que le roi parut le plus aimer. Elle étoit grande, bien faite, réunissant la douceur à la noblesse. Elle avoit encore deux autres sœurs, l'une, femme du marquis de Flavacourt, et l'autre, mademoiselle de Montcavrel, devenue duchesse de Lauraguais. Madame de la Tournelle étoit veuve, et on n'avoit eu pendant son mariage aucun reproche à lui faire, si ce n'est un goût trop vif pour le duc d'Agénois, (le dernier duc d'Aiguillon mort). Elle étoit alors très-liée avec sa sœur, la marquise de Flavacourt, à qui son mari, qui n'étoit pas plaisant, dit depuis qu'il la tueroit si elle s'avisoit d'être aussi p... que ses sœurs. Le duc d'Agénois, ami du duc de Richelieu son parent, lui fit part de ses amours, et bientôt il en résulta une liaison étroite entr'eux; madame de Flavacourt étoit de leur partie.

M. le prince de Conti et un M. Duménil (1) cherchèrent long-tems à s'initier dans ces mystères. Ils vinrent un soir chez M. de Richelieu au moment où ces dames et les deux cousins montoient en voiture pour aller souper dans une petite maison. Le prince et son compagnon insistent beaucoup pour les accompagner ; mais le refus fut si formel de la part des dames, qu'ils ne purent avoir place dans la voiture qui étoit très-grande. Ils feignent de se retirer, montent tous deux derrière le carosse, et ces dames sont fort étonnées à leur arrivée de voir les congédiés leur présenter la main ; il fallut bien les recevoir. Le cocher de M. de Richelieu, qui s'appelloit *la Jeunesse*, dit au prince qu'on payoit des gands la première fois qu'on montoit derrière une voiture. Celui-ci cherche sa bourse, et voyant qu'elle est oubliée, lui répond qu'il n'a pas d'argent. Qui diable en aura donc, reprit l'autre sans se déconcerter, si ce n'est les princes? Le lendemain il eut un double louis.

---

(1) Mort lieutenant-général, et bien servi à la cour par madame de Châteauroux.

Cette liaison du duc de Richelieu avec Mde. de la Tournelle fit croire qu'elle étoit sa maîtresse, quoiqu'il n'eût que l'emploi de confident. On se persuada aussi que, bientôt après, il avoit fait le sacrifice de son amour pour se faire encore mieux accueillir du souverain à qui il cédoit sa maîtresse; tout le monde le croit, et on l'a écrit : nous en étions persuadés nous-mêmes; mais il a fallu céder à l'évidence, à des manuscrits, et à des lettres qui attestent le contraire. Et comme nous nous sommes imposé la loi de dire la vérité, nous sommes obligés de démentir tout ce qu'on a écrit jusqu'à présent. Il nous importe fort peu que Richelieu ait été le complaisant du roi ou ne l'ait point été; nous disons ce qui est, et nous nous faisons un devoir d'être fidèles historiens. Bien des faits consignés dans la vie privée de Louis XV, dans les anecdotes de Perse, sont faux. Nous sommes plus à même que personne de parler de cette maîtresse du roi qui mérite d'être connue, puisque nous avons lu sa correspondance avec M. de Richelieu qu'elle appelloit son cher oncle, et que nous en possédons plus de vingt lettres fort intéressantes.

Tout le monde sait que la duchesse de Mazarin, tante des demoiselles de Nesle, les combloit d'amitiés, et sur-tout avoit grand soin de Mde. de Flavacourt et de Mde. de la Tournelle. Mais ce qu'on ignore, c'est qu'à sa mort la reine envoya chercher ces deux dernières, pour les consoler de la perte qu'elles venoient de faire. Elle les reçut avec la plus grande bonté, pleura avec elles, et les assura que si la duchesse de Mazarin leur avoit tenu lieu de mère, son intention étoit de la remplacer. L'officier de la chambre qui les avoit annoncées, témoin un instant de ce spectacle, en fut ému lui-même, et a raconté à plusieurs personnes cette scène attendrissante.

Cette vertueuse reine ne s'attendoit pas que tant de bontés seroient mal reconnues, et que Mde. de la Tournelle, qu'elle traitoit avec tant de distinction, succéderoit un mois après à ses sœurs pour lui ôter à jamais le cœur de son époux. Cette dame avoit été admise quelquefois dans les petits voyages de Choisy. Le roi, occupé de Mde. de Vintimille, avoit fait peu d'attention à elle, et ne prit pas garde qu'elle étoit celle de ces sœurs qui méritoit le plus son hommage.

D'ailleurs, il la vit rarement, et il n'eut pas le temps d'en être épris. Il l'apperçut chez la reine; et n'étant plus dans les liens de Mde. de Vintimille qui venoit de mourir, il crut que rien n'étoit plus propre à le consoler que sa sœur. Il eut le temps d'observer que si la beauté, la noblesse méritoient une couronne, Mde. de la Tournelle étoit digne de la porter. Son cher le Bel fut encore l'agent qu'il choisit pour proposer à cette divinité un rendez-vous avec Sa Majesté, et bientôt elle logea dans le château de Versailles sans que personne en eût le moindre soupçon.

Le duc de Richelieu a écrit d'une manière si franche comment il a trouvé Mde. de la Tournelle à la cour, que nous ne pouvons pas douter de son récit. Un homme attaché à M. de Chalmosel, père de M. de Talaru, dont l'appartement étoit au-dessous de celui qu'occupoit alors Mde. de la Tournelle, témoin des petites courses nocturnes que le roi faisoit chez elle avant qu'elle fût déclarée, se rapporte entièrement avec le duc dans le rapport qu'il en fait. Nous allons copier la lettre du duc, que nous croyons être

adressée à Mde. de Mauconseil et à son amie Mde. de Luxembourg.

« Vous croyez, Mesdames, ainsi que le » public, qui juge souvent très-mal parce » qu'il le fait sans voir ni connoître les per- » sonnes dont il parle, que c'est moi qui ai » procuré Mde. de Châteauroux au roi. » Vous êtes dans l'erreur, comme tout le » monde. Je ne me ferois pas un grand » scrupule d'avoir été utile à mon maître » dans ses amours; on donne un joli ta- » bleau, un beau vase, un bijou quelcon- » que, et je ne vois pas qu'on doive rougir » de mettre à même un souverain de jouir » de tout ce qu'il y a de plus aimable au mon- » de, d'une femme. Si le roi m'eût comman- » dé de vous parler en sa faveur, je n'au- » rois pas balancé à m'acquitter de cette » commission, et ç'auroit été à vous d'ac- » cepter ou de refuser. On doit ses soins en » tout genre au maître qui nous donne des » ordres, et on peut bien lui donner une » femme comme autre chose. Je ne vois » d'exclusion que pour la sienne. Ce n'est » donc pas par scrupule que je n'ai point été » le premier agent de la liaison du roi avec » Mde. de Châteauroux : c'est que l'occasion

» ne s'est pas rencontrée. Vous voyez que je » ne cherche pas à me justifier. Je vous dirai plus, que je n'ai procuré aucune femme » au roi : il a toujours eu des goûts que je » ne prévoyois pas ; mais je conviens que » j'ai mis toute l'adresse possible à me mettre » bien avec la favorite. Mde. de Pompadour, » c'est de Meuse et Binet qui ont terminé » cette intrigue déjà ébauchée dans la forêt » de Senars, et personne n'ignore que le » Bel a été la première cause de la fortune » étonnante de Mde. Dubarri. J'avoue qu'aucune femme ne m'a inspiré un attachement aussi réel que Mde. de Châteauroux, » que j'ai pleuré sa mort, que j'ai perdu » une amie, une femme qui contribuoit à » me mettre de mieux en mieux dans l'esprit » du roi, qui m'instruisoit de tout, et qui » profitoit de la plus légère circonstance » pour m'être utile. Je dois ajouter, pour » l'honneur de sa mémoire, que le roi fit » lui-même une grande perte ; et je ne » crains pas de dire que le royaume la partagea, le roi ne pouvant choisir une maîtresse qui méritât mieux sa confiance.

» Mademoiselle de Charolois, qui n'avoit pu me fixer étant jeune, eut encore

» moins l'art de me retenir près, d'elle quand » l'âge lui eut enlevé les moyens de plaire. » Trop vindicative pour oublier mes torts, » elle s'étudia à me mettre mal avec Mde. de » Mailli qui gouvernoit alors le roi con- » jointement avec Mde. de Vintimille. J'a- » vois prévu que le roi n'auroit qu'un goût » passager pour elles ; son inconstance se » manifestoit déjà, et j'avois trop la con- » noissance du cœur humain pour croire » qu'il resteroit en un aussi beau chemin. » J'étois de toutes ses parties de plaisir ; mais » Mlle. de Charolois, qui voyoit de mauvais » œil mon intimité, voulant me desservir, » persuada à Mde. de Mailli et à sa sœur que » j'étois l'homme le plus dangereux pour » elles ; que je ne manquerois pas de profiter » d'un moment où le roi me témoigneroit » le plus de bonté pour lui parler d'une » autre femme ; enfin que j'étois un libertin » qui m'efforcerois d'engager le roi à former » de nouvelles intrigues. Il m'étoit échappé » de dire quelquefois devant elles qu'il étoit » impossible à un homme d'être constant, et » que le meilleur moyen qu'eût à employer » une femme qui vouloit garder son amant, » étoit de lui pardonner ses infidélités. »

» Ces discours, ceux de Mlle. de Charo-
» lois produisirent à la fin leur effet; et je
» fus reconnu comme l'ennemi déclaré de
» la constance du roi. Ce fut assez pour
» chercher tous les moyens de me nuire. Ce
» n'étoit point aisé, Sa Majesté me combloit
» de bontés. Les caresses redoublèrent à mon
» égard pour m'ôter tout soupçon, et les
» coups me furent portés dans le silence.
» Le roi, qui reçoit assez facilement, comme
» vous le savez, une impression défavora-
» ble, crut que je m'étois permis quelques
» propos contre ses amours; et je fus étonné
» de lui entendre dire, un jour que je soupois
» avec lui : *Duc de Richelieu, je sais de*
» *bonne part que vous avez des réparations*
» *importantes à faire à votre château de*
» *Richelieu, et je vous engage en ami d'y*
» *aller passer quelque temps pour les faire*
» *diriger sous vos yeux.*

» J'eus assez de présence d'esprit pour ne
» pas me déconcerter, et pour remercier Sa
» Majesté de l'intérêt qu'elle daignoit me
» témoigner. J'étois intérieurement furieux
» du tour qu'on me jouoit. Je compris par-
» faitement le sens des paroles du roi, et
» dès le soir même je donnai des ordres pour
partir

» partir le lendemain. J'eus grand soin de » publier que ma santé exigeoit que je prisse » un peu de repos, et d'éloigner tout ce » qui pouvoit avoir l'apparence d'un exil. » A la cour cependant on s'y trompa peu. » Je priai Mde. de Rohan, avec laquelle j'é- » tois en relation, de m'écrire ce qui se » passeroit.

» Arrivé à Richelieu, je fis venir un archi- » tecte, quoique le château fût en très-bon » état, et je fis faire quelques légères ré- » parations. J'invitai les gentilshommes voi- » sins à qui je me plaignis de ma santé, et » du besoin que j'avois de la soigner loin » des veilles de la cour; et je donnai de si » bonnes raisons de mon arrivée, qu'on ne » soupçonna pas qu'elle étoit contrainte. » On m'engagea de demeurer cinq ou six » mois à Richelieu pour me refaire; et » comme j'ignorois le terme de mon retour, » je parus être de l'avis de ceux qui me con- » seilloient de mener pendant quelque temps » une vie plus tranquille.

» Cependant ma retraite, qui pouvoit être » longue, m'ennuyoit en perspective, et j'as- » pirois au moment qui devoit la faire cesser. » Les premières lettres ranimèrent mon es-

» pérance. On m'écrivit que le roi parloit
» souvent de moi, et paroissoit étonné de
» ma longue absence; il y avoit déjà plus
» de quinze jours que j'étois à Richelieu.
» Enfin le duc d'Estissac me manda que je
» pouvois revenir sans crainte; que le roi
» avoit dit que probablement je le boudois,
» et qu'il ne falloit pas si long-temps pour
» donner des ordres à un architecte. Il
» ajoutoit : on voit bien que le maître ne
» peut se passer de vous; et je prévois que
» les intrigues de cour, quoique commu-
» nes, ne vous feront jamais grand mal
» dans son esprit. J'étois enchanté que mes
» ennemis eussent le dessous; j'ignorois en-
» core qui m'avoit porté le coup, et je ne
» fus pas fâché de me faire desirer. Je restai
» quelques jours, et ensuite j'annonçai mon
» départ. J'eus grand soin de paroître cha-
» grin de cette prétendue contrariété, et de
» ne pas rester assez long-temps pour réta-
» blir ma santé, tant je craignois qu'on ne
» se doutât de mon petit exil. On me plai-
» gnit, puisque je paroissois vouloir être
» plaint, et on envia le sort d'un grand dont
» la société étoit si nécessaire au roi qu'il
» ne pouvoit s'en éloigner sans être forcé de

» se rendre promptement aux desirs de l'a-
« mitié.

» J'arrivai à Versailles triomphant, et
» point du tout humilié. Le roi se mit à rire
» en m'appercevant, et me dit : votre châ-
» teau exigeoit donc bien des réparations
» que vous y êtes resté si long-temps ? Appa-
» remment que l'air de Richelieu vous est
» bon : j'avois envie de vous écrire d'y
» rester quelques mois encore. Sa Majesté
» s'amusoit ; elle avoit appris tout ce que
» j'avois fait pour dérouter les soupçons des
» Tourangeaux sur mon séjour à Richelieu.
» Le soir j'assistai à son coucher. Elle vint
» à moi, et me conduisit dans une embrâ-
» sure de croisée : Trouvez-vous demain,
» me dit-elle tout bas, avant dix heures du
» soir dans la cour de marbre. Mettez une
» mauvaise perruque et une redingotte de
» cocher pour n'être pas connu. A dix heu-
» res précises, vous verrez sortir une chaise
» à porteur ; vous entendrez tousser, et
» vous suivrez cette chaise sans mot dire.
» Le roi me quitte alors, et me laisse fort
» occupé à réfléchir sur l'ordre singulier que
» je venois de recevoir.

» Je fis chercher ce dont j'avois besoin

» pour mon déguisement, et je me rendis » à l'heure prescrite dans la cour de mar- » bre. J'avois défendu à mes gens de me » suivre, et comme il n'étoit pas très-nou- » veau chez moi de me voir sortir dégui- » sé, on crut que c'étoit une femme de » plus que j'allois joindre à ma liste. Le » ciel paroissoit déchaîné contre moi; il » faisoit une pluie horrible, un vent froid » qui me geloit, et je pestai plus d'une fois » contre le rôle que je jouois.

» Enfin l'heure désirée se fit entendre; la » chaise parut, on toussa, et je suivis si- » lencieusement, comme on me l'avoit pres- » crit, cette chaise mystérieuse. La course, » quoique petite, fut assez longue pour me » faire bien mouiller. Les porteurs s'arrê- » terent à un petit escalier, et je vis sor- » tir le roi enveloppé dans un manteau, qui » me fit signe de ne rien faire paroître. » Nous montâmes dans l'appartement de » M. de Vauréal, alors ambassadeur en Es- » pagne, qui étoit au-dessus de celui de » Chalmosel, pere de M. de Talaru. Le roi » ouvrit la porte qu'il referma sur moi; je » ne vis personne dans l'antichambre; après » l'avoir traversé, le roi me dit de l'atten-

» dre, et continua son chemin dans l'ap-
» partement suivant. Je restai là une heure
» à me morfondre d'ennui et d'impatience.
» Je maudis l'emploi de confident. Je me
» représentois le roi entre les bras d'une
» jolie femme ; et moi je me regardois
» mouillé, crotté, et faisant l'office d'un
» serviteur subalterne. Je me trouvois hu-
» milié, et toutefois je cherchois à deviner
» quelle étoit la femme qui étoit cause du
» sot rôle que je jouois. Je me perdois dans
» mes réflexions, quand le roi sortit sans
» être reconduit. Il n'avoit pas pris garde à
» moi en entrant ; plus tranquille apparem-
» ment à sa sortie, il fixa sa vue sur mon
» acoutrement. La pluie ne servoit pas à le
» rehausser : il fit un éclat de rire qu'il
» chercha à modérer en disant : *la bonne*
» *figure ! je donne au diable à le recon-*
» *noître*. Je le suivis peu content de cette
» exclamation ; j'accompagnai la chaise jus-
» qu'où je l'avois prise, et alors un nou-
» veau signe m'annonça de me retirer.

» Rendu chez moi, je me fis peur à moi-
» même, et celui de mes gens qui me sui-
» voit ordinairement dans mes courses
» amoureuses ayant voulu dire un mot sur

» l'état où j'étois fut si mal reçu, qu'il vit
» bien que celle-cy n'avoit point été heu-
» reuse. J'étois furieux de n'être instruit de
» rien après la démarche qu'on m'avoit fait
» faire, et je croyois bien avoir acheté le
» droit d'être admis à une entiere confi-
» dence. Ma mauvaise humeur retomba
» sur tout ce qui m'environnoit; je n'allai
» point souper où j'étois attendu; et contre
» mon ordinaire, je me couchai de très-
» bonne heure.

» Le lendemain je fus tenté de retourner
» à Paris. Cependant pressé par la curiosité
» qui me portoit à découvrir la femme qui
» recevoit les nouveaux hommages du roi,
» j'allai à son lever. Je fixai les yeux sur
» lui, les siens se détournoient de moi, et
» je ne savois qu'imaginer de l'étude qu'il
» paroissoit faire de ne pas me regarder.
» Il chassoit ce jour-là, j'avois décidé de
» le suivre à la chasse, et de saisir toutes
» les occasions de me trouver seul avec lui.
» Elles se présenterent souvent, et le roi
» s'amusa toujours à garder le silence. En-
» fin il me dit, savez-vous que vous êtes à
» merveille en cocher, je veux vous pro-
» curer encore le plaisir du déguisement

» ce soir à la même heure. Je ne savois
» si je devois me réjouir ou m'affliger d'ê-
» tre une seconde fois acteur de cette mas-
» carade.

» L'heure arrivée, même signal que la
» veille, même silence de ma part. Le roi
» me prescrivit encore de l'attendre, et cet
» ordre m'affligea d'autant plus que j'étois
» persuadé qu'il falloit faire une aussi triste
» séance que le soir précédent. Je fus agréa-
» blement trompé. A peine un quart-d'heure
» fut il écoulé, que le roi parut et me dit
» en riant : il est juste de vous payer de vos
» peines, et de vous faire connoître la di-
» vinité qui se cache à tous les regards ;
» soyez discret, et suivez moi. J'obéis avec
» grand empressement, et le premier objet
» que j'apperçus fut madame de la Tour-
» nelle assise auprès du feu, qui se leva au
» moment où nous entrâmes. Elle rougit,
» et mit la main devant ses yeux. Ne crai-
» gnez pas un de vos amis, lui dit le roi,
» vous savez que nous pouvons compter
» sur lui. D'ailleurs le secret ne lui pesera
» pas long-temps : il sera sûrement de mon
» avis, que mon bonheur soit bientôt pu-
» blic. J'assurai sa majesté qu'elle ne pou-

» voit mieux faire, et que j'étois trop heu-
» reux de l'assurer, ainsi que madame de
» la Tournelle, de mon respect et de mon
» entiere résignation à leurs volontés. Le
» roi, qui me parut fort épris, protesta à sa
» nouvelle maîtresse qu'elle étoit la premiere
» femme qui lui eût fait connoître un vé-
» ritable attachement, et j'admirai l'effet
» du hasard qui renfermoit dans une même
» famille les plaisirs et les amours du mo-
» narque. Il cessa de l'être pour moi dans
» ce moment : il eut des élans d'amitié qui
» m'enivrerent, et ce fut peut-être un des
» jours de ma vie où l'intervalle entre le
» maître et le sujet fut le plus rapproché.

» Madame de la Tournelle me témoigna
» le plaisir que lui faisoit la confiance dont
» m'honoroit sa majesté, et promit de me
» traiter comme elle l'ordonnoit, c'est-à-
» dire en ami. Le roi l'en pria de nouveau,
» et jura que rien ne troubleroit une ami-
» tié commencée sous de si heureux auspi-
» ces. J'étois au comble de la joie et bien
» dédommagé des chagrins de la veille.
» Le choix du roi étoit un bonheur de plus ;
» il tomboit sur une femme dont je con-
» noissois l'attachement pour moi, et qui

» pouvoit tout faire en ma faveur. Cette » idée, et les bontés dont j'étois comblé, » rendirent ma jouissance complette.

» Quelle différence d'être avec son roi » dans ces instans où toute sa dignité dis» paroît, où il n'est plus qu'un homme ai» mable, où il devient notre égal, et de se » trouver ensuite en public auprès de lui, » n'osant l'interroger, cherchant à fixer un » de ses regards, et à mériter qu'il vous » adresse une parole ! Quelques jours après » cette soirée, si agréable par la confiance » dont je fus honoré, la nouvelle liaison » du roi ne fut plus un mystère, et toute » la cour fut étonnée, comme je l'avois été » moi même, de voir madame de la Tour» nelle, sur laquelle on n'avoit eu aucun » soupçon, succéder à ses deux sœurs.

CHAPITRE XIX.

Guerre de 1742. Le duc de Richelieu est employé en Flandres, ensuite sur le Rhin. Il se distingue à la bataille d'Ettinghen, dite du Mein; il est fait premier gentilhomme de la chambre du roi, et lieutenant général.

A LA mort de l'empereur Charles VI, qui ne laissoit qu'une fille pour lui succéder, on voulut saisir cette occasion d'humilier la maison d'Autriche. Le comte de Belle-isle, petit-fils du celebre et malheureux Fouquet, né avec de l'intrigue et des talens, fit adopter un plan pour mettre la couronne impériale sur la tête de l'électeur de Bavière. Il part, en qualité d'ambassadeur extraordinaire et plénipotentiaire du roi à la diete de Francfort; il est nommé bientôt maréchal de France et commandant de l'armée: l'électeur fut élu, et son élection se fit de la maniere la plus tranquille et la plus solemnelle.

On ne peut se dissimuler que le cardinal

de Fleuri ait commis dans cette circonstance une faute énorme qui causa tous les malheurs de cette guerre. Il avoit l'esprit trop retréci et trop porté à la lézine, pour juger qu'en épargnant les hommes et l'argent il donneroit le temps à son ennemi de se reconnoître, et que cette guerre qui ne devoit être pour ainsi dire qu'un coup de main, si l'on mettoit sur pied une armée considérable, deviendroit longue et désastreuse en n'opposant pas des forces suffisantes. Il s'amusa à disputer sur le nombre des troupes, sur la dépense, et pendant ce temps la reine de Hongrie qui chanceloit déjà sur son trône trouva les moyens de s'y assurer. Son courage, sa fermeté, sa constance, ses malheurs intéresserent tous ses sujets qui devinrent autant de héros pour la défendre.

L'électeur de Bavière, devenu empereur sous le nom de Charles VII, fut d'abord ébloui de quelques succès : mais au lieu de suivre l'avis du maréchal de Belle-isle, qui lui conseilloit d'aller droit à Vienne où la terreur étoit déjà répandue, il voulut entrer en Bohême. Quelques villes qui furent prises firent d'abord bien augurer de la cam-

pagne : personne n'ignore quelle en fut la suite. Des maladies, des défaites diminuèrent l'armée, dont une partie, renfermée dans les murs de Prague, et l'autre campée et retranchée près de la ville, éprouva bientôt les horreurs de la famine. La reine de Hongrie avoit fait assiéger cette ville, et ce siège fut sans doute un des plus mémorables par la bravoure et l'acharnement des deux partis. Ce qu'il y eut de plus remarquable encore fut la retraite de M. de Belle-isle, qu'on a comparée à celle de dix mille, et qui lui fera un éternel honneur. Il part de Prague la nuit du 16 au 17 décembre, marche jour et nuit par le plus grand froid, dont plus de huit cents hommes meurent victimes, et se rend à Egra sans éprouver aucun échec.

Si cette action tant célébrée fit l'éloge du général, elle n'en fut pas moins le résultat du malheur public ; la France perdit des milliers d'hommes, et dépensa des sommes considérables fort inutilement. L'éphémère empereur Charles VII vit ravager son électorat, fut obligé de fuir de Munich pour se réfugier à Augsbourg, où, poursuivi de nouveau, il ne trouva d'asyle qu'à Francfort.

Dans ce même temps, l'Angleterre avoit déclaré la guerre à l'Espagne avec laquelle le cabinet de Versailles avoit contracté une nouvelle alliance par le mariage de Madame première avec dom Philippe, infant d'Espagne. Les Anglois, sans déclaration, attaquoient les vaisseaux françois, et l'on fut bientôt contraint de repousser la force par la force.

Le duc de Richelieu, confident du roi, chéri de la favorite, passoit à la cour des jours heureux. Les plaisirs le suivoient partout : Madame de Tencin, la présidente Portail, Madame de Mauconseil se disputoient le bonheur de lui plaire. Cette dernière avoit toute la confiance du comte d'Argenson, ministre de la guerre ; et, comme nous l'avons déjà dit, Richelieu s'étoit habitué à faire servir l'amour à son avancement. Cette dame lui devenoit très-utile ; ce fut le premier but de sa liaison avec elle. Par la suite l'amitié en resserra les nœuds, et elle est morte peu d'années avant le maréchal, sans que le temps ait porté atteinte à cet attachement.

Il étoit l'ame des conseils de Mme de la Tournelle ; elle ne faisoit rien sans le consulter, et

ce fut entr'eux qu'il fut décidé d'engager le roi à se mettre à la tête de ses armées. Mme de la Tournelle avoit de l'énergie ; elle avoit d'abord cédé au roi par ambition, l'amour étoit venu par dégré. Elle desiroit que son amant se fît un nom ; et s'il n'avoit point un royaume à conquérir comme Charles VII, elle ambitionnoit qu'il fût cité comme un grand roi. Jamais ressemblance de caractère ne fut plus parfaite qu'entre elle et Agnès Sorel : toutes deux reçurent les hommages de princes foibles qui n'aimoient que les plaisirs, qui, plongés dans la volupté, n'avoient pas le courage d'être hommes. Charles VII, content de posséder Agnès, voyoit sans chagrin les Anglois réduire ses états à quelques villes; et Louis XV, s'abandonnant de même tout entier à l'amour, regardoit sans s'émouvoir les malheurs de son royaume qui étoient le fruit de sa foiblesse. La première eut le temps de terminer son ouvrage : la seconde mourut trop tôt pour la gloire de son amant, à qui pourtant elle fit donner le titre de bien-aimé, titre hélas ! que le prince s'empressa peu de mériter.

Malgré l'attrait que la cour devoit avoir pour Richelieu, la guerre n'est pas plutôt

déclarée qu'il demande du service. Il est employé dans l'armée commandée en Flandres par le maréchal de Noailles : elle étoit d'observation, et la campagne se passe sans événemens. Richelieu, de retour à Paris, livré à de nouveaux plaisirs, s'arrache des bras de ses diverses maîtresses pour solliciter d'être employé d'une manière plus conforme à son activité ; il lui faut des dangers, de la gloire, et il ne veut compter pour campagnes que celles où il a exposé sa vie.

La campagne de 1743 remplit ses vues. Il n'a pas le bonheur d'être le témoin d'une victoire : mais il a celui d'échapper à des dangers multipliés, et d'être cité par son courage et sa présence d'esprit. Le maréchal de Noailles, qui avoit l'ambition de commander des armées, qui montroit quelquefois la science de général, mais point les qualités, au lieu d'entrer dans le ministère, où sa sagesse et son économie auroient pu le rendre utile à l'état, s'avançoit vers le Rhin avec quarante mille hommes. Il marche vers le Mein où il trouve l'armée angloise, hanovrienne et hessoise, campée sur la droite, entre Dettinghen et Aschaffenbourg. Sa position étoit très-mauvaise, et elle pouvoit

être affamée et foudroyée par l'armée françoise : il en forme le projet ; il borde le Mein d'artillerie, et met douze mille hommes sur le passage de Dettinghen.

Le roi d'Angleterre qui venoit d'arriver ne trouvoit d'autre moyen d'échapper que de faire décamper pendant la nuit son armée dans le plus grand silence. Le comte de Noailles en avertit son père, qui donna des ordres pour envelopper les troupes angloises dans le défilé où elles doivent passer. La faute impardonnable qu'il commit fut de se retirer sans observer lui-même si ses ordres étoient bien suivis. Il se contente de dire au duc de Grammont, colonel des gardes-françoises, qui commandoit dans ce poste, de ne rien précipiter, d'attendre le moment favorable, et le quitte sous prétexte d'observer un gué : on assure qu'il alla dans une chapelle se mettre en sûreté. Quoi qu'il en soit, son absence fit tout le malheur de la journée. Le duc de Grammont, emporté par un courage mal entendu, attaque les Anglois dans une plaine où ils pouvoient se déployer. Par sa position l'artillerie françoise, placée le long du Mein, devint inutile, ne pouvant tirer que sur les François. Un simple détachement

chement combat une armée entière. Malgré la plus grande valeur, on fut obligé de céder, et le régiment des gardes sur-tout, qui lâcha pied, mit le comble à l'épouvante. La maison du roi, plusieurs régimens se battirent en désespérés ; la plupart des officiers, abandonnés de leurs soldats, aimèrent mieux se faire tuer que de fuir. La perte fut considérable ; presque toutes les premières maisons de France furent en deuil : ce fut là que le duc de Rochechouart, dont Richelieu eut la charge de premier gentilhomme, fut tué d'un coup de biscayen dans la tête.

Le maréchal de Noailles vint assez tôt pour ordonner la retraite qui se faisoit confusément sans lui ; le duc de Richelieu, qui avoit eu un cheval tué sous lui, et un de ses gens à ses côtés, ne cessoit de combattre à la tête du régiment de Rohan, jadis son régiment, et de celui de Piémont. Il avoit perdu beaucoup de monde ; dans son ancien régiment seul, il y eut quatre cents hommes de tués, et quarante-deux officiers ; il fit l'arrière-garde, et passa le Mein le dernier sans avoir reçu la plus légère blessure.

Malgré leur victoire, les Anglois ne crurent pas devoir garder le champ de bataille ;

ils gagnèrent Hanovre ; et le duc de Richelieu fut nommé pour faire enlever les morts et les blessés : ils étoient en grand nombre de part et d'autre ; et ce qui affligea le plus le duc fut de voir une multitude de gens de son espèce étendus sans ménagement avec le dernier des soldats. Parmi les malheureux conduits aux hôpitaux, il s'en trouva deux dont le sang-froid mérite d'être cité. Tous deux amis, l'un avoit eu les deux jambes fracassées d'un boulet de canon, et l'autre les deux yeux crevés par une balle qui s'étoit glissée horisontalement sans blesser le crâne. Ils se consoloient l'un l'autre : l'estropié avoit déchiré sa chemise pour étancher son sang et secourir son ami l'aveugle. L'écuyer du duc les entendit dans ce triste état plaisanter ensemble ; l'un avoit une petite bouteille d'eau-de-vie et en donnoit à l'autre. Dans ce moment, on crut que l'ennemi reparoissoit, ce qui causa une alerte. L'estropié dit alors à son camarade : ils viendront s'ils veulent, je m'en moque ; à moins qu'ils ne viennent me chercher, je n'irai point au-devant d'eux. Son compagnon lui répondit : ils arriveront par devant, par derrière, cela m'est égal : je n'aurai point le chagrin de

les voir. Le duc de Richelieu, instruit de cette particularité, fit traiter le mieux possible cès deux braves soldats, dont l'un mourut le lendemain, et l'autre resta aveugle.

Cette sanglante bataille porta la désolation dans toute la France. Tout le blâme retomba sur le maréchal de Noailles, qui pouvoit difficilement se laver de cette faute. Madame de la Tournelle, qui venoit d'être nommée duchesse de Châteauroux, fort attachée au maréchal, marqua tout son désespoir à son cher oncle Richelieu, et ce fut l'époque où elle fit de nouvelles tentatives auprès du roi pour le presser de commander ses troupes. Il étoit insouciant : dans le moment d'une nouvelle désastreuse, il témoignoit un peu de sensibilité ; mais bientôt l'habitude des plaisirs en effaçoit jusqu'à la trace ; il avoit besoin d'être excité, d'être entraîné vers la gloire ; et le ciel avoit mis dans Madame de Châteauroux le charme heureux qui devoit en faire un roi.

Richelieu ne vint point à Paris passer son quartier d'hiver : il resta à Strasbourg, d'où il étoit en correspondance avec Louis XV. Celui-ci faisoit un journal de ce qui se passoit de plus intéressant à la cour, et il

l'envoyoit à son favori, comme s'il eût été écrit par un tiers. Il lui donne le détail du mariage de M. le duc d'Orléans de la manière la plus plaisante et la plus polissonne; il lui parle de la cérémonie de la chemise donnée aux mariés, et rit beaucoup du gros ventre de l'époux peu favorable à l'entière consommation de la fête. Dans une autre lettre, il lui parle des femmes qui sont bien ou mal avec lui, et finit par lui marquer que la mort du duc de Rochechouart fait intriguer beaucoup pour avoir sa charge de premier gentilhomme de la chambre; il ajoute que bien des gens l'ont demandée pour M. de Richelieu, entre autres la princesse, (c'est ainsi qu'il nomme madame de Châteauroux) et qu'à la cour on la lui donne déjà; et moi aussi, continue-t-il, vous pouvez le lui dire de ma part.

Enfin le duc de Richelieu reçoit de madame de Châteauroux la lettre tant desirée que le Roi va commander en personne; elle lui donne les détails de la suite qui doit accompagner sa majesté, et s'applaudit du peu de faste qu'il met dans sa marche; elle lui mande qu'il sera bien assez grand à la tête d'une armée victorieuse, sans y joindre

un vain apparat. Elle lui fait part en même-temps qu'il sera nommé aide-de-camp du Roi et lieutenant-général.

Jamais nouvelles plus heureuses ne se multiplièrent plus rapidement; et le duc, mesurant le temps à son impatience, comptoit les momens qui devoient le mettre à même d'acquérir une nouvelle gloire sous les yeux de son maître. Cela ne l'empêchoit de pas penser à l'amour et d'écrire exactement à toutes ses maîtresses. Il avoit déjà en vue madame de la Popelinière, femme d'un très-riche fermier-général, dont il se proposoit de faire la conquête. Elle étoit jeune, jolie, bien élevée, remplie de talens, et il attendoit la fin de la campagne pour courir avec elle des hasards moins dangereux.

Au milieu de ces diverses occupations, il trouvoit encore le temps de s'instruire de tout ce qui passoit d'intéressant à Paris et à Versailles; il veilloit de loin aux prérogatives qu'il croyoit dues à sa charge et à sa qualité de pair : on peut en juger par les lettres ci-après du comte de Noailles, datées du 1, 2 et 3 janvier 1744.

« Il est trop joli, mon cher oncle, de pou-

» voir écrire sans être décacheté (1) pour
» ne pas profiter de cette occasion pour
» m'entretenir librement avec vous. Je vous
» demande la permission de bannir toute
» éloquence, cela n'étant pas pratiquable
» quand on veut être narrateur fidèle des
» faits; je commencerai par l'article des car-
» reaux, puisque vous desirez d'en savoir le
» détail.

» Le jour du mariage (2), M. le duc de
» Gesvres demanda au Roi s'il ne vouloit
» pas que nous eussions des carreaux. S. M.
» repondit : comme au mariage de Madame.
» M. le duc de Gesvres en conséquence aver-
» tit six titrés, et proposa au duc de Gram-
» mont; mais ledit duc refusa sous prétexte
» que c'étoit une impolitesse pour les femmes
» de condition : l'on assure même que ma-
» dame la duchesse de Grammont dit tout
» publiquement qu'elle ne comprenoit pas
» comment l'on vouloit prendre des carreaux

(1) On voit comme on usoit souvent à la poste de cet odieux moyen d'apprendre les secrets des familles. Cela servoit à faire trouver des coupables, ou à amuser le roi. Le joli passe-temps !

(2) Celui du duc d'Orléans dernier mort dont on a déjà parlé.

» dès que le Roi les avoit défendus depuis
» l'aventure de M. le duc de Luines. Ce
» propos n'a pas réussi parmi nos confrères,
» et moins encore la démarche du duc de
» Grammont qui vint le lendemain en bas sans
» carreau. Ceux qui en avoient étoient les
» Maréchaux de Noailles et de Duras, les
» ducs de Luxembourg et de Talard, le
» prince de Soubise et le comte de Noailles,
» qui donna la moitié du sien au duc de
» Biron. Cela se passa fort convenablement.
» Voila la relation exacte de l'affaire des
» carreaux. Passons à celle du gouverne-
» ment de Saumur.

» Notre cher Cardinal m'avertit de l'a-
» gonie de M. d'Aubigné, et nous convîn-
» mes ensemble que le gouvernement du
» Saumurois, étant près de Richelieu, et va-
» lant vingt-cinq à trente mille livres, vous
» convenoit. Je partis sur-le-champ et allai
» parler à la princesse (1). Je ne lui de-
» mandai rien pour vous comme vous le
» croyez bien ; j'aurois cru faire insulte à
» son amitié pour vous : mais je l'avertis
» simplement que le gouvernement alloit

(1) Madame de Châteauroux.

» être vacant, et qu'il pourroit convenir à
» votre excellence; et que je croyois que
» c'étoit lui en dire assez. Je fus reçu à
» merveille ; je promis d'avertir quand il
» vaqueroit; et ce qui vous paroitra plaisant,
» c'est que la fin de la conversation fut de
» me remercier de ma tendre amitié pour
» vous. Voila le détail de ma négociation
» qui fut rompue le lendemain par la mort
» du petit Rochechouart (1). Je vous dirai
» cependant, mon cher oncle, que si M.
» d'Aubigné meurt, il faut tâcher d'avoir ce
» gouvernement; il ne vous manque qu'un
» gouvernement de province, celui-là en
» est une espèce. Vous rendrez votre lieu-
» tenance générale du Languedoc, et cela
» empêchera que votre charge ne vous
» coûte aussi considérablement, et vous
» vaille si peu. Ainsi songez-y, vous pouvez
» le demander comme pour faire votre cour
» plus assiduement : ce ne sera pas une
» grace à l'inspection. Le commandement
» du Languedoc n'est bon qu'à donner de la
» considération; et quand on en a par soi-

(1) Le roi lui avoit donné d'abord la charge de son père tué à la bataille du Mein.

» même, celle d'emprunt me paroît superflue et inutile. Parlons à présent de la » charge et des propos.

» Ceux qui ne vous aiment pas ont répandu que la charge étoit promise à M. » de Luxembourg : le public non intéressé » vous l'a donnée tout d'une voix, comme » ami du Roi et de la princesse. Le retardement de la publication a étonné tout » le monde : mais j'ai été ausssi content de » ce qui l'occasionnoit que de la charge; » la grace n'y ayant pas été épargnée, vous » devez être content; j'ai été bien aise que » mon père la demandât pour vous au Roi. » Je savois très-bien que vous n'aviez pas » besoin de son secours : mais j'ai voulu » que le maître et les sujets vissent cette démarche authentique comme une preuve » de son amitié pour vous. Comme on a » travaillé, et qu'on travaille encore à déranger notre union, il faut la renouveller » et la resserrer de plus en plus.

» Il est nécessaire que vous sachiez que » MM. Bachelier, le Bel, et en général tous » les gens du roi ont été enchantés de vous » voir premier gentilhomme de la chambre.

» Vous ne serez pas fâché aussi de savoir

» que notre maître porta votre santé à sou-
» per le jour qu'on mangea votre mouton de
» Ganges, (qui par parenthèse s'est trouvé
» fort bon.) J'ai donné la moitié du mien à
» mon père ; je vous en fais mille remercie-
» mens conjointement avec lui. Je vous en-
» voie deux dindons que je charge de ma
» reconnoissance.

» Je compte mettre Fleuri suisse à l'appar-
» tement de mon père, ce qui n'est pas une
» mauvaise place.

» Les seules nouvelles de la cour consis-
» tent en la prochaine nomination de M. le
» prince de Conti pour aller commander en
» Italie ; vous saurez par d'autres tout le
» détail de cet arrangement ; ainsi je ne m'y
» arrêterai pas. Vous savez sans doute aussi
» l'aventure du cocher de Mde. de Modè-
» ne (1) qui a fouetté le bacha, lequel a
» riposté audit cocher deux légers coups de

---

(1) On ne s'est point arrêté à parler de nouveau de madame de Modène, dont il est ici question. Les aventures qui suivent le voyage d'Italie fait par le duc n'offrent rien d'intéressant. Quelque temps après la mort de son père, madame de Modène vint à Paris, et son premier soin fut de voir son amant. Ce bonheur fut de peu de durée, il fallut retourner à Modène. Elle fit

» plat d'épée. Mde. de Modène, au lieu de » faire des excuses au duc de Boutteville, » s'est plainte au roi, et vouloit une puni- » tion exemplaire de ce que le bacha ne s'é- » toit pas laissé fouetter assez patiemment » par le cocher de la princesse; tout cela » me paroît appaisé. Le bacha a parlé au » roi.

» Meuse qui vous aime, quoi qu'on puisse » vous dire, a été très-mal d'une dyssenterie » avec la fièvre ; les dames y ont envoyé » deux fois par jour, peut-être pour savoir » s'il étoit mort; mais cela a eu du moins » toute apparence de politesse : quand ledit » marquis de Meuse a vu le roi, il en a été » très-bien reçu, ce qui me fait croire que » véritablement il est aimé du maître.

» Le roi a obtenu de mon père un bâton

---

d'autres voyages : mais le temps n'avoit pas respecté les traits de la princesse ; ce n'étoit plus la belle duchesse de Valois ; un air masculin, un embonpoint considérable la rendoient plus susceptible d'amitié que d'amour. Richelieu, qui ne lui avoit point été fidèle dans son printemps, ne la vit plus que par bienséance ; il la consultoit dans les occasions où il avoit besoin d'elle : mais il ne paroît pas qu'il ait conservé pour elle une amitié bien sincère.

» d'exempt pour Lujacques, et Sa Majesté » lui a donné à cette occasion toutes sortes » de marques de bontés, ce qui me fait plai- » sir, y ayant vraiment une suite de plusieurs » années dans l'amitié du roi pour ce jeune » homme.

» Pour ce qui regarde les affaires plus sé- » rieuses, vous savez que je ne puis voir » qu'avec une lunette d'approche ; voici à- » peu-près le tableau que je m'en suis fait.

» Le maître a envie du bien, a plus d'es- » prit et de connoissance d'affaires que ses » ministres : mais il est élevé à avoir en eux » une confiance sans bornes, et c'est un » préjugé bien difficile à détruire. Le maî- » tre, au surplus, est en tous points comme » vous l'avez laissé.

» Les ambassadeurs Florido et Montico » pressent pour la déclaration du général » d'Italie ; c'est une affaire pressée, mais » rien ne finit, ni ne se décide. Cependant » ce sera ce soir, selon les apparences, et je » vous l'écrirai dans mon journal de de- » main ».

Du 2 janvier 1744.

« Comme je l'avois prévu, mon très-cher

» oncle, M. le prince de Conti vient d'être
» déclaré général de l'armée du roi en Italie.
» L'on ne nomme point encore les lieute-
» nans-généraux de confiance qui vont sous
» lui. Selon les apparences, M. le maréchal
» de Maillebois ne va point. Je ne sais si ce
» qu'on dit est vrai : mais on assure que le
» bailli de Givri sera premier lieutenant-
» général de cette armée. Je desire que
» tout aille bien. M. le prince de Conti a de
» l'intelligence, de l'esprit, du courage et
» de la volonté ; ainsi il peut et doit bien
» faire, et je vous assure que je ne suis pas
» sans espérance de réussite ; MM. Campo
» et Montico sont enchantés.

» L'on parle de MM. de Givri, du Kailla
» et Lautrec pour aller servir dans son ar-
» mée. M. de Maillebois fils est maréchal-
» des-logis de l'armée. L'on parle aussi de
» Chevert pour major-général. C'est tout ce
» que je sais de cet arrangement ; dans quel-
» ques jours cela sera moins mystérieux, selon
» toutes les apparences ».

Du 3 janvier.

« Le roi va ce soir à l'opéra avec mesda-
» mes de Talard, de Châteauroux, de

» Lauraguais, de Flavacourt et de Luxembourg ; il m'y mène avec M. de Boufflers et Meuse. Nous sommes les trois seuls outre les charges.

» Sa Majesté va à Marli le 14 ; vous croyez bien que vous aurez une liste d'abord qu'elle sera faite.

» Notre chère Eminence se conduit toujours à merveille ; elle est très-unie avec mon père, ce qui ne plaît pas à tout le monde : mais je crois cependant qu'ils feront bien de persévérer l'un et l'autre ; ils y gagneront.

» M. de Chavigni est ici, il m'y paroît assez brillant, soit dit entre vous et moi.

» Le temps de l'opéra me presse, aussi bien que le voyage de Choisy. M. Deblet veut avoir ma lettre aujourd'hui ; ainsi je finis mon petit volume en suppliant mon très-cher oncle de le brûler, et d'être sûr qu'il n'y a personne qui lui soit plus tendrement attaché que moi ».

Fin du premier Volume.

PIECES

JUSTIFICATIVES.

LETTRES

LETTRES

DE MADAME D'AVERNE,

Maîtresse du Régent, à M. de Richelieu.

JE suis au désespoir : je sens que c'est tout de bon que je vous aime ; j'ai cru badiner avec l'amour, et je m'étois imaginée qu'il ne pouvoit faire impression qu'une fois. Mais pour être toujours dans cette idée, ce n'étoit pas à vous qu'il falloit m'adresser. Vous m'avez paru hier une fois plus aimable qu'à votre ordinaire. Pourquoi faut-il que, dans une figure faite exprès pour charmer, il y ait un cœur si insensible et si volage ? En vérité c'est un piège que vous tendez ; mais puisque j'ai été assez sotte pour m'y laisser prendre, je vous demande en grace de ne pas me donner lieu de m'en repentir. Mon mari n'est point venu ce soir chez moi ; j'ai peur qne ce ne soit pour demain ; cependant je n'en suis pas sûre. S'il est vrai que vous n'avez rien de mieux à faire que de venir le soir chez moi, j'enverrai mon laquais

à minuit à votre petite maison vous dire le oui ou le non. Je ne puis vous exprimer combien je souhaite de vous voir. Je sens cependant que je suis trop heureuse de n'être pas la maîtresse que ce soit aussi souvent que je le voudrois ; vous me feriez tourner la tête. Il ne faut pas que je m'accoutume au plaisir de vous voir souvent : je ne pourrois plus m'en passer. Adieu ! je vous embrasse mille fois de toute mon ame.

Je suis bien fâchée, mon petit roi, de ne vous avoir point vu hier au soir ; c'est ma faute d'avoir mal pris mes mesures pour vous le faire savoir. Mon mari ne vint point chez moi, et resta à table jusqu'à une heure et demie, s'enivra si largement qu'il s'en trouva mal ; ce qui m'obligea à ne sortir de chez lui qu'à deux heures. Il n'étoit plus temps de vous trouver chez la maréchale ; ainsi je n'y fus point. Ce qui m'en déplaît le plus, c'est que je crains qu'il n'y vienne ce soir ; mais comme je ne veux pas en être la dupe, j'enverrai ce soir à votre petite maison vous le faire savoir.

Aimez moi comme je vous aime, et je serai la plus heureuse personne du monde.

Je ne sais si M. d'Orléans a besoin d'un peu de jalousie pour réveiller son amour ; mais ce qui est certain, c'est que les gens qui m'ont voulu nuire m'ont plutôt servie. Je ne lui avois d'abord parlé qu'en général : mais M. le Blanc m'a conseillé de vous nommer ; je l'ai fait hier, et l'ai pris fort haut, en lui demandant en grace de me faire examiner, et que cela lui serviroit à deux choses : la première, à lui prouver que j'étois de bonne foi ; la seconde, à lui faire connoître les gens à qui il avoit affaire. Enfin, je crois l'avoir persuadé ; cependant il faut toujours se méfier. A l'égard de ma santé, elle est toujours la même ; je prends de vos bols depuis hier : elles ne m'ont encore rien fait ; je suis au désespoir, après tout ce que j'ai souffert, de rester grosse. Dites à votre chirurgien qu'il n'a qu'à imaginer tout ce qu'il voudra, mais qu'à quelque prix que ce soit, je veux en être débarrassée. Je ne me suis point servie de vos secrets. Je vois que mon affaire va échouer. M. de la Vrilliere y trouve des difficultés infinies à cause du parlement, et vous savez que l'homme à qui j'ai affaire n'est pas fâché

d'en trouver. Madame de Sarsac ne parlera point, parce que je lui ai dit que j'en avois parlé moi-même à M. d'Orléans. Adieu, mon cher roi! je m'ennuie extrêmement de de ne vous point voir, et cela augmente de beaucoup ma méchante humeur. Mandez-moi si vous avez appris quelque chose de nouveau du projet coquet de madame *de Nesle*.

Vous avez grand tort d'imaginer que je n'ai point d'inquiétude de votre santé; vous savez trop bien que je n'ai rien de plus cher au monde. Je suis bien fâchée de n'avoir pas eu le plaisir de vous voir aujourd'hui. Si je vous ai envoyé demander à souper, c'est la faute de votre ambassadeur qui m'en avoit proposé un de votre part. Je ne sais plus quand je vous verrai; vous n'êtes point en état de veiller; et je suis obligée de tenir compagnie à un malade depuis cinq heures jusqu'à dix. Si vous en avez autant d'envie que moi, vous trouverez bientôt un expédient. Je vous prie de m'envoyer Voltaire demain à trois heures; j'ai quelque chose à lui dire. Je vous demande en grace d'ordonner à votre chirurgien de faire faire la

machine que vous savez. Je suis inconsolable d'être dans l'état où je suis ; je hasarderai volontiers ma vie pour m'en tirer ; je me flatte que vous l'obligerez d'y réussir. J'attends de vos nouvelles avec toute l'impatience imaginable ; j'espère que vous me manderez que vous vous portez mieux.

J'ai été cet après-midi chez le cardinal Dubois qui m'a parlé de vous, et qui m'a dit que M. le Blanc devoit m'en parler demain de sa part ; il m'a juré qu'il n'en croyoit rien, et qu'il ne m'en avertissoit que de peur que les gens qui me jouoient ce tour ne me fissent donner dans quelque panneau. Je lui ai touché quelque chose de madame de Nesle : il m'a paru qu'il n'en savoit rien, ou du moins il en fait bien le semblant. Il m'a dit qu'il croyoit que M. d'Orléans ne savoit rien de ces mauvais discours, mais qu'il me conseilloit de lui en parler, ce que je n'ai pas manqué de faire avant souper. Il m'a répondu que les Rohans n'étoient pas assez sots pour former un projet si misérable, et qu'en tout cas ils en seroient la dupe ; et qu'à l'égard de moi personne n'avoit été assez hardi pour lui tenir aucun propos,

mais que le premier qui lui en tiendroit, il lui répondroit qu'il n'avoit qu'à lui prouver ce qu'il lui disoit. Il a fait exprès tomber la conversation ce soir sur madame de Nesle, et a dit devant madame de Tilly qu'elle avoit plus de trente-cinq ans, et qu'elle étoit extrêmement changée et effacée ; qu'il étoit vrai qu'il en avoit eu envie il y a douze ans, mais qu'à présent il se remercioit de ce qu'elle l'avoit refusé. Il a affecté ensuite de me faire beaucoup d'amitiés plus qu'à l'ordinaire. Voilà tout ce que je sais. Je vous manderai tous les soirs tout ce que j'apprendrai de nouveau ; mais sur-tout prenez garde de perdre une de mes lettres, brûlez-les à mesure que vous les recevez. Adieu, mon cher roi ! je vous embrasse mille fois de tout mon cœur, et vous prie de m'aimer autant que je vous aime ; je crois que c'est trop pour vous.

Dites à M. de Voltaire que j'ai parlé de son affaire au cardinal qui la trouve bonne et faisable ; mais qu'il n'est pas possible de la commencer avant le mois de juillet, et qu'il ne faut point la proposer à M. d'Orléans que le *visa* ne soit achevé, et qu'il faut qu'il se tranquillise.

Je ne sais si c'est à vous ou à moi à se plaindre ; mais ce qui est certain, c'est que j'ai envoyé mon laquais dans l'église des nouvelles catholiques depuis onze heures jusqu'à deux qu'on l'a fait sortir pour la fermer : je veux croire que j'ai mal entendu, du moins je le souhaite. Il m'a paru au ballet que vous tachiez de vous raccommoder avec mademoiselle de Charolois, et que vous entreteniez toujours connoissance avec la marquise de Villeroi : le moins qu'un joli homme en puisse avoir, c'est cinq ou six. Vous en reviendrez quelque jour, et vous connoîtrez que tout cela ne vaut pas le plaisir d'être aimé très-tendrément d'une seule. Encore si vous donniez la préférence à celle qui vous aime le mieux, j'aurois un avantage bien décidé sur toutes les autres. Comme je m'ennuie extrêmement d'être si long-temps sans vous voir, et que j'aime, malgré moi, votre chien de visage, je vous demande en grace de m'envoyer votre portrait ; il ne se peut pas qu'à la quantité que vous en avez donnée il ne vous en soit revenu quelques-uns : ainsi je compte que vous me l'enverrez

avec la réponse de celle-ci. Je me flatte d'avoir le plaisir de vous voir mardi ; si ce pouvoit être chez notre mercure, je l'aimerois mieux, si non, ce sera chez madame de Girval ou chez moi. Si vous pensez comme moi, le temps vous paroîtra bien long. Je ne puis vous exprimer à quel point je me fis violence hier pour ne point aller chez la maréchale : je savois que vous y étiez ; j'ai envoyé exprès le prince de Léon pour savoir ce que vous y faisiez, et pour avoir le plaisir de parler de vous. Je ne saurois vous dire à quel point vous me tourneriez la tête si vous le vouliez.

Si vous n'avez point reçu de mes nouvelles hier, ce n'est sûrement point par oubli ; j'ai eu tant d'ennuyeuses affaires toute la journée, qu'il ne m'a pas été possible de trouver un moment pour vous écrire. Je compte que vous m'enverrez après-demain matin l'homme que vous m'avez arrêté ; je me flatte que vous ne doutez pas de l'empressement que j'ai de l'avoir ; puisque je vous verrai le même jour. Je vous rencontrai hier comme vous alliez chez Mde. de Goebriant ; je ne sais si vous me reconnûtes.

Il me prit envie d'arrêter ; j'aurois fait une belle sottise : M. d'Orléans étoit derrière : il étoit monté sans que je m'en fusse apperçue ; il ne me parla point de vous : mais je ne crois pas qu'il vous ait reconnu. Ma santé est toujours aussi mauvaise, et quoiqu'en dise votre chirurgien, il n'est pas possible que rien ne me revienne si je n'étois pas grosse. S'il a de l'opiat de fait, envoyez-m'en aujourd'hui et mandez-moi la façon de le prendre.

J'ai été très-charmée quand j'ai vu une lettre de vous : mais en récompense j'ai été très-piquée quand je l'ai lue, et que j'ai vu que vous ne m'écriviez que pour vous moquer de moi ; je ne sache pas l'avoir mérité. Mais enfin, puisque vous ne pouvez pas vaincre votre aversion pour moi, je vous prie, quand vous n'aurez à m'écrire que des lettres pleines de sottises, de vouloir bien ne pas vous en donner la peine. Il me semble que, sans aimer les gens, on peut leur écrire d'une autre manière. Pour moi, je ne prendrai point modèle sur vous, et vous me trouverez toujours la même à votre égard. Vous aviez envie apparem-

ment que l'on sût que vous m'écriviez, car vos armes étoient à l'enveloppe.

Du Pin, ce 16 juillet 1715.

J'avois bien raison de croire que vous cherchiez une occasion de rupture, puisqu'après avoir fait tout ce que vous exigiez de moi, et avoir été assez sotte pour vous demander à vous voir, vous persistez toujours à ne plus vivre avec moi. Apparemment tout le goût que vous aviez pour moi consistoit dans le plaisir de faire le régent cocu. Cette circonstance n'y étoit plus; tous mes charmes ont cessé de ce moment. Vous avez raison; une telle façon de penser n'est digne que d'une tête aussi extravagante que la vôtre, et je me flatte que la médiocrité de la perte que je fais me consolera promptement. Je vous suis obligée de l'assurance que vous me donnez d'être toujours de mes amis; je serai fort aise d'être des vôtres, s'entend de loin, car je vous jure que je n'ai pas plus d'empressement de vous voir que vous n'en avez Puisque vous n'avez nulle intention de faire usage du portrait de M. le régent, vous feriez aussi bien

de me le renvoyer. Après tout, cela m'est égal ; rien de vous ne me touche ni ne me surprendra, depuis que j'ai démêlé votre façon de penser et ce que vous valez. Je souhaite que celles qui vivront avec vous vous connoissent aussi bien que moi.

Le mauvais prétexte que vous prenez ce soir pour ne me pas voir est si peu vraisemblable. que vous trouverez bon que je n'y donne pas. Comment pouvez-vous croire que je voie M. Dallincourt, après tout ce que je vous ai dit et sur-tout un jour que je vous attendois ? Comme vous avez soupé chez Mde. la maréchale d'Estrées et qu'elle a envoyé chez moi après deux heures, vous avez pu savoir que j'avois du monde à souper et des ivrognes qui ont bu jusqu'à une heure. La dernière fois que je vous ai vu, je vous ai dit que peut-être je ne pourrois vous envoyer chercher qu'à une heure ; ainsi si vous aviez eu envie de me voir, vous auriez pu attendre jusqu'à la demie : mais tout ce verbiage est inutile, c'est seulement pour vous prouver que je ne suis pas la dupe de ce que vous me mandez, et non pour me justifier. Il n'en est plus question, à la façon dont vous pensez

pour moi. A l'égard de vos procédés, je les crains peu, puisque vous ne m'aimez plus. Vous m'avez fait le plus grand mal que vous me puissiez faire, et tout le reste m'est indifférent. Je ne vous demande pas votre amitié : je ne suis pas en état de vous accorder la mienne ; et malgré le goût que j'ai pour tromper, je vous avoue de bonne foi que vous n'aurez jamais de plus grande ennemie que moi dans le monde. Heureusement pour vous, je ne puis vous faire ni bien ni mal. Adieu, Monsieur ! vous n'entendrez jamais de votre vie parler de moi. J'ai seulement une grace à vous demander : si je ne suis pas débarrassée de l'état où je suis, comme j'ai lieu de le craindre, malgré tous les remèdes que j'ai faits, je vous prie de permettre à votre chirurgien de me voir encore une fois quand je le lui manderai ; je ne vous crois pas assez indigne pour me le refuser en étant la cause. Si j'étois en état de pouvoir marcher et d'aller dans ma garderobe, je vous renverrois votre portrait ; mais ce sera pour la première fois que Voltaire viendra chez moi.

Il faut être né bien insolent pour vouloir

me faire croire que je suis heureuse dans la triste situation où je suis d'être obligée de faire toute la journée ce qui m'ennuie, ne jamais voir ce que j'aime. C'est ajouter l'insulte à l'indifférence que de faire semblant de croire que je suis dédommagée de tous mes chagrins par le plaisir d'être lorgnée par deux hommes dont le premier n'est qu'une vieille habitude; et pour le second, je n'aurois jamais daigné m'en appercevoir, sans l'avis que vous m'en avez donné. Je ne sais si ma raison auroit été assez forte pour m'obliger de vous oublier : mais je compte plus sur votre indifférence et votre légèreté; c'est charité que de ne me pas tromper; je ne suis pas assez heureuse pour être au point de vous en remercier, mais je me flatte que ce sera pour dans quelque temps. Je vous prie de m'envoyer votre chirurgien demain samedi à trois heures sans faute.

LETTRES
DE LA DUCHESSE DE ***
A M. DE RICHELIEU.

Avril, 1715.

ON sera demain à huit heures chez la Maréchale **, mais ce sera pour vous gronder. Si je n'étois pas hier à Marly, j'ai eu mes espions; leur rapport bien fidèle me prouve que votre désespoir n'a pas été bien grand de ne pas m'y voir. Vous n'avez pas quitté madame **; heureusement que son mari s'est, dit-on, avisé d'être un peu jaloux; il a troublé souvent un tête-à-tête que vous desiriez. Je l'aimerois presque, ce bon mari, de m'avoir servi sans le savoir. Mon cher et trop aimable duc, vous êtes bien léger! les sermens ne vous coûtent rien; je crois que vous avez déjà un protocole pour toutes les femmes, et vous vous en servez à merveille; malgré cela, j'ai encore la foiblesse de vous croire : mais prenez garde à vous, car je suis femme à re-

nonceraau plaisir de vous plaire, pour m'en tenir à l'amitié. Oui, songez que si vous n'êtes pas plus sage, la raison pourra bien me rendre à moi-même, malgré que mon cœur soit toujours pour vous. Adieu! je sens, que même dans ce petit moment de colère, je suis encore toute à vous. A demain, soyez exact, et je n'aurai pas la force de vous gronder.

Paris, 1716.

Je ne sais pourquoi, mon cher duc, vous vous conduisez aussi mal avec une amie dont vous ne devez pas vous plaindre. Vous employez toute la séduction dont vous êtes capable pour reprendre sur moi des droits dont vous avez si souvent abusé; et quand vous voyez que j'ai assez de fermeté pour resister à vos attaques, vous vous oubliez au point d'employer l'aigreur, l'ironie amere, et même les injures contre une femme qui n'a jamais fait de vœux que pour votre bonheur. Je ne m'oublierai pas comme vous: mon cœur me retracera sans cesse ce que je dois à mon ami; et quand il s'égare, je crois que l'indulgence et la douceur doivent l'en avertir.

Vous n'écoutez, cher duc, que la viva-

cité de votre imagination ; elle vous porte à desirer une femme qui vous résiste, et dont tout le mérite consiste peut-être, à vos yeux, dans le refus qu'elle fait de vous céder. Je sais que ma première foiblesse vous donne sans doute quelque droit de plus sur moi ; mais croyez qu'il n'est pas assez fort pour me déterminer à perdre entiérement ma tranquillité. Vous ignorez toutes mes souffrances, mes inquiétudes, quand j'ai commencé à m'appercevoir qu'il étoit impossible de vous rendre fidèle. Je vous aimois trop pour vous abandonner : mais en même-temps j'avois assez de raison pour ne pas sentir qu'il falloit faire un sacrifice ; je fis celui de l'amour, pour m'en tenir à l'amitié ; l'effort fut violent, mais j'y accoutumai mes sens. Je suis, je le crois, la première femme à mon âge, pouvant prétendre encore à plaire, qui ait combattu le penchant le plus tendre ; qui, sans l'avoir peut-être surmonté, ait su lui imposer silence, pour devenir la confidente de l'amant que j'idolâtrois. Il a fallu m'accoutumer à lui entendre raconter des aventures qui malgré moi déchiroient mon cœur ; je m'étudiois à lui cacher le tourment que j'éprouvois,
pour

pour ne pas l'éloigner de moi. Sa présence étoit ma vie : c'étoit une nécessité de le voir, comme on a besoin de l'air pour respirer; je ne pouvois plus prétendre à sa constance : mais j'ai fait mon bonheur de son amitié. Je sais que la mienne doit être indulgente, et je me permets à peine la plus légere représentation ; je vole au-devant de ce qui peut lui plaire. Si j'ai renoncé à des plaisirs qu'il prodigue indistinctement, il ne peut pas m'accuser de vouloir les goûter avec un autre : lui seul pouvoit me les faire connoître : mon amitié est si pure qu'elle lui conserve même la fidélité de l'amour.

Ah ! mon ami! que vous faut-il ? me rendre tout-à-fait malheureuse, en passant dans vos bras quand le caprice vous y conduit ! Non ; j'aurai le courage de vous résister. Si vous voyez quelquefois mes sens parler pour vous, croyez que j'ai encore assez de force pour leur imposer silence : mais alors ne devenez pas un tyran ; plaignez-moi plutôt, admirez ma résolution, et ne me forcez pas de renoncer à vous voir ; ah ! jamais.... cher duc, soyez raisonnable. Il ne suffit pas

d'être le plus aimable des hommes : il faut être juste envers ses amis.

Paris, 1716.

Vous croyez donc vous être bien vengé, en étant venu me raconter avec exaltation votre aventure indécente avec M[de]. Michelin, et cette autre femme que vous trompez en même-temps ! En vérité ! mon cher duc, malgré toute mon indulgence pour vous, je suis tentée de vous gronder. Vous croyez m'avoir bien punie par le tableau de vos plaisirs : je ne puis les envier ; je n'en trouve point, quand le cœur n'est pas de la partie. Je suis honteuse pour vous que vous mettiez votre gloire à tenir une conduite aussi irréguliere. Un galant homme peut-il faire son bonheur de préparer des tourmens à des êtres foibles qui l'aiment de bonne foi ? Vous êtes très-jeune, mon ami, et je crains que vous ne preniez l'habitude de tout rapporter à vous. Un homme qui voit toutes les femmes comme des objets destinés à ses plaisirs, qu'il prend ou abandonne à volonté, qui ne forme de liaisons qu'autant qu'elles peuvent contribuer à son

avancement ou l'amuser, devient le fléau de la société, et n'est pas susceptible d'apprécier la véritable amitié. Je serois bien fâchée qu'un jour vous ne connussiez pas le prix de la mienne ; elle sera toujours prête à se sacrifier pour vous : mais en même-temps elle ne vous cachera pas la vérité.

Vous voilà donc bien glorieux de faire deux victimes dans la même maison ! Je ne connois point l'amie de madame Michelin ; je ne puis vous en parler : mais pour cette derniere, je ne puis m'empêcher de vous dire que vous lui préparez des peines infinies ; le peu de temps que j'ai eu occasion de la voir m'a suffi pour la juger. C'est une femme tendre a qui vous avez fait perdre la raison ; qui, égarée par l'amour, lui sacrifie ses principes de vertu et de religion. Déchirée par le remord, elle le sent évanouir auprès de vous : la vanité la console quelquefois de tout ce qu'elle a perdu ; elle est honorée d'avoir un duc dans ses fers : mais quand l'illusion disparoîtra, quand elle verra qu'elle a tout fait pour un homme qui l'abandonne, sans lui tenir le plus petit compte de ses sacrifices, le repentir sera d'autant plus fort que, n'étant distraite par

rien, sa faute lui paroîtra dans toute son étendue. Elle sera effrayée du précipice dans lequel elle sera tombée, et la crainte du ciel, des reproches des hommes, le chagrin de se voir trahie, tout empoisonnera ses jours, ou les abrégera, et ce sera votre ouvrage.

Je m'intéresse malgré moi à cette femme : elle a pour vous les mêmes sentimens que j'avois, et puisqu'enfin je ne puis être assez heureuse pour être la femme faite pour vous fixer, au moins que ce soit elle ; je crois que vous ne pouvez pas mieux choisir. Candeur, honnêteté, sensibilité, tout se trouve en elle ; rendez-la heureuse, et faites moi voir que vous rendez justice aux meilleures qualités.

J'ai reçu votre lettre avec grand plaisir, mon cher duc, et je m'attendois à vous voir à Mantes, comme vous me l'aviez promis ; mais il me paroît que quelques nouvelles occupations vous ont retenu à Paris. Cela m'a été sensible, mais enfin il faut prendre son parti ; et puisque vous avez pu me faire résigner à tout ce que vous desiriez, il faut bien s'accoutumer à l'idée de vous savoir

infidèle plutôt que de ne pas vous voir du tout. Madame de Brancas m'a dit que vous étiez dans de grandes affaires ; je souhaite qu'elles soient plus heureuses que celles qui occupent maintenant tout le monde. Je ne sais ce que tout cela deviendra : mais il me semble que M. le régent perd un peu dans l'opinion générale. Pour moi, je pense qu'il est juste de donner quelque temps à ses plaisirs ; mais que dans le poste où il est, il en faut donner encore plus aux affaires. En vérité ! je ne peux lui pardonner son Dubois : presque tout ce qu'il a près de lui est bien mal composé.

A propos, on parle d'une aventure chez une femme entre Dubois et vous ; on dit qu'il est fâché de vous voir si heureux en amour. Soyez circonspect : vous connoissez son crédit ; il y a assez d'autres femmes, sans vous amuser à lui enlever les siennes. Il y a bien de la fanfaronnerie, mon cher, dans tout ce que vous faites ! vous aimez mieux le bruit que la réalité du bonheur.

Envoyez-moi votre homme au plutôt, si vous ne venez pas, et sur-tout n'oubliez pas de me donner de vos nouvelles. Il faut espérer, mon ami, que maintenant que vous

êtes académicien, je lirai mieux vos lettres ; car jusqu'à présent c'est mon cœur qui en a presque deviné le contenu ; la dernière étoit indéchiffrable.

Étiez-vous de la dernière partie de M. le régent ? on dit qu'elle peut aller de pair avec toutes les autres pour l'indécence et l'oubli de soi-même. Je n'aime pas vous voir là, quoique je sache qu'il faut que vous fassiez votre cour.

A Paris, ce 22 mai 1725.

J'ai reçu votre lettre, mon cher duc, et je conçois bien l'embarras où vous vous trouvez dans un pays où vous êtes étranger. Il me paroît cependant peu croyable que l'on vous y prenne pour un espion. Votre qualité de pair devroit ne pas vous exposer à ce soupçon ; on n'auroit certainement pas choisi un homme de votre espèce pour jouer ce rôle : il ne convient qu'à un homme du peuple. Tranquillisez-vous ; on rendra tôt ou tard justice à votre mérite.

J'ai dîné hier chez l'évêque de Fréjus, qui vous veut tout le bien possible. C'est le plus honnête ou le plus ambitieux des hommes.

Il ne me paroît pas desirer la place de premier ministre ; cependant il en a toute la prépondérance. Le roi lui est fidèlement asservi plus que jamais, et il ne dépendra qu'à lui de gouverner à la place du maître. Je lui ai parlé de vous, et certainement beaucoup ; c'est ainsi qu'on parle de ce qu'on aime, et il est de mon avis pour vous exhorter à la patience. Il m'a promis de parler à M. de Morville pour vous faire avoir l'argent qui vous manque ; car il est l'ame des affaires. On dit que vous le prodiguez : mais j'ai soutenu à l'évêque qu'un ambassadeur extraordinaire devoit paroître avec éclat, et il en est convenu.

Le roi paroît toujours amoureux de la reine ; je desire qu'il ne s'apperçoive jamais qu'elle est plus âgée que lui : mais je suis de votre avis, et je crois qu'il est comme un écolier qui pense ne jamais se rassasier de confitures, et qui finit par ne plus les aimer. Entre nous, quel pitoyable mariage !

Je ne vois que femmes qui parlent de vous ; la maréchale de Villars est à leur tête. Depuis que vous êtes revêtu du titre d'ambassadeur, on paroît renchérir encore sur l'attachement qu'on a pour vous : je n'en

avois pas besoin pour vous aimer et pour être toute à vous.

Paris, septembre 1725.

Si vous êtes fort ennuyé à Vienne, nous sommes ici dans des craintes continuelles, mon cher duc. Madame de Prie se fait aimer moins que jamais; on l'accuse hautement de tout sacrifier pour avoir de l'argent, et d'accaparer les grains avec le prévôt des marchands et son cousin d'Ombreval. On est déjà bien las de ce dernier à la police, où il étoit l'humble serviteur de sa cousine; et le peuple vient de le témoigner d'une manière plus forte en s'assemblant à l'hôtel-de-ville. On ne sait pas ce qui seroit arrivé, surtout au dernier, si on ne l'eût sacrifié au public; de mauvais lieutenant de police, il sera peut-être plus mauvais intendant: il a l'intendance de Tours. Notre contrôleur général Dodun a bien manqué perdre aussi sa place; et l'on parloit beaucoup de M. Dangervilliers pour le remplacer.

Quoi que vous disiez de Madame de Prie, je vous assure qu'elle sera cause de la perte

de M. le duc ; il n'a point assez de talent pour remédier aux fautes qu'on lui fait commettre, ni assez de discernement pour voir la suite des opérations qu'on lui propose. L'impôt du cinquantième, qui n'a pas réussi, ne lui fait pas honneur, et il n'est pas mieux traité ici qu'à Vienne. On dit que c'est le maréchal de Mercy et un sieur Jacquemin qui y font manœuvrer contre lui.

L'évêque de Fréjus déteste Madame de Prie, et on voit bien qu'il communique ses sentimens à son élève : car le roi l'a très-mal reçue il y a quelques jours. On m'assure qu'il se trame quelque chose contre l'évêque ; mais à moins que M. le duc ne se hâte de lui porter le dernier coup, je parierois bien que M. de Fréjus l'emportera. M. le duc est confiant : il compte trop sur son rang de prince du sang et sa qualité de premier ministre ; il croit qu'il est au-dessus de tout, qu'il ne doit rien craindre ; il agit en conséquence. L'évêque, au contraire, certain de l'amitié de son pupile, chemine à pas de tortue vers le but qu'il veut atteindre : mais il marche à pas sûr. Il fait remarquer toutes les fautes de son rival ; il en parle sans affectation : mais c'est toujours pour lui trouver des torts.

Il ne paroît rien desirer, il est humble ; mais soyez sûr qu'il vise à la place de M. le duc, et qu'il le terrassera au moment où celui-ci ne s'y attendra pas.

Il s'est fait adroitement des amis de tous les mécontens qu'a faits la diminution des pensions ; et je crois que les coups qu'on veut lui porter retomberont sur ceux qui les lui préparent.

Vous ne m'avez pas encore répondu sur mon rêve dont je vous demande l'explication. Je ne puis vous blâmer de ne plus vouloir écrire sur votre négociation : mais je crois que vous devez n'être pas si paresseux envers l'amitié.

Paris.

Vous avez parfaitement raison de vouloir faire votre entrée le plutôt possible, et je pense comme vous qu'il ne faut rien épargner pour la rendre brillante. Si on a de nous une si mauvaise opinion, il n'est pas mal d'imposer un peu par la magnificence ; le peuple s'y laisse prendre, et nous-mêmes aussi. J'ai vu votre intendant, qui m'a dit n'avoir aucuns fonds à pouvoir vous envoyer ;

mais il doit emprunter, et faire ce que vous desirez d'ici à deux mois.

M. de Morville est enchanté de votre conduite envers le duc de Riperda que je ne puis aimer puisqu'il vous contrarie. Je suis bien aise qu'il ne soit pas aussi vif que vous. Je ne doute pas que vous ne vous tiriez parfaiment d'une affaire personnelle : mais je préfère que vous acquériez moins de gloire et être plus tranquille : j'aime beaucoup l'humeur pacifique de l'Espagnol.

J'ai reçu une seconde lettre de vous qui probablement n'étoit pas pour moi. Un héros de roman n'écriroit pas mieux ; les expressions sont brûlantes ; et je ne me fais pas l'honneur de l'application. Jugez où vous en êtes, si vous vous êtes trompé d'adresse. Que de reproches vous allez essuyer ! mon ami, je vous plains d'être aussi étourdi. Si l'épître est pour moi, je la dois sans doute à un bon moment, et je dois être fâchée de n'en pouvoir pas porter la réponse moi-même.

Ce que vous me mandez de vos progrès auprès de la comtesse de Badiani ne doit pas m'effrayer : il m'en a bien coûté pour voir de sang-froid votre inconstance ; mais

je vous aimois trop pour ne pas fermer les yeux ; en les ouvrant, je vous perdois ; il a bien fallu ne pas voir clair. Mais quand j'aurois conservé des droits assurés sur votre fidélité, je trouverois la cause trop belle pour en blâmer les effets. Oui, si la comtesse peut vous procurer les moyens d'avancer votre négociation, je vous dirois : allez lui plaire, votre gloire y est intéressée ; mon amour en gémira, mais il doit se taire. Voilà comme je vous aime ; malheureusement je n'ai pas le mérite du sacrifice.

La reine est grosse, et c'est une joie universelle ; le roi en paroît tout glorieux, et redouble d'égards et de soins pour elle. Il y a des graces d'état : car réellement cette grossesse ne lui sied pas ; elle a cependant reçu l'injonction de ne plus se mêler du gouverment, et personne n'ignore que c'est l'ouvrage de l'évêque. Cela prouve quel ascendant il a sur l'esprit de son pupile, et quel sera son pouvoir à l'avenir.

Si l'on parle mal de M. le duc à Vienne, il n'est pas mieux traité à Paris, et je parierois bien comme vous qu'il ne peut tenir à ce qui se trame contre lui. La haine publique m'effrayeroit moins si j'étois à sa place

que les intrigues de la cour. Le roi est un prince foible, et en l'observant bien, c'est un enfant qui n'annonce aucun caractere. Je lui crois le desir de bien faire : mais comme il ne sait rien, qu'il n'est au fait de rien, il flotte continuellement dans l'incertitude, et a besoin d'un bras pour le soutenir. Il a souvent de bonnes vues ; mais il n'a pas assez l'habitude des affaires pour avoir une volonté : son ignorance le mettra toujours dans la dépendance, et s'il donne un avis, le moindre raisonnement contre l'empêchera de soutenir son opinion. Il prend plus que jamais le goût de la chasse, et bien des gens prétendent que c'est ce qu'il fera le mieux : brûlez ma lettre pour cet article.

Je me suis trouvée chez madame d'Egmont avec mademoiselle de Charolois qui a parlé beaucoup de vous, et cela n'a pas été en bien. Elle paroît prendre plaisir à rapporter un fait que vos ennemis veulent faire croire, que vous avez confié le secret de l'état à plusieurs femmes à Vienne. Je ne sais quelle raison elle a de se plaindre de vous : mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne vous ménageoit pas. Ennuyée et

lassée de lui entendre lancer tant d'épigrammes contre vous ; je ne pus m'empêcher de lui dire que son récit étoit peu charitable ; qu'il y avoit tout à croire que vous étiez trop prudent pour commettre une faute si grave, et que d'ailleurs si vous aviez pu vous oublier au point de la faire, personne ne devoit avoir plus d'indulgence qu'elle, puisqu'elle avoit donné précédemment tant de preuves d'attachement pour vous. Tout le monde prit mon parti, et on convint que sa conduite passée et son discours étoient une contradiction.

Je vous écris un volume : mais je m'oublie facilement en causant avec vous. Je penserai sérieusement à ce que vous me demandez ; je n'en ai pas besoin pour m'occuper fréquemment de mon cher ambassadeur.

Versailles, ce 15 juin 1726.

Ce que je vous avois prédit depuis long-temps, mon cher duc, vient d'arriver ; l'évêque de Fréjus triomphe enfin, et M. le duc est exilé à Chantilly. Le public en général paroît en être enchanté : mais la ma-

niere dont cela s'est fait n'est pas du goût de tous les honnêtes gens.

M. de Fleury avoit depuis long-temps disposé son plan ; il accusoit M. le duc d'être la cause de toutes les calamités du royaume, et il assura le roi qu'étant l'objet de l'indignation de toute la France, sa majesté ne pouvoit faire un acte de justice qui plût davantage à ses peuples que d'exiler un ministre prévaricateur. Le roi, accoutumé à écouter son précepteur comme un oracle, s'est laissé conduire dans cette occasion ; il a préféré son instituteur à un prince de son sang, et a paru très-content de le disgracier. Mais ce qu'on n'aime pas, c'est la dissimulation qu'il a fait paroître.

Le jour même de l'exil de M. le duc, et ceux qui l'ont précédé, le roi lui a donné mille preuves de bonté ; le ministre ne s'étoit point encore vu si bien dans ses bonnes graces ; il lui dit même en partant pour Rambouillet, *je vous attends ce soir*, et il savoit qu'il avoit signé sa disgrace.

Une partie de la cour en a été confondue. Si dissimulé à son âge ! cela annonceroit un caractere un peu dangereux ; mais je crois que c'est une impulsion qui lui a

été donnée ; et en cela il n'est gueres possible d'approuver l'évêque : je n'ose dire encore tout ce que j'en pense. C'est accoutumer un prince à des détours bien bas. En général, le nouveau ministre s'annonce par vouloir se venger de toutes les créatures de M. le duc ; on dit qu'il n'est pas content de l'avoir perdu, qu'il veut le poursuivre encore sur tous ceux qu'il a mis en place. On ajoute que c'est un homme timide, fait à de petits moyens, qui va se laisser conduire par un confesseur et des valets. Je souhaite que tout cela n'ait pas lieu.

Ayez grand soin de redoubler d'égards, de soins envers lui ; car il sera le mobile de tout. La reine perd tous les jours de son crédit ; et madame de Mortemart m'a assuré que son mari voyoit dans toutes les menées de l'évêque qu'il vouloit lui ôter toute espèce de considération dans les affaires. Peut-être n'en aura-t-elle pas beaucoup dans son intérieur ; car ses actions y baissent un peu : ainsi que lui restera-t-il donc ?

Nous voilà donc encore aux prêtres pour toutes ressources. Je suis bien aise que vous

parveniez

parveniez enfin à vous faire entendre. On parle ici d'un voyage que le comte de Zinzerdorf fait à Munich pour porter des subsides à l'électeur. On vous sait aussi bon gré d'avoir découvert le camp que l'on vouloit faire en Silésie. En général vous n'avez que quelques ennemis qui ne rendent pas justice à tout ce que vous avez fait.

On assure que mademoiselle de Charolois cherche à plaire au roi, et qu'en attendant elle n'est pas insensible aux soins du comte de Clermont.

LETTRES
DE Mlle DE CHAROLOIS
A M. DE RICHELIEU.

Je ne parlerai point de M. D., mais au moins ne changez point d'avis par la reconnoissance que vous imaginez lui devoir. Quoique mes parens soient capables de tout, je ne suis pas persuadée qu'ils l'ayent si fortement pressé de vous exiler ; et, comme vous dites fort bien, on ne peut pas trop compter sur ces discours. Vous pouvez être sûr que je ne vous parlerai de vous marier qu'à la derniere extrémité. Je souffrirai fort doucement ce qu'on voudra faire, puisque vous me le conseillez, et que vous m'assurez que cela ne diminuera point l'amitié que vous avez pour moi. Je compte r'avoir une conversation avec M. D. pendant leur absence. Vous ferez fort bien d'être bien avec lui ; mais conduisez-vous de façon qu'on ne puisse pas vous soupçonner dans le monde d'un attachement bien sincere pour ses intérêts.

C'est la chose du monde qui me feroit le plus de chagrin de l'entendre dire, et je ne crois pas non plus que ce soit le temps à présent. Vous verrez peut-être bientôt que je n'ai pas tort. Je n'ai pas prétendu vous donner de méfiance de M. de Melun; peut-être seroit-il trompé le premier, en lui promettant ce qu'on ne lui tiendroit pas. J'ai fait encore une réfléxion : c'est qu'ils veulent peut-être le gagner par l'espérance d'une chose qu'on croit qu'il desire, imaginant qu'ils sauront la vérité par lui des choses dont ils sont toujours en peine. J'ai appris que M. Dalegre est espion de Monsieur, et auprès de M. le prince de Conti, et apparemment des autres : ainsi quand l'occasion s'en présente je vous en avertis, en cas que vous l'ignoriez. Je vous prie de ne point dire de mal de mes parens; n'aigrissons point les choses plus qu'elles ne sont, puisque vous me conseillez d'être douce. Pour la permission de les haïr, et de leur témoigner, si jamais vous en trouvez une occasion bien sûre, je vous la donne; et vous assure qu'il n'y a que l'aversion qu'ils ont pour vous qui puisse joindre ma colere au mépris que j'ai déjà pour eux. Je vous supplie de brûler ma lettre bien promptement.

Puisque votre crachement de sang a recommencé, vous voyez que le soin que j'ai de votre santé n'est pas mal-à-propos. La mienne ne va pas trop bien. J'ai senti du mal toute la nuit, et je ne me suis endormie qu'à cinq heures et demie. J'ai prié qu'on me donnât ce soir de quoi me faire dormir. Puisque vous êtes saigné demain, je ne compte pas vous voir le soir. Il faut que vous ayez plus de soin de vous que je n'en ai de moi; car je crois votre mal plus sérieux que le mien. Adieu! j'espere que vous ne m'oublierez pas pendant quelques jours d'absence, et qu'au contraire vous en aurez plus de plaisir à me voir. Je ne reponds pas à l'ennui que vous dites que j'ai.... Oh pour le coup! le reproche est plaisant; qui de nous deux fait plus de pas vers l'autre? Si l'on pouvoit nous voir, on ne jugeroit pas que c'est moi qui m'ennuie auprès de vous: et je ne crois pas même que vous le pensiez. Vous me ferez plaisir de remplir vos lettres d'autres choses que de cela.

J'ai vu hier M. le Régent; il m'a dit mille douceurs; sa parente lui parut fort aimable: j'aurois été tentée de l'écouter un instant, si je vous eusse moins aimé.

Je ne sais quel moyen employer pour vous voir : je n'ose plus sortir à pied, comme je le faisois ; il faut dire adieu à nos rendez-vous des Cordeliers. Je me souviendrai toute la vie de l'état où j'étois quand nous allâmes chez le commissaire. Si j'avois été reconnue, qu'aurois-je pu dire ? Il est bien cruel d'être contrarié par la bienséance et par ses parens, quand on brûle de se voir. Je vous promets de ne plus avoir d'emportement et de vous croire, si vous trouvez promptement un moyen sûr de nous voir ; si non, nous serions forcés de faire quelqu'étourderie dans le jardin : mais nous pouvons être découverts. Vous étiez bien amoureux la derniere fois ; vous m'aviez sûrement été fidele pendant quelque temps : car les preuves de votre amour ont été plus repétées qu'à l'ordinaire : ah ! soyez toujours de même, et vous serez le plus adorable des hommes.

Envoyez-moi promptement Lafosse ; c'est un homme unique pour remettre une lettre.

Vous avez bien raison de croire que la nouvelle que vous me mandez ne me surprendra pas ; mais j'avoue qu'elle ne me plaît

nullement ; je voudrois n'avoir pas cette nouvelle preuve du don de prédire que je me crois. Il ne tiendra qu'à vous de me rendre son arrivée très-indifférente assurément ; mais j'ai souvent ouï-dire que la crainte étoit inséparable de l'amour, et quoique j'aie lieu de croire que vous ne vous en êtes jamais soucié, c'est cependant un commerce que j'ai lieu de craindre qui ne recommence de toute façon. Il m'est difficile d'avoir la patience à laquelle vous m'exhortez ; mais il vous sera bien aisé de me la faire venir, si effectivement j'ai tort d'avoir de l'inquiétude, et qu'elle arrive à Paris, comme cela peut être, ayant affaire à un homme aussi changeant. Mais je vous sais si bon gré d'avoir eu l'attention de me mander cette nouvelle, et de me consoler du chagrin qu'elle me donne, par l'assurance de votre amour et de la conduite que vous aurez avec elle, que vous me trouverez très-disposée à prendre confiance en vous, pourvu que vous le vouliez. Je compte que vous viendrez demain à minuit et demie aux Cordeliers, et sûrement vous n'avez pas tant d'impatience que moi. Adieu !

J'ai été charmée du portrait. Mandez-

moi si le domestique de cet animal ne m'a pas reconnue. Le gouverneur envoya aussi demander au laquais qui étoit avec nous, qui nous étions : il dit qu'il n'en savoit rien. Jusqu'ici on l'ignore chez nous, mais j'ai bien peur qu'on ne le sache. Si les gens qui vous entretiennent quelquefois de moi vous en parlent, dites-leur bien que non, et que même cela est impossible ; c'est assurément une extravagance, si jamais il y en a eu une au monde ; tout ce qui me fâche, c'est qu'elle n'ait pas été plus longue.

C'est une galanterie que je vous ai faite dont vous devez m'être obligé ; car je le savois. Il est vrai que connoissant la facilité de votre esprit à imaginer des choses qui me déplaisent, j'avois jugé que vous entretiendriez souvent ma sœur, et que cela me choqueroit plus que d'être vis-à-vis. Il fait trop clair pour que je vous voie, sans savoir si le temps s'obscurcira ; mais ce ne sera sûrement pas ce soir pour vous faire plaisir : je suis décidée. Je vous ai entendu louer déjà beaucoup, et votre harangue aussi.

Vous, au milieu de la cour, et moi à la

campagne, il n'est pas vraisemblable que je vous apprenne les gentillesses qui se font à la ville; mais puisque vous êtes si ignorant, en voici encore une : c'est le devoir des françois qu'on apprendroit aux enfans même devant les commandemens de Dieu, si ce temps-ci devoit durer long-temps.

Un roi à conserver,
Un état à sauver,
Un régent à brûler,
Un ministre à écarteler;
Un prince à noyer,
Un système à renverser,
La fripponnerie à opprimer;
Le courage et la vertu à relever.

Je vais à l'opéra, ainsi je ne puis vous voir; mais je dirai que je me trouve mal, et je ferai en sorte de vous voir pendant qu'on soupera. Soyez dans le quartier; je vous enverrai le carosse vous chercher tout le plutôt que je pourrai, peut-être à huit heures et demie, peut-être aussi plus tard: mais je vous déclare que je suis lasse de vos façons, et que si je ne vous vois point ce soir avant que vous alliez chez Mde. de Modène, je serai dans une très-grande colere, et que

j'enverrai vos lettres à M. d'Orléans pour qu'il les y donne ; dites où on pourra vous trouver quand je vous enverrai chercher. Si vous voulez, vous pouvez aller chez ma sœur. Je vous redis encore que je serai très-fâchée si vous manquez à me voir, sous quelque prétexte ou vérité que ce puisse être, et que je prendrai cela pour un aveu que vous avez fait tout ce que je soupçonne, et que votre projet est de ne me jamais voir.

Je ne vous ai point caché cet hiver que M. de Gontaut avoit pris le portrait que j'avois donné à Mde. de Meuse. Comme il a été quelques jours sans qu'il avouât l'avoir pris, il peut l'avoir fait copier ou en avoir eu un d'ailleurs : mais vous ne devriez pas vous en prendre à moi, ayant su tout cela dans le temps. Ce qui est de sûr, c'est que je n'en ai nulle connoissance. J'en suis fâchée si cela vous déplaît ; mais quand même vous m'aimeriez autant que vous le dites, ayant le cœur, que vous importe qui ait le portrait ? A dire le vrai, c'est une délicatesse qui s'accorde mal avec votre conduite. De plus, comme il y a six mois que je ne l'ai vu, il ne

doit pas vous donner d'ombrage. Je vous permets de manquer au respect que vous me devez, mais point à ma vertu, et c'est y manquer beaucoup de me soupçonner si légèrement, moi qui n'ai jamais aimé que vous, et qui n'aurois rien à me reprocher si je ne vous avois jamais vu. A l'égard de ma méchante humeur, vous n'en auriez rien su, si je ne vous avois trouvé dans l'instant même. Je ne fus pas maîtresse d'un premier mouvement, et je ne vous vis pas le soir de peur de vous parler. Je sais que dans le temps que vous aviez envie de me plaire, vous n'aviez que faire de leçon ; ainsi vous me dispenserez de vous en faire une que vous n'auriez jamais assez de mémoire pour retenir et qui ne me satisferoit point, apprise par cœur et dictée par d'autres que par l'amour qui est le seul maître que l'on puisse prendre pour de telles instructions. Je remets à me justifier de ma méchante humeur et de mon injuste soupçon à la première fois que je vous verrai, et ce sera avec autant de douceur et d'honnêteté qu'il y en a dans votre lettre. Je vous assure, en attendant, que vous ne serez amais assez heureux pour que 'en use avec

vous comme avec ma mère ; et quoique vous puissiez faire, il me sera impossible d'avoir les mêmes sentimens pour vous que ceux que j'ai pour elle.

LETTRES

DE LA MARQUISE DE VILLEROI

A M. DE RICHELIEU.

Ce mercredi au soir.

JE ne pourrai pas aller demain chez M. de Sully comme nous en étions convenus, parce que je suis obligée d'aller dîner chez mon père qui a la goutte très-fort. J'en arrive dans le moment, et j'y ai passé toute la journée à m'ennuyer comme un chien ; j'en userai de même encore demain, et j'espère qu'après-demain vous m'en dédommagerez. Je n'ai jamais eu tant de plaisir qu'hier, et j'avoue que je vous aime plus que jamais. J'attends vendredi avec grande impatience ; je me flatte que je n'en aurai pas moins, et qui durera plus long-temps. Adieu, mon cher duc ! aimez-moi un peu, et je serai trop heureuse.

J'ai été assurément bien aise ce matin quand mon laquais m'a apporté votre lettre ; car il y avoit bien long-temps que je n'avois eu de vos nouvelles, et elles me sont plus chères que je ne puis vous le dire. J'ai une inquiétude mortelle que vous ne m'aimiez pas autant que je le souhaite, et que vous n'ayez changé pour moi pendant mon absence. Il y a tant de femmes à Paris beaucoup plus belles que moi et bien plus aimables, que je tremble que vous ne m'ayez point été fidèle : mais je suis bien sûre qu'il n'y en a point qui vous aime jamais autant que je le fais. Ce qui me le persuade encore davantage, c'est le temps infini que vous avez été sans m'écrire, et il me semble que votre lettre d'aujourd'hui est moins tendre qu'à votre ordinaire. Vous m'avez gâtée dans les commencemens, c'est votre faute. Pardonnez-moi ces petits reproches et mes soupçons, que je souhaite de tout mon cœur que vous ne méritiez point ; et soyez bien persuadé que c'est l'excès de mon amour pour vous qui en est cause. Il ne tiendra qu'à vous, mon cher duc, de les détruire en me donnant votre parole que vous ne m'avez point oubliée. Je m'ennuie à mourir, première-

ment de ne vous point voir et d'être toute la journée avec mon mari ; j'espère qu'à la fin de la semaine je pourrai retourner à Paris. J'ai souffert hier la nuit prodigieusement d'une colique ; je crus mourir : mais par bonheur pour moi, je n'ai point fait de fausse couche, et je n'étois point grosse : c'étoient les eaux qui m'avoient causé ce retardement. Je me porte fort bien aujourd'hui. Je suis charmée que vous soyez un peu content de votre couteau : j'espère que vous le garderez pour l'amour de moi et du chiffre qui est au bas ; je voudrois qu'il fût plus beau. Adieu ! j'ai peur que mes lettres ne vous ennuient. Pour moi je ne me lasse point de vous renouveller les assurances de ma tendresse. Si vous vouliez m'écrire, vous le pourriez ; il y a la poste qui passe à Essone, et de-là on m'envoie mes lettres : mais faites-les adresser au dernier par St. Louis, afin que cela soit plus sûr.

Je fus hier au désespoir de ne pouvoir aller souper chez M. de St. Germain où je crois que vous étiez : mais mon père à qui je le dis me conseilla de n'y point aller ; il me dit que si par hasard vous y étiez, que ce seroit de quoi me faire des affaires sérieuses avec

M. le M. de V. qui devoit venir souper ici, et qui étoit très en colère de ce qu'il vous avoit vu l'autre jour un moment dans la même maison. Plaignez-moi un peu d'être obligée, pour avoir la paix avec ma famille, de sacrifier le seul plaisir que j'ai au monde, qui est de vous voir. Vous me faites tourner la tête, car je ne pense nuit et jour qu'à vous. Je suis la plus malheureuse personne qu'il y ait au monde; tout me réussit de travers. Hier j'espérois que vous seriez au cours et que je vous y verrois; je ne vous y trouvai point, et je m'y ennuyai à mourir. Mon mari est revenu hier pour jusqu'à vendredi. Le clair de lune nous empêche de nous voir, et je me meurs d'impatience de vous embrasser. Je fais demain semblant de faire mes pâques; je passerai la journée dans mon couvent. Mon père me vient de dire qu'il ne soupoit point chez lui, voyez si vous voulez m'en donner, ou sinon il faut absolument que j'aille passer quelques heures avec vous dans votre petite maison. Envoyez-moi votre carosse chez M. le Grand sur les sept heures avec Lafosse, et j'irai vous trouver. Adieu! je me fais un grand plaisir de vous embrasser aujourd'hui.

Ce lundi, à deux heures.

Je ne comprends pas ce qui vous est arrivé ; et pourquoi votre carosse n'est pas venu à l'hotel de la R. comme nous en étions convenus. Je l'ai attendu jusqu'à près d'une heure au grand chagrin de toute la compagnie, qui vouloit se coucher, et j'ai été obligée de me faire ramener par le comte de Louvois. Je ne me suis jamais sentie si impatientée que ce soir, ni tant d'envie de jurer. Je m'étois fait un plaisir infini de passer au moins deux heures avec vous, et je vois mes projets renversés. Je meurs de peur que ce ne soit par la sottise de mon laquais; car il me vient de dire qu'il n'avoit plus trouvé votre carosse chez vous. Je lui avois pourtant dit de s'y trouver à dix heures et demie comme vous m'aviez dit. Mandez-moi ce qui en est, et si notre soupé de demain subsiste ; si non il faut que ce soit à notre petit cabaret, car il faut absolument que je vous embrasse demain. Envoyez-moi votre carosse dans la cour du palais-royal : j'irai chez la M. de R. ou bien chez moi. J'aimerois mieux le dernier; trouvez un expédient

dient

dient pour que ce puisse être de meilleure heure qu'à l'ordinaire, et mandez moi l'heure. Adieu, mon cher duc! j'attends votre réponse, et comptez que je vous aime plus que l'on n'a jamais aimé.

Je suis dans l'espérance de vous voir ce soir; mandez-moi si elle sera vaine; j'espere pourtant que non, et que vous saurez mettre à profit l'absence de mon mari. M. de Melun m'a fait dire hier par le petit Palu une nouvelle qui m'inquiete fort. Je l'ai fait prier de passer ici pour savoir si cela est bien sûr. Je vous suis obligée de la complaisance que vous avez eue d'aller au cours; je fus très-aise de vous y voir, mais bien fâchée quand on me dit le soir que la promenade vous avoit fait mal à la tête. Adieu, mon cher duc! venez ce soir, je vous le demande en grace, j'ai besoin de vous, j'ai besoin de jurer entre vos bras que je vous adore, et que je n'aime que vous dans le monde.

De Bourbon, ce 11 juin 1721.

J'attendois aujourd'hui de vos nouvelles; j'ai vu arriver les lettres, et avec douleur

qu'il n'y en avoit pas de vous. Les autres me sont bien indifférentes; que m'importe qui m'écrit quand ce n'est pas vous? Cette négligence est bien cruelle, quand on est éloigné de ce qu'on aime, et qu'on ne s'occupe que de lui. J'ai peur de vous ennuyer en vous parlant toujours de mon amour; je sens que c'est toujours la même chose: cessez donc d'être aimable. Ayez, s'il vous plaît, la patience de m'écouter, pour vous punir d'être si paresseux, car je ne puis sans frémissement m'arrêter à l'idée que vous vous occupez d'une autre. Ma grossesse subsiste toujours. Je compte partir mardi ou mercredi, mais je ne sais encore le jour où j'arriverai à Paris; c'est selon si M. de Tingry est encore à Beaumont, car je lui ai promis d'y passer deux ou trois jours. J'aimerois bien mieux qu'il n'y fût plus; son départ seconderoit bien l'impatience que j'ai de vous revoir. Tout ce que je souhaite, c'est que vous m'aimiez autant que je vous aime. Occupez-vous à aire faire votre portrait: je veux l'avoir à mon retour. Quand je ne pourrai avoir l'original autant que je le desire, j'aurai du moins la consolation de porter la copie sur moi. Adieu, bon ami! mon loui-

son! je suis folle plus que jamais de toi.

Ce mercredi soir.

J'AI reçu votre lettre le moment d'après que j'ai été rentrée dans mon couvent; c'est ce qui m'a empêchée de vous faire réponse sur le champ. Il est vrai qu'hier j'aurois pu vous voir, et que j'attendis chez mademoiselle d'Armagnac jusqu'à huit heures votre carrosse: mais il y a plus de ma faute que de celle de votre laquais; car j'aurois dû vous mander que cela étoit pressé et qu'il vous cherchât. Mais je croyois qu'en envoyant de bonne heure chez vous on vous trouveroit. J'en fus au désespoir; car j'avois grande envie de vous embrasser; il faut réparer cela le plutôt possible, je meurs d'envie de vous voir. Mon mari part vendredi pour l'Isle-Adam, venez le soir ici. J'ai fait semblant aujourd'hui de faire mes pâques; j'ai été tout le matin à l'église, et le reste du temps dans un couvent à m'ennuyer beaucoup. Songez quelquefois à une femme qui ne peut vivre sans vous, et qui ne changera jamais.

Ce jeudi au soir.

J'ai eu le plaisir de parler de vous bien long-temps aujourd'hui avec la personne qui m'apporta hier votre lettre ; quoique ce soit une foible ressource, c'est pourtant la seule consolation que j'aye quand je ne puis vous voir ; je m'en meurs de chagrin ; et je l'ai chargée de prendre avec vous des arrangemens là-dessus. Ma santé est fort bonne à present, mais on m'a pourtant conseillé de ne pas sortir encore demain. Je suis bien fâchée de ne vous pas tenir dans mes bras ce soir, c'étoit un vrai jour pour cela ; mon mari va au bal, et moi j'ai passé la soirée toute seule. Si mon laquais n'avoit pas été malade, je vous l'aurois proposé : mais je ne sais comment faire tant qu'il le sera; j'avoue que cela me met au désespoir, et qu'il est impossible d'exprimer ce que je souffre de ne vous point voir. Vous êtes trop aimable de vous en appercevoir un peu, et votre lettre d'hier m'a fait un plaisir infini. Je mérite en vérité que vous ayez pour moi ces sentimens-là; car il est impossible d'avoir une passion plus forte que celle

que j'ai pour vous, et il ne tiendra pas à moi qu'elle ne dure long-temps.

Lundi au soir.

Il y a plusieurs jours que je n'ai entendu parler de vous, et Lafosse dit toujours à mon laquais qu'il n'est pas jour chez vous; c'est apparemment un prétexte dont vous vous servez pour ne me faire rien dire, ou bien vous dormez tard pour réparer les fatigues que vous avez à l'hôtel de Condé. Je ne doute point que vous n'y ayez été avant-hier, car je trouvai votre berline de nuit qui alloit vous rechercher avec un homme dedans. Je comptois que ce seroit mon jour ce soir, mais sans doute que vous avez quelque chose de mieux à faire, et j'attendrai que vous me proposiez vous-même de venir me voir, puisque quand cela vient de moi vous ne l'acceptez pas.

Ce jeudi au soir.

Vous ne devez point vous en prendre aux influences des astres ni au peu de bonheur que vous avez ce mois-ci; cela n'est bon

que pour la plaisanterie : mais vous ne devez attribuer mon changement pour vous qu'à votre conduite qui m'y a déterminée, non pas sans peine assurément. Vous n'avez point à craindre avec moi les tracasseries que vous avez essuyées de Mademoiselle Charolois. Je ne ferai point autant de bruit qu'elle, je n'en suis pas capable ; mais vous pouvez compter aussi que je ne vous pardonnerai jamais de m'avoir trompée comme vous avez fait, et que je n'aurai pour vous, tant que je vivrai, qu'un très-grand mépris. Vous faites fort bien de ne vous pas donner la peine de vous justifier sur Mde. de Goebriant, cela seroit inutile, et j'en ai appris beaucoup plus que je n'en voudrois savoir. Je ne puis douter non plus que vous n'ayez eu cet été la petite le Gendre ; et pour Mde. de Flamarin, il n'a pas tenu à vous que vous ne l'eussiez aussi. Voyez, après cela, le cas que je dois faire de l'amitié d'un homme qui couchoit avec moi, qui savoit que je l'aimois passionnément, et qui me trompoit toute la journée ! Je vous assure que je me trouve bien heureuse de n'être plus exposée à pareilles choses ! J'aurois peut-être été assez sotte, malgré tout ce que je sais,

pour me raccommoder avec vous si vous aviez voulu quitter Mde. de Goebriant; mais, Dieu merci! vous ne me l'avez pas seulement proposé; et je comprends bien, malgré la grande amitié que vous dites avoir pour moi, que je ne mérite pas que l'on me sacrifie une aussi grande beauté qu'elle. Je souhaite que cela dure, mais je ne le crois pas: comme apparemment son portrait vous fera plus de plaisir à regarder que le mien, je vous prie de me le renvoyer demain par mon laquais, afin que je n'entende plus parler de vous.

Lettres de Madame de Villeroi, après son raccommodement.

Vous êtes trop aimable d'avoir un peu d'impatience de me voir; je n'en ai pas moins assurément de vous embrasser: mais il m'est impossible d'aller demain dans votre petite maison: car je suis engagée avec Mde. de Villequier, à qui je n'oserois manquer, pour aller à ténèbres au temple; et il me seroit impossible de m'en débarrasser après, parce que sûrement elle viendra souper ici; mais pour samedi je le pourrai ai-

sément. Mon père va à Maisons pour deux ou trois jours, et je resterai seule à Paris. Je compte vous voir tous les jours pendant ce temps-là : mais je voudrois vous appercevoir demain quelque part ou à ténèbres ou au cours. Je me fais une joie de souper samedi avec vous, que je ne puis vous exprimer. Vous la comprendrez aisément, car vous penserez à celle que j'ai ordinairement quand je vous vois. Adieu ! je vous aime plus que jamais.

De Villeroi, ce vendredi.

Il faut que ma destinée soit bien bizarre pour que, toutes les fois que j'ai espéré de vous revoir, il se soit trouvé toujours quelques obstacles. Je suis dans ce cas-là aujourd'hui. Je comptois partir hier : mais quelque chose me prit qui m'obligea de me mettre au lit où je resterai neuf jours, ne sachant ce que cela deviendra. En vérité ! je suis bien à plaindre d'être contrainte par ma santé de rester à la campagne vis-à-vis du mari que j'ai, et d'avoir dans le cœur la passion du monde la plus violente. Je ne peux plus vivre si je ne reçois de vos nouvelles. Il

faut absolument que vous m'écriviez : c'est la seule chose qui puisse adoucir mon chagrin ; je ne sais plus quand je vous reverrai. Si ma santé me le permet, je compte pourtant partir de demain en huit, mais je n'ose plus faire de projets pour m'en retourner à Paris, car ils me réussissent trop mal. Je suis trop malheureuse pour faire jamais ma volonté. Je ne me la trouverai cependant pas, si vous ne m'avez pas oubliée, et si vous m'aimez encore un peu malgré la longue absence que j'ai faite. Adieu, mon cher duc ! pour moi, rien n'est capable de me faire jamais changer pour vous, et je vous adore.

De Paris, ce vendredi au soir.

J'ai reçu aujourd'hui votre lettre, mon cher duc. Vous êtes en vérité trop aimable de penser un peu à moi et d'être fâché de m'avoir quittée ; je puis vous assurer aussi que depuis que vous êtes parti, je n'ai pas cessé un moment d'être occupée de vous, et que notre séparation me fait une peine que je ne puis vous exprimer. Il me seroit impossible de trouver des termes assez forts pour vous représenter la douleur que j'en ai

aussi vivement que je la ressens; mais je vous renvoie à votre cœur et vous prie de faire réflexion à la tendresse que vous me connoissez pour vous : après cela vous la comprendrez aisément. Je compte toujours partir mercredi ; et mon voyage sera encore plus court que je ne le croyois, parce que celui de Beaumont est rompu, mon père ayant toujours la goutte. Mon mari est parti ce matin pour son régiment ; il me fit hier ses adieux auxquels je ne répondis point ; je les ai trouvés si différens de ceux que vous m'aviez faits que je ne jugeai pas à propos d'y répondre comme j'avois fait aux vôtres. M. de M. a trouvé avec bien de la peine ce peintre. Votre portrait n'est pas encore commencé, et il m'a dit que celui sur lequel il devoit le copier ne vous ressembloit point. Je l'ai prié de lui faire dire de n'y point travailler ; j'aime bien mieux attendre que celui de Gober soit fini pour en avoir un qui vous ressemble. Après cela, si vous voulez qu'il y travaille, faites-lui donner vos ordres, mais pour moi je ne veux point de celui-là. L'abbé de St. Pierre a été chassé de l'académie à cause de son livre, et on croit qu'il ira à la bastille. Il y a

eu un incendie épouvantable dans Paris ; le feu prit avant-hier au petit pont qui est tout brûlé, et on disoit cet après-midi que le feu n'étoit pas encore éteint. Cela a fait un spectacle, à la vérité fort triste, mais tout le monde l'a été voir. Je ne sais point d'autres nouvelles. Adieu, mon cher duc! aimez-moi toujours, et soyez bien persuadé qu'il est impossible d'aimer plus que je vous aime. Mandez-moi souvent de vos nouvelles : car c'est pour moi une grande consolation que de savoir comment vous vous portez quand je ne peux pas vous voir. Adieu encore une fois.

De Bourbon, ce 28 mai.

Je ne comprends pas pourquoi je n'ai pas reçu de vos nouvelles depuis la lettre que vous m'écrivîtes d'Orléans; je vous fis réponse dans le moment, et l'adressai à Bergerac. Je n'ai pas osé vous écrire depuis, à cause de ce que vous m'aviez mandé; mais pour vous qui n'aviez pas, à ce qu'il me paroît, les mêmes raisons, je n'imagine pas qui est-ce qui a pu vous en empêcher : m'auriez-vous oubliée? Ah! que je serois

malheureuse, mon cher duc, si cela étoit! car je vous aime comme une folle. Vous ne pouvez pas non plus douter du plaisir que m'auroient fait vos lettres. Il me semble que je vous ai donné assez de preuves de mon amour pour que vous n'en doutiez pas. Jugez par-là de la douleur où je suis depuis que je suis ici; en vérité! elle ne se peut exprimer. Être séparée de vous six semaines, ne point entendre parler de vous, vous aimer de tout son cœur et n'être point sûre d'être aimée! car enfin, si vous vous souciez un peu de moi, vous m'auriez donné de vos nouvelles, et vous auriez eu envie d'apprendre des miennes; assurément il n'y a pas une plus cruelle situation au monde que la mienne. J'ai écrit à mon conseil pour en savoir: il m'a mandé que vous ne lui aviez pas donné un signe de vie. J'ai fait écrire mon laquais à St.-Louis, qui lui a mandé la même chose; il faut assurément que vous ayez là-bas des occupations bien agréables, puisqu'elles ne vous laissent pas un moment pour écrire à vos amis, ou bien que vous soyez d'une grande indifférence. Vous êtes bien heureux! Pour moi, qui malheureusement ne suis pas maî-

tresse de penser comme cela sur ce qui vous regarde, je souffre ce qui ne se peut dire; pourvu que ce ne soit pas pour un ingrat! mais j'en meurs de peur; donnez-moi au nom de dieu quelques raisons de votre silence qui me paroissent au moins vraisemblables, et j'ai tant d'envie de vous trouver fidele que cela me tranquillisera. Ne me laissez pas encore long-temps sans m'écrire: car ce seroit de quoi rachever de me désespérer, et vous me donnez déjà assez de chagrin. Mes remedes sont fort avancés; je n'en ai plus que pour douze jours au plus: mais je ne sais pas précisément le jour que je partirai. Si vous vous souciiez encore de le savoir, je vous le manderois; et si vous vous ressouvenez de la promesse que vous m'avez faite de venir à V... et que par pitié pour moi vous vouliez bien exécuter ce projet, mandez-le-moi, afin que je vous avertisse des mesures qu'il faudra prendre. Mais non, je crois que j'ai tort de vous accuser d'indifférence pour moi, et que vous n'avez pu faire autrement; que ce n'est point manque d'amitié, et que vous êtes bien sûr de la mienne. Il me semble que je vous vois entre

mes bras me jurer avec les caresses les plus tendres que vous m'aimerez toujours. Je ne puis croire qu'après m'en avoir assurée dans les momens les plus doux que vous me trompiez. Que je voudrois y être, mon cher duc, et que je vous embrasserois de bon cœur! Il me semble que j'ai encore cent mille choses à vous dire, et je suis outrée de douleur d'être obligée de finir ma lettre. Adieu, mon cher amant!

De Bourbon, ce 7 juin.

Que je suis aise d'avoir reçu de vos nouvelles. J'avoue que rien au monde ne m'a fait tant de plaisir que votre lettre, et je suis charmée de voir que vous ne m'avez point oubliée. Je vous demande pardon de vous avoir soupçonné d'infidélité : je vois avec grand plaisir que je me suis trompée; et que ce n'est pas votre faute si je n'ai pas eu de vos nouvelles plutôt. Vous devez me passer ces vivacités-là en faveur de l'excès de mon amour, et avoir pitié d'une personne à qui vous avez tourné la tête et qui pense continuellement à vous. J'ai lu

depuis hier cent fois votre lettre, et vous m'occupez toute la journée ; pouvez-vous douter de la sincérité de ce que je vous mandois, et de la durée de mes sentimens pour vous? Ah ! ne me faites point ce tort-là, et soyez persuadé qu'on n'a jamais aimé comme je vous aime ; mettez-moi à telle épreuve que vous voudrez, et demandez-moi ce qu'il vous plaira, si vous ne connoissez pas encore la tendresse de mon cœur pour vous. Je comptois partir demain, et j'avois même envoyé mes chevaux ; mais quelque chose m'a pris si peu, que si cela ne continue pas, comme il y a apparence, c'est une marque de grossesse, parce que j'ai été déjà comme cela l'autre mois, et que ce n'est presque rien. Mais malgré l'étourderie dont vous m'accusez, j'ai pourtant été assez raisonnable pour prendre le parti de rester ici quelques jours encore, afin que ma famille n'eût rien à me reprocher en cas que je me blessâsse. Vous savez mieux qu'un autre qu'elle n'est pas facile, et d'ailleurs pour moi ç'auroit été m'exposer beaucoup que de me mettre en chemin dans cette situation là. Il faut mieux avoir patience encore cinq ou six jours. Le plus fort est

fait et sans l'impatience que j'ai de vous revoir ce retardement là de mon voyage ne me coûteroit pas tant. Vous ne devez pas douter assurément de l'envie que j'ai de sortir de ce pays-ci, puisque vous n'y êtes point, et que ce n'est pas pour mon plaisir que j'y reste : mais en cas que je sois grosse, je veux avoir grand soin de mon enfant; je crois que vous vous doutez de qui il est, et c'est assurément ce qui me le rendra cher; je ne peux m'y méprendre, quoique devant que de partir pour Calais, il me fallût souffrir un adieu. Je fis si mal mon devoir qu'il ne peut pas être de ce jour-là, et j'ai quelque soupçon du dernier soupé que nous fîmes à Neuilly. Je n'ai jamais eu tant de plaisir en ma vie, et je regrette bien ces momens-là. Que je voudrois y être et jurer entre vos bras! Bonet vous fait ses complimens; il s'ennuie bien de ne pas voir Louison. Je voudrois bien qu'ils fussent joints présentement ensemble, et au moment que je vous écris je voudrois bien faire autre chose avec vous. Je vous ai fait faire un couteau ou j'ai fait mettre le chiffre de Louison et de Bonet; je n'ose pas vous l'envoyer, parce que c'est le courier

rier de Lyon, et je vous le porterai. Ecrivez-moi, puisque c'est toute ma consolation à présent, et que je recevrai encore plusieurs de vos lettres ici si vous voulez. Mandez-moi que vous vous portez bien, et que vous m'aimez toujours; c'est tout ce que je vous demande. Pour moi, je vous écrirai réguliérement tous les ordinaires. Heureuse si mes lettres vous font autant de plaisir que les vôtres m'en font! Adieu, mon cher duc! je vous trouve le plus aimable de tous les hommes.

De Bourbon, ce mardi 14.

Je pars enfin cette nuit, et espère vous voir mardi ou mercredi. Je crois qu'il est plus raisonnable que j'attende à Paris à avoir ce plaisir, parce qu'il fait jour de bonne heure à présent, et que quelques domestiques pourroient se promener dans un parterre où il faut absolument passer pour venir dans ma chambre; et quelque impatience que j'aie de vous embrasser, je crois qu'il vaut mieux ne rien risquer. D'ailleurs je craindrois que ce voyage ne vous fatiguât, et votre santé m'est plus

chère que je ne puis vous dire. Ne croyez pas que ce soit par intérêt que je pense comme cela, mais pour l'amour de vous personnellement que j'aime à la folie. Aimez-moi un peu de votre côté, et je serai trop heureuse. Vous le devez en vérité par reconnoissance; car on n'a jamais aimé de si bonne foi et si tendrement que je vous aime. Je ne sais ce que je ferois si vous me quittiez jamais; je crois que j'en mourrois de douleur : mais j'espère que vous me serez fidèle. Adieu, mon cher duc! que j'ai d'envie d'être entre vos bras, et de vous y jurer un amour éternel. Ma santé est assez bonne, et ma grossesse subsiste.

LETTRES

DE MADAME DE GOEBRIANT

A M. DE RICHELIEU.

Je passerois ma vie à vous gronder, si j'étois plus difficile à vivre. Vous me mandez mercredi que vous comptez me voir aujourd'hui ; j'envoie, selon l'ordinaire, vous dire ce matin que j'y consens. St.-Jean ne vous trouve point chez vous, et vons sortez sans donner l'ordre qu'on vous porte ma lettre. Vous êtes bien peu attentif à faire des choses qui puissent plaire ; cela ne s'accorde guères avec une amitié aussi tendre que celle que vous dites avoir pour moi. S'il est vrai que nos sentimens soient semblables, certainement nos façons de penser sont différentes. Je suis née toute aussi volontaire que vous ; cependant je donne la préférence aux lieux où je crois vous trouver à mille autres choses que je voudrois

faire. Vous m'assujétiriez même à des soins continuels pour vous, si je voyois que vous y fussiez sensible, sans en exiger de semblables de vous, parce que je ne suis attachée qu'au seul plaisir de connoître que vous m'aimez. Puis-je le croire, lorsque vous ne montrez nulle envie de vivre avec moi? Il y a un siecle que je ne vous ai vu. Je ne vous sais nul gré d'avoir soupé jeudi avec vous, parce que je ne dois ce plaisir-là qu'au hasard.

Bon soir! je finis de vous écrire parce que je n'ai que des reproches à vous faire. Je ne sais pourquoi je vous aime; vous ne paroissez pas le mériter; et je sens que je donnerois ma vie pour rendre la vôtre heureuse.

J'irai demain avec madame de Néelle chez madame de Ventadour. Je souperai chez elle, vous y viendrez si vous n'avez rien de mieux à faire.

Je mourois d'envie de vous voir aujourd'hui; je vous l'ai mandé trop tard; vous étiez sorti: ma discrétion en est cause; j'avois donné l'ordre hier au soir qu'on ne vous portât ma lettre qu'au cas qu'on ne

jouât point aujourd'hui au Palais - Royal Timon le Misantrope ; St.-Jean a pris l'affiche de demain pour celle d'aujourd'hui. Ce qui m'a fait le plus enrager, c'est de n'avoir pu imaginer de moyens de vous le faire dire chez madame de Rioms où je vous ai vu entrer. J'ai été dîner chez mes parens ; je leur ai paru aussi extraordinaire que mon frère que j'y ai trouvé. Je n'ai pas dit un mot à propos ; je les ai quittés tout le plutôt que j'ai pu, pour me défaire des persécutions de mon beau-père qui prétendoit que je devois avoir assez de confiance en lui pour lui dire ce qui m'occupoit. Puisque je n'ai plus l'espérance de vous voir, j'ai résolu de donner à vous écrire le temps que j'aurois desiré passer avec vous ; je vais vous rendre la conversation d'un homme obligeant qui m'est venu voir ce matin. Il a commencé par condamner le public sur sa curiosité et le malheur de ceux qui l'excitoient. Après des discours inutiles à vous rendre, il m'a assuré qu'il s'intéressoit trop à ce qui me regardoit pour ne pas m'apprendre ce que l'on disoit de moi ; qu'il me plaignoit infiniment ; qu'il ne comptoit pas que cela fût suffisant pour mériter ma

confiance ; qu'il ne me la demandoit pas ; mais que comme mon ami, il vouloit m'avertir que vous m'aviez aimée bien peu de temps, puisqu'il savoit à n'en pouvoir douter que vous souhaitiez extrêmement de vous raccommoder avec la marquise de Villeroi; que vous lui aviez demandé grace, et offert de ne plus me voir, et qu'il ne dépendoit que d'elle que j'en fusse instruite; qu'il le savoit si positivement que je pouvois prendre des mesures telles qu'elles me conviendroient sur cela. J'ai répondu que les seules mesures que j'avois à prendre étoient de prier mes amis de m'épargner à l'avenir le chagrin de savoir les discours du public, même ceux où je ne prenois nul intérêt ; que je n'étois point née curieuse, et que ma conduite ne devoit ni intéresser ni blesser le public ; que si je changeois de façon de penser, et que je devinsse méchante ou imprudente, qu'il me feroit le plus grand plaisir du monde, ainsi que tous mes amis, de m'en avertir ; mais que sur ce qui vous regardoit, je desirois extrêmement de n'en entendre plus parler ; que je vous connoissois très-peu, mais que je ne pouvois croire que sous une figure aussi aimable et avec

autant d'esprit, vous puissiez cacher un caractere abominable ; que la plupart des hommes devroient être honteux de parler contre vous, parce qu'on pouvoit les soupçonner d'être aussi foibles que les femmes, qui ne parlent les unes des autres que par envie.

Je vous rends compte d'une conversation qui m'a occupée toute la journée malgré moi ; ne croyez pas cependant que je vous fasse le tort de croire que vous ayez parlé de moi. Je vous aime trop pour vous soupçonner sur les choses qui intéressent l'honneur, et cette même tendresse fait que je m'allarme aisément sur le partage de votre cœur. Je vous aime uniquement, et si vous ne m'assurez que vous m'aimez de même, vous ferez le malheur de ma vie.

Je viens de souper avec une femme de vos amies que vous verrez demain à la comédie, si elle finit de bonne heure ; faites en sorte que je puisse vous voir un moment chez sa belle-fille.

J'ai grande envie de vous voir jeudi, comme je vous l'ai promis. M'assurez-vous qu'il n'y a rien à craindre pour moi d'aller

à votre maison ? Elle est connue de tout le monde. Mademoiselle de Charolois vous a fait suivre si long-temps ! je la crois très-capable encore de le faire. Jusqu'à ce qu'elle vous ait oublié, elle ne sera point sans curiosité sur ce que vous faites ; je la crains et ses amis au-delà de toute expression. J'ai été aujourd'hui un moment à l'opéra, je l'ai vu causer longtemps avec M. de Melun ; j'en ai quelque inquiétude : on m'a dit qu'on travailloit à vous raccommoder ensemble. Dites-moi naturellement si cela est vrai. Ne me trompez sur rien ; je mérite votre confiance. Ne me cachez pas ce qui pourroit m'allarmer; je ne m'en servirai jamais pour vous tourmenter. J'ai résolu de vous croire ; j'aurois trop à souffrir, si je voulois m'en rapporter au public. Je vous aime passionnément ; c'est sur mes sentimens que j'ai établi ma confiance.

J'ai resté au bal très-long-temps, parce que je vous y croyois ; vous êtes une vilaine créature de vous en être allé sans me rien dire.

Je me meurs d'ennui et de lassitude. Convenez que vous êtes bien étourdi ! Vous

m'avez dit de jolies choses au Bal ; je dois me savoir bon gré d'avoir eu tant d'envie d'y aller ; j'y ai été deux heures, sans que vous ayez voulu me voir ; j'ai passé cent fois devant vous : il vous étoit si facile de me reconnoître, que j'ai cessé de croire que c'étoit vous. J'ai pris, je crois, mal-à-propos de l'inquiétude de votre entretien avec madame de Charlu ; j'ai eu tort de vous le dire : vous m'avez répondu une sottise tout haut, accompagnée de cet air léger qui me choque à mourir. Croyez-vous que j'aie lieu d'être bien contente de vous ce soir ? J'irai demain à la comédie italienne. Si vous voulez que je vous aille voir mardi, vous m'enverrez votre carosse à l'ordinaire, à six heures et demie auprès de chez moi. Mercredi, je dois aller au ballet chez le roi avec madame de Néele et sa belle-fille ; nous souperons chez madame de Néele.

Bon soir, je vous aime à la folie ; je meurs d'envie de vous voir, j'ai mille choses à vous dire, sur lesquelles il faut que je raisonne avec vous absolument. Soyez persuadé que la crainte que j'ai de vous perdre n'est mêlée d'aucun soupçon qui puisse vous offenser. Quand je connoîtrai mieux votre

cœur, je serai plus tranquille. Persuadez-moi que vous m'aimez, et je ne vous donnerai pas la peine de vous justifier des mauvais discours du public.

Je vous ai cherché hier à l'opéra; mais M. de Melun m'a dit que vous étiez occupé à des choses qui vous faisoient plus de plaisir. Selon vous, on doit partager ses faveurs; vous me l'avez dit, et je crois que celui qui donne le précepte ne doit pas manquer de le suivre. C'est toujours dans le moment où je vous aime le plus que vous prenez plaisir à me donner du chagrin. Il viendra peut être un temps où je serai plus tranquille.

M. le duc d'Orléans est arrivé au spectacle fort pris de vin, et on n'a pas trouvé cela très à sa place dans un régent de France. Le duc de Noailles l'accompagnoit, et tout premier ministre qu'il est, il étoit à-peu-près dans le même état que son maître. Cela a donné lieu à des chansons qui courent déjà Paris, et que je n'ai pu avoir. On dit qu'il en est désolé, et qu'il a bien promis de ne plus retomber dans cette faute.

Je suis fâchée que le régent se donne

ainsi en public : c'est un bon et honnête homme ; il lui faut si peu de vin pour l'énivrer, qu'il devroit être plus en garde contre lui. Il promet toujours : mais il ne se corrige pas. Je connois quelqu'un qui en amour fait de même que lui. N'est-il pas aussi de votre connoissance ? Dites-lui que quand on a juré à une femme de l'adorer toute sa vie, ce n'est pas trop de lui rester fidèle quelques mois. Adieu, mon cher duc! tout incorrigible que vous êtes, je ne crois pas pouvoir cesser de vous aimer.

Vous attendez fort tranquillement de mes nouvelles ; je n'ai point entendu parler de vous de nulle façon du monde ; depuis que je vous ai quitté, vous n'avez point été chez la Lepie.... et chez la belle-fille, comme vous me l'aviez dit ; j'ai eu le seul plaisir de vous voir vendredi à l'opéra. Votre conduite y fut très-bonne ; il y eut infiniment de gens qui eurent les yeux sur vous et sur moi. Ce qui me fait souhaiter davantage que le public ne parle plus de nous, c'est l'envie extrême que j'ai de vivre avec vous. Je crois qu'à la longue c'est le plaisir le plus réel lorsque l'on s'aime de bonne foi.

Je dois souper mardi chez votre petite prude avec la mignonne ; nous devons voir chez moi auparavant une partie de ce qui doit aller ce soir.

Ne faites rien sur les sept heures du soir que vous ne veuilliez pas que je sache, et mandez-moi vos noms de baptême, pour que je puisse, quand je le voudrai, être instruite de votre conduite : cela va bien vous gêner, si elle n'est pas en tout telle que je le souhaite ; vous savez de quelle façon je pense pour vous. Je vous aime passionnément, mais avec autant de discrétion que je ne vous montrerai l'envie que j'ai de vous voir qu'autant que vous paroîtrez le souhaiter.

Je vous avois écrit hier au soir ; je vous envoie la lettre, pour vous prouver que je souhaite autant que vous d'avoir de vos nouvelles.

Je puis vous aller voir aujourd'hui ou mercredi. Si vous ne vous souciez pas du ballet, choisissez lequel de ces deux jours vous convient le mieux. La belle-fille ne sera point chez elle aujourd'hui; sans cela je vous proposerois d'y aller.

Je m'en vais chez ma baigneuse ; j'y rece-

vrai votre réponse. Vous m'enverrez au coin de la rue-Neuve St.-Augustin votre carosse ; vous me manderez l'heure ; je crois que six heures est la bonne. Je serai transportée de joie de vous voir, j'en meurs d'impatience.

Je ne me suis pas souvenue hier au soir en vous quittant que vous alliez mercredi à Rambouillet ; mandez-moi si vous êtes résolu d'y aller, et le temps que vous y resterez. Vous m'avez dit que je vous verrois demain chez la belle-fille, je lui ai conseillé pour sa santé de rester chez elle. Madame de Néele nous a proposé de souper chez elle mercredi ; si vous n'allez point à Rambouillet, vous y verrai-je ? Si vous jugez qu'il soit imprudent de nous y voir ensemble deux fois de suite, vous n'y viendrez point. Quelqu'envie que j'aie de vous voir, je ne veux rien faire de ridicule. Un homme que vous n'aimez pas doit souper jeudi chez la belle-fille. J'ai jugé que vous ne choisiriez pas ce jour-là pour y rester à souper : c'est pour cela que je vous avois proposé hier de vous aller voir jeudi.

M. de Villequier aura pu croire hier au soir que j'étois, comme ce conseiller, éblouie

de ses graces ; je le regardai pour voir s'il m'observoit. Je trouvai souvent ses yeux sur moi, sa curiosité fut mal satisfaite. Votre conduite et la mienne furent fort simples. M. de Soubise doit nous donner à souper, lorsque de Néelle sera à la campagne ; je crains que vous ne vous y trouviez ensemble ; je m'imagine que si vous étiez ici, vous en seriez prié. Bon soir ! je vous aime plus qu'on n'a jamais aimé. Je n'ai jamais connu de sentimens aussi tendres que ceux que j'ai pour vous.

Je vous demande en grace de vouloir bien lire cette lettre, quelque peine que cela vous fasse de voir encore quelque chose qui vient de moi. Je ne vous écris point pour me plaindre de vous ; car je sais par moi-même que l'on n'est pas maître d'aimer ou de haïr : si j'avois quelque reproche à vous faire, ce seroit de ce que vous m'avez trompée, voyant que j'étois de bonne foi, et que je vous croyois de même. Mais ce qui me touche encore plus, si cela se peut, que votre procédé, c'est d'imaginer que je puisse tenir quelque mauvais discours sur mademoiselle de Charolois ; j'en suis in-

capable. Mais quand je serois assez méchante pour lui vouloir faire du tort, vous devez trop me connoître pour croire que je puisse dire quelque chose que je sais qui vous feroit de la peine; je vous assure que vous n'avez rien à appréhender là-dessus.

Si vous ne pouvez pas m'aimer comme je le voudrois, du moins ne me haïssez pas, et ayez un peu d'amitié pour une malheureuse qui ne l'est que parce que vous le voulez.

Adieu, monsieur ! Je ne puis m'empêcher de vous dire, quoique j'aie peur de vous déplaire en vous le disant, que je ne cesserai jamais de vous adorer. Mais mon amour ne vous sera pas incommode : car je vous assûre que voilà la dernière fois que je vous en parlerai. J'espère que vous connoîtrez avec le temps que personne ne vous aime autant que moi. Je vous demande en grace de ne pas faire aucun mauvais usage de mes lettres. Je n'en suis pas fort en peine, car je vous écris encore. Quoique vous n'ayez pas agi de trop bonne foi avec moi, je me fie encore à vous, et suis persuadée que vous ne ferez rien qui puisse me faire de la peine; ce ne sera pas par rapport à moi, mais pour l'amour de vous.

La première chose que j'ai entendu dire ce soir, après vous avoir quitté, c'est votre mariage avec mademoiselle d'Albret. J'en suis si persuadée, que je souhaiterois de tout mon cœur ne vous point aimer. Vous m'avez fait un mensonge qui me prouve que vous n'avez nulle confiance en moi. L'un et l'autre m'affligent sensiblement; je ne saurois vous le cacher : je suis outrée de ce que vous vous mariez. Si c'est une chose à laquelle vous soyez résolu, j'aime mieux l'apprendre par vous que par le public. Je ne vous aime point médiocrement. L'attention que j'ai, lorsque je suis avec vous, à démêler vos sentimens pour moi, votre caractère, votre façon de penser, tout cela m'occupe si entièrement qu'il est impossible que vous connoissiez toute ma tendresse ! Tous mes soins seront de vous le prouver par des attentions que je croirai de votre goût. Si cette façon de penser vous plaît, j'espère que nous nous aimerons long-temps; et quoique je sache que le temps détruit tout, je n'imagine pas que je puisse jamais vous aimer avec moins de passion. Votre vilain mariage va peut-être m'empêcher de dormir; je vou-

drois

drois de bon cœur qu'il fût au diable, ou qu'il retournât à cette divinité dont on dit que nous faisons tous partie.

C'est bien dommage que je ne me sois pas crue de force suffisante pour disputer contre vous ; vous aviez commencé une conversation qui auroit pris du temps plus qu'il ne nous en restoit, et qui nous auroit peut-être empêché de souper.

Songez aux meubles qui manquent chez vous, sur-tout un canapé fort bas, et profond, avec un dossier.

Vous m'avez dit que je vous verrois demain chez la belle-fille ; si la comédie ou le bal vous tentent, que cela ne vous empêche pas d'y aller ; dites-moi seulement ce que vous ferez.

Vous ferez ce que vous voudrez sur le souper de madame de Néelle. Si vous croyez que cela renouvelle des discours que je voudrois qui fussent finis, n'y soyez point. Si vous jugez que cela ne prouve rien et ne puisse faire une nouvelle pour le lendemain, venez-y, et soyez persuadé de tout le plaisir que j'aurai de vous y voir. Je dois juger, par la lettre que vous m'avez écrite aujour-

d'hui, que vous n'exigez pas dans mes sentimens beaucoup de délicatesse. Pour moi, je souhaite d'être aimée de vous tout différemment. Un amour qui ne s'offense pas des choses qui attaquent ses droits doit être foible. Je ne vous soupçonne pas d'avoir envie de madame de Charlu... mais si cela étoit, ne croyez pas que cela me fût indifférent. Je le trouverois très-mauvais. Vous pouvez avoir des torts que je craindrois plus que ceux-là, je vous l'avoue; mais en général, lorsque l'on aime passionnément, il est impossible de ne pas sentir vivement tout ce qui blesse l'amitié. Si je m'allarme aisément, vous pouvez me rassurer de même. Une marque d'amitié, la plus petite attention de vous, que j'aime de toute mon ame, me fera tout oublier. Vous me répondez de votre cœur, je n'ai plus rien à souhaiter que les occasions de vous voir. Ce sera jeudi, puisque cela vous convient. Si vous changez de sentimens vous me le ferez savoir, et si je n'ai point de vos nouvelles je compterai sur votre carosse à six heures et demi auprès de chez moi. Il n'y a point demain de ballet chez le roi, j'irai à Romulus.

J'ai toujours eu du monde chez moi de-

puis l'instant qu'on est entré dans ma chambre : cela m'a empêché de vous écrire. Je voudrois savoir de vos nouvelles : mais je doute que j'en puisse apprendre aujourd'hui ; vous serez sorti, et votre valet-de-chambre ne sera plus chez vous.

Madame de Néelle est malade. Sa colique l'a prise hier au soir : j'en suis outrée; peut-être que sans cela je vous aurois vu chez elle aujourd'hui. Ce qui me fait toujours craindre que vous ne m'aimiez point autant que vous le dites, c'est que j'ai su, en cent occasions, que vous ne pensez pas comme moi. Vous êtes surpris que lorsque je manque de vous voir par votre faute, j'en puisse être blessée, et vous n'imaginez pas qu'en apprenant par le monde que vous êtes malade, j'en puisse être inquiette, et que c'est une attention qui doit me plaire que de m'écrire un mot en arrivant qui m'assure de l'état où vous êtes, et que, si je ne puis vous voir, ce n'est par aucune raison qui puisse m'être désagréable. Je ne suis point difficile à vivre, vous le savez : mais c'est douter totalement de mon cœur que de croire que je ne sois pas sensible aux attentions qu'inspire une

amitié sincère. Je pensois encore hier soir, en vous cherchant au bal, que si je n'en prenois pas toute la peine, je ne vous y verrois point. Vous saviez bien m'y trouver, lorsque je ne vous y cherchois pas. Aimez-moi comme je vous aime, ou ne m'aimez point du tout ; celui qui aime davantage a trop à souffrir ; j'ai craint que ce ne fût là mon sort aussi-tôt que je vous aimai.

Si je me suis trompée sur vos sentimens, il vous sera bien aisé de vous corriger. Vous m'assurez que vous y êtes disposé : je m'en flatte, parce que je vous aime tous les jours davantage, et que je ne veux pas faire mon tourment de la seule chose que je désire si passionnément.

Je commence à douter de ce qui est dans vos tablettes, et j'en suis dans une affliction inconcevable. Si vous vous portez bien et que vous vouliez me voir, mandez-moi où vous voulez que ce soit, et si vous m'enverrez votre carosse dans la cour des cuisines.

Réponse de M. de Richelieu.

Je vous conseille, madame, de rester dans cette cour pour y charmer les marmitons pour qui vous êtes faite. Adieu ! ma chère enfant.

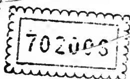


TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce volume.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Fin de la Table des matières du premier volume.

